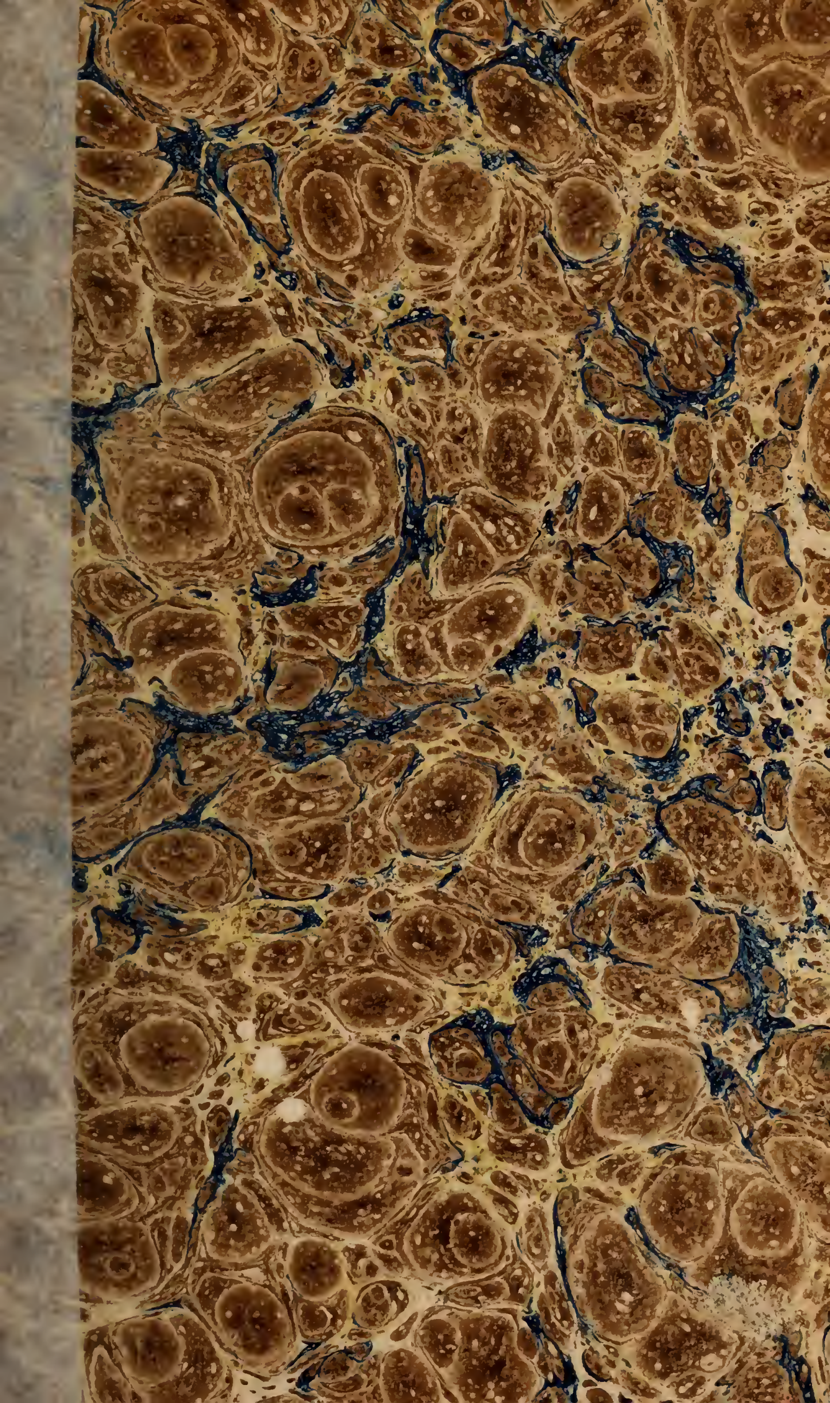

U d'/of OTTAWA
39003001013282



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME ONZIÈME.

A PARIS;

CHEZ
- FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
- LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
- BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
- VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,
MEMBRE DE L'INSTITUT
(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME XI.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.



HISTOIRE ANCIENNE
DES GRECS,
DES MACÉDONIENS, DES PERSES, ETC.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

La poésie, l'histoire, l'éloquence, qui font la matière de ce vingt-septième livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les belles-lettres. C'est de toute la littérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, et qui, en un certain sens, est le plus capable de faire honneur à une nation par des ouvrages qui sont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la fleur de l'esprit la plus fine et la plus déliée. Je ne prétends pas par là diminuer rien du prix des autres sciences, dont je parlerai dans la suite, et dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque seulement que celles dont il s'agit ici ont quelque chose de plus vif, de plus brillant, et de plus propre à frapper les hommes et à exciter leur admiration; qu'elles sont ac-

cessibles à un grand nombre de personnes ; qu'elles entrent plus dans le commerce et dans l'usage universel des hommes d'esprit. La poésie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir et par de riantes images dont elle a soin de les revêtir. L'histoire, en nous racontant d'une manière agréable et spirituelle tous les événements des siècles passés, pique et satisfait notre curiosité, et donne en même temps aux rois, aux princes, et aux personnes de tout état, d'utiles leçons, mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin, l'éloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple et modeste, tantôt avec toute la pompe et toute la majesté d'une puissante reine, charme les esprits et entraîne les cœurs avec une douceur et une force auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athènes et Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur sein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, soit pour la valeur et la science militaire, soit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes seraient-ils connus, et leur nom ne serait-il pas demeuré enseveli avec eux dans leurs tombeaux, sans le secours des arts et des sciences dont je parle, qui leur ont donné une sorte d'immortalité dont les hommes sont si jaloux? Ces deux villes mêmes, qui sont encore généralement respectées comme la source primitive du bon goût en tout genre, et qui, au milieu du débris de tant d'empires en ont conservé un par rapport aux belles-lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellents ouvrages de poésie, d'histoire et d'éloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome semblait en quelque manière s'y être bornée; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces sortes de connaissances, qu'elle regardait comme plus utiles et plus brillantes que les autres. La Grèce a été plus riche en matière de sciences, et les a embrassées toutes sans distinction. Ses hommes illustres, ses princes, ses rois ont étendu leur protection à toutes les sciences, en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui se sont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a si fort distingué entre les rois d'Égypte, sinon au soin particulier qu'il a pris d'attirer dans son royaume des savants de toutes les espèces, de les combler d'honneurs et de récompenses, et d'y faire fleurir par leur moyen tous les arts et toutes les sciences? La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, enrichie, par sa magnificence vraiment royale, d'un nombre si considérable de livres, et ce musée célèbre où s'assemblaient tous les savants, ont plus illustré le nom de ce prince, et lui ont acquis une gloire plus solide et plus durable, que n'auraient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le cède pas à l'Égypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuse bibliothèque du roi, augmentée infiniment par la magnificence de Louis-le-Grand, n'est pas une des choses qui aient le moins illustré son règne. Louis XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'instruction gratuite dans l'université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre bisaïeul, de donner ses soins particuliers à l'augmentation et à la décoration de la bibliothèque royale. En peu d'années il l'a enrichie de

quinze à dix-huit mille volumes imprimés, et de près de huit mille volumes manuscrits, qui faisaient partie da la bibliothèque de M. Colbert, les plus rares et les plus anciens que l'on connaisse; sans parler de ceux que M. l'abbé Sevin a rapportés tout récemment de son voyage de Constantinople. De sorte que maintenant la bibliothèque du roi monte environ à quatre-vingt-dix mille volumes imprimés, et à trente ou trente-cinq mille manuscrits[1]. Il ne restait plus qu'à placer ce précieux trésor d'une manière qui en mît toutes les richesses en évidence, et qui répondît à la réputation et à la gloire du royaume. C'est ce qu'a fait encore Louis XV pour remplir les intentions de son bisaïeul, en faisant préparer pour sa bibliothèque un superbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les étrangers, et qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le musée d'Alexandrie. Qu'était-ce en comparaison de nos académies d'architecture, de sculpture, de peinture; de l'académie française, de celle des belles-lettres, de celle des sciences? Ajoutez-y les deux plus anciens établissements du royaume : le collége royal, où s'enseignent toutes les langues savantes, et presque toutes les sciences; et l'université de Paris, la mère et le modèle de toutes les académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siècles, et qui, avec ses rides respectables, conserve toujours un air de fraîcheur et de jeunesse. Que l'on

[1] Elle contient maintenant environ 350,000 volumes imprimés, outre 350,000 brochures réunies en recueils; et environ 50,000 manuscrits. — L.

compte le nombre de savants qui remplissent toutes ces places, qu'on évalue les sommes où montent leurs pensions, et l'on reconnaîtra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher, pour l'honneur du règne et du ministère présents, de faire remarquer que, pendant la guerre qui vient de se terminer si heureusement et si glorieusement pour nous, toutes ces pensions des savants n'ont été ni suspendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, et aux sentiments d'une juste reconnaissance dont je suis pénétré, cette petite digression, qui n'est pourtant pas tout-à-fait étrangère à mon sujet. Avant que d'entrer en matière, je me crois obligé d'avertir que, surtout dans ce qui regarde la poésie, je ferai grand usage de plusieurs dissertations contenues dans les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ces extraits feront connaître combien cette académie est capable de conserver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

DES POÈTES.

Il est certain, si l'on considère la poésie dans la pureté de sa première institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration et de reconnaissance, et pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paraît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer

l'Être souverain. Dans ces jours solennels, où les Hébreux célébraient la mémoire des merveilles que le dieu d'Israël avait opérées en leur faveur, et où, libres de leurs travaux, ils se livraient à une joie innocente et nécessaire, tout retentissait de cantiques sacrés, dont le style noble, sublime et majestueux, répondait à la grandeur du dieu qui en était l'objet. Quelle foule de beautés vives et animées dans ces divins cantiques! les fleuves qui remontent vers leur source, les mers qui s'entr'ouvrent et qui fuient, les collines qui tressaillent, les montagnes qui fondent comme de la cire et qui disparaissent, le ciel et la terre qui écoutent dans le respect et le silence; toute la nature qui s'émeut et qui s'ébranle devant la face de son auteur!

Mais, comme la simple voix humaine succombait sous le poids de merveilles si étonnantes, et paraissait au peuple trop faible pour marquer les sentiments de reconnaissance et d'adoration dont il était pénétré, pour les exprimer avec plus de force, il appelait à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, et de tous les autres instruments de musique. Entrant même dans une sorte de transport et d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvements impétueux, mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencements de la musique, de la danse et de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne serait pas plein de respect pour les livres saints, et qu'il lirait les cantiques de Moïse avec les mêmes yeux dont il lit les odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moïse, que nous connaissons comme le premier

historien et le premier législateur du monde, est en même temps le premier et le plus sublime des poètes? Dans ses écrits, la poésie naissante paraît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inspire, et que la nécessité d'arriver à la perfection par degrés n'est qu'une condition attachée aux arts inventés par les hommes. Les prophètes et les psaumes nous offrent encore des modèles semblables. Là, brille dans son éclat majestueux cette véritable poésie, qui n'excite que d'heureuses passions, qui touche nos cœurs sans les séduire, qui nous plaît sans favoriser nos faiblesses, qui nous attache sans nous amuser par des contes frivoles et ridicules, qui nous instruit sans nous rebuter, qui nous fait connaître Dieu sans nous le représenter sous des images indignes de la Divinité, qui nous surprend toujours sans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable et toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, et plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle seule mérite le nom de *langage divin*.

Lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la poésie suivit le sort de la religion, conservant toujours néanmoins des traces de sa première origine. On s'en servit dans les commencements à remercier les fausses divinités de leurs prétendus bienfaits, et à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais dans tous les temps on eut soin de la ramener à sa première destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un poète très-ancien composa les hymnes qu'on attribue ordinairement à Homère : Callimaque depuis en composa aussi. Les

ouvrages même qui roulèrent sur d'autres matières, conduisirent et réglèrent les événements par l'entremise et par le ministère des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homère et les autres poètes nous les représentent partout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élèvent et qui abattent le courage, qui donnent et qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire, et qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent, et qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur et la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vues de la poésie, et qui était comme une suite naturelle de la première, fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer la fin particulière de chaque espèce de poëme, et que jeter les yeux sur la pratique la plus générale des poètes les plus illustres. Le poëme épique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante et héroïque; l'ode, de célébrer les exploits des grands hommes, et d'engager par là tous les autres à les imiter; la tragédie, de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui, et du respect pour la vertu par les justes louanges et les récompenses qui la suivent; la comédie et la satire, de nous corriger en nous divertissant, et de faire une guerre implacable aux vices et aux ridicules; l'élégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui

méritent d'être regrettées ; l'églogue, de chanter l'innocence et les plaisirs de la vie champêtre. Que si, dans la suite des temps, on se servit de ces différentes sortes de pièces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle, et qu'au commencement elles tendaient toutes à un même but, qui était de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière, qui me jetterait trop loin. Je me réduis à parler des poètes qui se sont le plus distingués dans chaque espèce particulière : je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors surtout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces écrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matières reviendront, d'y renvoyer les lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles et ennuyeuses.

ARTICLE PREMIER.

Des poètes grecs.

On sait que c'est de la Grèce que la poésie a passé dans l'Italie, et que Rome lui doit toute la gloire et toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

§ I. *Des poètes grecs qui se sont distingués dans le poëme épique.*

Je ne range point ici au nombre des poètes, ni les sibylles, ni Orphée et Musée. Tous les savants con-

viennent que les poésies qui portent leur nom sont supposées.

HOMÈRE.

L'époque du temps où Homère a vécu n'est pas bien

Herod. l. 2, cap. 53.

certaine. Hérodote la place quatre cents ans avant lui.

An. M. 3120. Av. J. C. 884.

Ussérius met la naissance d'Hérodote l'an du monde 3520. Ainsi celle d'Homère a dû être vers l'an 3120, c'est-à-dire 240 ans après la prise de Troie.

Le lieu de sa naissance n'est pas plus assuré. Sept villes se disputèrent cet honneur : Smyrne semble l'avoir emporté sur les autres.

J'ai parlé du poëme épique et d'Homère vers le commencement du second tome de cette histoire, et avec beaucoup plus d'étendue dans le premier tome du traité des études, où j'ai essayé de faire sentir les beautés de ce poète.

Il paraît que Virgile, à juger de ses vues par son ouvrage, ne se proposa rien moins que de disputer à la Grèce l'avantage du poëme épique; et c'est de son rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'ayant à faire venir des rives du Scamandre le héros de son poëme, il aurait besoin d'imiter l'Odyssée, qui contient une grande suite de voyages et de récits, et qu'ayant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il aurait besoin d'avoir sans cesse devant les yeux l'Iliade, qui est remplie d'action, de combats, et de tout ce ministère des dieux que demande la haute poésie. Énée voyage comme Ulysse, et combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homère dans les douze livres dont l'Énéide est com-

posée. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque partout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers.

C'est un grand avantage et un grand titre de supériorité pour le poète grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; et l'on peut bien lui appliquer [1] ce que dit Quintilien de Démosthène par rapport à Cicéron, que, quelque grand que soit Virgile, Homère l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, et l'on disputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laissant la question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellents poètes. Il dit qu'il y a plus de génie et de naturel dans l'un, plus d'art et de travail dans l'autre; et que ce qui manque à Virgile du côté du sublime, en quoi le poète grec l'emporte sans contestation, est peut-être compensé par la justesse et l'exactitude qui règnent également partout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cœlesti atque immortali cesserimus, ita curæ et diligentiæ vel ideò in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum : et quantùm eminentioribus vincimur, fortassè æqualitate pensamus.* Il est difficile de mieux caractériser ces deux poètes. L'Iliade et l'Odyssée sont deux grands tableaux, dont l'Énéide est le raccourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin : il n'est pas nécessaire que tous les traits y Ibid.

[1] « Cedendum verò in hoc quidem, quòd et ille (Demosthenes) prior fuit, et ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. » (Lib. 10, cap. 1.)

soient si finis et si réguliers; c'est même un défaut dans un grand tableau qu'un soin trop scrupuleux.

HÉSIODE.

On dit qu'Hésiode était né à Cumes, ville d'Éolie, mais qu'il fut nourri et élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le vieillard d'Ascra [1]. Les sentiments sont fort partagés sur le temps où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère. De toutes ses pièces de poésie il ne nous en reste que trois : 1° *les Ouvrages et les Jours* ; 2° *la Théogonie*, ou *Généalogie des dieux* ; 3° *le Bouclier d'Hercule* [2]. J'en ai parlé ailleurs.

Tom. II de l'Hist. anc. p. 426.

Quintilien trace ainsi son caractère : « Il arrive rarement à Hésiode [3] de s'élever. Une grande partie de ses « ouvrages ne contient presque que des noms propres. « On y trouve pourtant d'utiles sentences pour la con- « duite de la vie. Il a assez de douceur dans l'expres- « sion et dans le style. On lui donne la palme dans le « genre d'écrire médiocre. »

POÈTES MOINS CONNUS.

An. M. 3356. TERPANDRE. Il était fort renommé et pour la poésie, et pour la musique.

[1] « Ascræumque senem. » (*Ecl.* 6.)

[2] La plupart des critiques croient que ce poëme n'est pas d'Hésiode. — L.

[3] « Rarò assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta sententiæ, lenitasque verborum et compositionis probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. » (Lib. 10, cap. 1.)

Tyrtée. On croit qu'il était d'Athènes. Ce poète fit une grande figure dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à chanter la valeur guerrière. Les Spartiates avaient reçu plusieurs échecs qui leur avaient abattu le courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. Tyrtée leur fut envoyé. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois consécutivement, et, réduits au désespoir, ils étaient près de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ses vers, qui ne respiraient que l'amour de la patrie et le mépris de la mort. Ayant repris courage, ils attaquèrent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportèrent en cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvaient plus soutenir. Ils accordèrent à Tyrtée le droit de bourgeoisie, titre qui ne se prodiguait pas à Lacédémone, et qui par là devenait infiniment honorable. Le peu qui nous en reste fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs. An. M. 3364. Pausan. l. 4, p. 244, etc.

> Tyrtæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit.

Horat. in Art. poet. [v. 402.]

Dracon, célèbre législateur des Athéniens. Il avait composé un poëme de trois mille vers, intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnait d'excellents préceptes pour la conduite de la vie. An. M. 3368.

Abaris, Scythe de nation, selon Suidas, surnommé par d'autres *l'Hyperboréen*. Il composa plusieurs pièces An. M. 3368. Suidas.

Herod. l. 4, cap. 36. de poésie. On débitait de lui des fables de la dernière absurdité, auxquelles il paraît qu'Hérodote même n'ajoutait pas foi. Il se contente de dire que ce barbare avait porté une flèche par tout le monde, et qu'il ne mangeait rien. Iamb. in vit. Pythag. Iamblique va plus loin, et prétend qu'Abaris était porté sur sa flèche au travers de l'air, et qu'il passait ainsi les rivières, les mers, et les lieux les plus inaccessibles, sans être arrêté par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageait le pays des Hyperboréens, il fut député à Athènes par ces peuples.

An. M. 3676. CHÉRILE. Il y a eu plusieurs poètes de ce nom. Je parle ici de celui [1] qui, malgré la grossièreté de ses vers sans goût et sans beauté, ne laissa pas d'être estimé et chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il avait été un excellent poète. En quoi ce prince, comme le remarque Horace, marquait bien peu de goût, lui qui d'ailleurs était si délicat en fait de peinture et de sculpture, qu'il avait défendu par un édit à tout autre peintre qu'Apelle de le peindre, et à tout autre statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez les Romains, en usa aussi libéralement mais plus prudemment qu'Alexandre à l'égard d'un poète qui lui avait présenté des vers pitoyables. Il

[1] Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus et malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Idem rex ille, poema
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.
(HORAT. epist. 1, lib. 2 [249 sq.].)

lui fit donner une récompense [1], à condition qu'il ne ferait plus jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais poète, mais fondée en raison.

ARATUS. Il était de Soles, ville de Cilicie. Il a composé un poëme [2] fort estimé des savants sur l'astronomie ; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matière [3] qu'il traitait, fort abstraite et froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse et la monotonie par une agréable variété, ni d'y jeter du feu et de la vivacité par des passions et des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvait attendre, et il l'avait choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix-sept ans, avait traduit le poëme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de morceaux dans le traité de la nature des dieux. AN. M. 3732.

APOLLONE de Rhodes a composé un poëme sur l'expédition des Argonautes : *Argonautica*. AN. M. 3756.

Il était d'Alexandrie, et avait succédé à Ératosthène dans la garde de la fameuse bibliothèque, sous Ptolémée Évergète. Mais comme il se vit maltraité par les autres poètes, qui le chargeaient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien*.

EUPHORION de Chalcis. Antiochus-le-Grand lui confia AN. M. 3756.

[1] « Jussit ei præmium tribui, sub ea conditione ne quid posteà scriberet. » (CIC. *pro Arch. poeta*, n. 25.)

[2] « Constat inter doctos, hominem ignarum astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. » (Id. *de Orat.* lib. 1, n. 69.)

[3] « Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. » (Id. lib. 10, c. 1.)

Eclog. 10, v. 50. le soin de sa bibliothèque. Virgile[1] en fait mention dans ses Bucoliques.

An. M. 3852. NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, selon d'autres, d'Étolie. Il florissait du temps d'Attale, dernier roi de Pergame. Il a composé des poëmes sur la médecine : Θηριακὰ et Ἀλεξιφάρμακα; et quelques-uns aussi sur l'agriculture, que Virgile[2] a imités dans ses Géorgiques.

An. M. 3856. Lib. 3, de Orat. n. 194. ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avait un si grand talent et une si grande facilité pour la poésie, que sur-le-champ il faisait des vers hexamètres, ou de telle autre espèce qu'on voulait, sur toutes les matières qui lui étaient proposées. Valère Maxime et Pline rapportent qu'il avait régulièrement la fièvre une seule fois chaque année, toujours au même jour, qui était celui de sa naissance, et qui fut aussi celui de sa mort. Val. Max. lib. 1, c. 8. Plin lib. 7, c. 51.

An. M. 3312. A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avait fait un poëme sur la guerre des Cimbres, et en avait commencé un sur le consulat de Cicéron. On a de lui quelques épigrammes dans l'Anthologie.

Macrob. l. 5, c. 17. PARTHÉNIUS vivait dans le même temps. Il avait été fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie grecque.

An. J.C. 362. APOLLINAIRE, évêque de Laodicée en Syrie. Je ne le considère point ici comme évêque, mais comme un poète qui s'est fort distingué par ses poésies chré-

[1] « Quid? Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquàm certè conditorum chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. » (QUINT. lib. 10, c. 1.)

[2] « Quid? Nicandrum frustrà secuti Macer atque Virgilius. » (Id. ibid.)

tiennes. Julien l'Apostat avait défendu par un édit public à tous les maîtres d'enseigner aux enfants des chrétiens les auteurs profanes. Le prétexte de cet édit était qu'il ne convenait pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, et de condamner en même temps leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étaient les grands avantages que les chrétiens tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet édit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la religion.

Le père, dont il s'agit ici, qui était grammairien, écrivit en vers héroïques, et, à l'imitation d'Homère, l'histoire sainte jusqu'au règne de Saül, en vingt-quatre livres, intitulés des lettres de l'alphabet grec. Il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies, Pindare par des odes; prenant des sujets de l'Écriture sainte, et suivant le caractère et le style de chaque poëme, afin que les chrétiens se pussent passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres.

Le fils, qui était sophiste, c'est-à-dire rhéteur et philosophe, fit des dialogues à la manière de Platon, pour expliquer les évangiles et la doctrine des apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les ouvrages des Apollinaires furent inutiles; et l'on revint à la lecture des auteurs profanes. Aussi, de toutes leurs poésies, ne nous est-il resté que la paraphrase des psaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des sentiments hétérodoxes sur Jésus-Christ.

S. Grégoire de Nazianze, contemporain d'Apollinaire, composa aussi un grand nombre de vers de

toute espèce : Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conservé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation et le fruit de sa retraite. Quoiqu'il fût pour-lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu et toute la vigueur que l'on pourrait souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la composition de ses poëmes, qui lui servait à lui-même d'amusement dans sa solitude, et de consolation dans ses maladies, il avait en vue les jeunes gens et ceux qui aimaient les belles-lettres. Pour les retirer des chansons et des poésies dangereuses, il voulait leur fournir un divertissement, non-seulement innocent, mais encore utile, et leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire aussi qu'une de ses vues avait été d'opposer des poésies où il n'y eût rien que d'exact et d'orthodoxe à celles d'Apollinaire, qui étaient mêlées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'était rappeler la poésie à son institution primitive que de la faire servir ainsi à la religion. Il ne traitait dans ses vers que des sujets de piété qui pussent animer, purifier, instruire, ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux chrétiens une saine doctrine, il en bannit toutes les ordures et toutes les folies de la fable; et il aurait cru profaner sa plume que de l'employer à faire revivre dans ses poésies les divinités païennes, que Jésus-Christ était venu abolir.

Voilà quels devraient être nos modèles. Je parle ici d'un saint qui avait toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avait été instruit dans les belles-lettres par ce qu'il y avait de plus habiles maîtres dans le paganisme. Il avait lu avec un extrême soin tous les poètes anciens, et l'on en ren-

contre souvent des traces même dans ses ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, et d'en avoir bien étudié et senti toute la finesse et toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucune des divinités profanes; et ce n'est que plusieurs siècles après, qu'elles ont été rappelées dans les poëmes. Ce qui était condamné et défendu dans ces beaux siècles de l'Église, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs [1] cette matière avec quelque étendue.

Pour l'honneur de la poésie et des poètes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du sophiste Léonce, Athénien, laquelle, avant que d'être devenue chrétienne et d'avoir épousé l'empereur Théodose le jeune, s'appelait *Athénaïs*. Son père lui avait donné une excellente éducation, et l'avait rendue extrêmement habile. Elle joignait à une beauté de visage extraordinaire une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poëme héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses; elle composa beaucoup d'autres pièces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte. AN. J.C. 420.

SYNÉSIUS, évêque de Ptolémaïde, était du même temps. Il ne nous reste de lui que dix hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs poètes dont il est parlé dans les auteurs, mais qui sont peu connus; et je crains même d'en avoir rapporté encore un trop grand nombre de cette espèce.

Je vais maintenant parler des poètes tragiques et comiques. Mais, comme j'ai traité cette double matière

[1] Dans le premier tome du Traité des Études. [Tome I, page 367 suiv. de cette édition.]

avec assez d'étendue dans le troisième tome de cette histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces poètes et le temps où ils ont vécu.

§ II. *Des poètes tragiques.*

AN. M. 3408. THESPIS [1] est regardé comme l'inventeur de la tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers temps elle était grossière et imparfaite. Il barbouillait de lie le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. Il vivait du temps de Solon. Ce sage législateur, assistant un jour à une de ces représentations, dit en frappant la terre avec sa canne : *Je crains bien que ces fictions poétiques et ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos actes et dans nos contrats.*

Plut. in Solone, p. 95.

AN. M. 3508. ESCHYLE commença à perfectionner la tragédie et à la mettre en honneur [2]. Il donna à ses acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appelée cothurne, et leur construisit un petit théâtre. Son style est noble [3], et même sublime; son élocution grande et élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. p. 483. Dans une dispute publique entre les poètes tragiques, établie à l'occasion des os de Thésée que Cimon

1 Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
(HORAT. *de Arte poët.* [v. 275.])

2 Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
(HORAT. *ibid.* [v. 279.])

3 « Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, et gravis, et grandiloquus, sæpè usque ad vitium. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

avait rapportés à Athènes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune poète venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il était depuis long-temps en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athènes. Il en partit, et se retira en Sicile chez le roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singulière. Comme il dormait dans une campagne, la tête nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui était chauve, et qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingt-dix tragédies qu'il avait composées, il n'y en eut que vingt-huit, et selon d'autres que treize, où il remporta la victoire. Suid.

Sophocle et Euripide. Ces deux poètes parurent ensemble [1], et illustrèrent beaucoup le théâtre athénien par des pièces également admirables, quoique d'un style bien différent. Le premier était grand, élevé, sublime : le second tendre, touchant, et rempli de maximes excellentes pour les mœurs et pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux poètes qui ont fait tant d'honneur à notre théâtre, et qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athènes. An. M. 3532

§ III. *Des poètes comiques.*

Eupolis, Cratinus et Aristophane ont rendu fort célèbre la *comédie* appelée *ancienne*, qui a tenu lieu An. M. 3564

[1] « Longè clariùs illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari dicendi via uter sit poeta melior, inter plurimos quæritur. » (Quint.)

chez les Grecs de satire. Elle possédait dans la dernière perfection ce qu'on nommait *atticisme*, c'est-à-dire ce qu'il y avait dans le style de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvaient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

An. M. 3680. Plut. in Moral. p. 853.

Ménandre. Il fut le chef et l'auteur de la *nouvelle comédie*. Plutarque le préfère infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, et qui ne s'écarte jamais des règles de la probité la plus austère : au lieu que les railleries d'Aristophane, amères et mordantes, emportent la pièce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, et violent avec une impudence effrénée toutes les lois de la modestie et de la pudeur. Quintilien ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre [1], et que, par l'éclat de sa réputation, il a entièrement obscurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce poète, est de dire que Térence, qui n'a presque fait que copier ses pièces, est regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à son original.

Lib. 2, p. 43.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien poète comique latin. A la première lecture il avait trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que, dès qu'il les eut comparés avec ceux du poète grec, toute leur beauté disparut, et qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute

[1] « Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, et fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. » (Quint. lib. 10, c. 1.)

la justice qui lui était due. De plus de cent comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit cabale et conspiration contre lui [1], soit mauvais goût des juges, Philémon, qui ne méritait certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le troisième tome tout ce qui regarde l'ancienne comédie, la moyenne et la nouvelle.

§ IV. *Des poètes iambiques.*

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers iambes, vivait du temps de Candaule, roi de Lydie. Voyez ce qui en est dit au commencement du tome second. AN. M. 3280.

HIPPONAX était natif d'Éphèse. En ayant été chassé par les tyrans qui y dominaient, il alla s'établir à Clazomènes. Il était laid, petit et menu : mais sa laideur a servi à l'immortaliser; car il n'est guère connu que par les vers satiriques qu'il composa contre deux frères sculpteurs, Bupalus et Athénis, qui avaient fait sa figure la plus ridicule qu'il leur avait été possible. Il lança sur eux une grêle de vers si mordants et si violents, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de dépit. Mais Pline observe qu'on avait d'eux plusieurs statues faites depuis ce temps-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe, qui se trouve toujours au dernier pied du vers qui porte ce nom. AN. M. 3460. Suidas.

[1] « Philemon, ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpè prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus. » (Ibid.)

§ V. *Des poètes lyriques.*

On appelle poésie lyrique celle qui était faite pour être chantée sur la lyre ou sur d'autres instruments pareils. Ses compositions se nomment *odes*, c'est-à-dire chants, et se distribuent en strophes ou stances.

Le but de la poésie est de plaire à l'imagination. Mais si les différents genres de poésie, comme l'idylle, l'élégie, le poëme épique, vont à ce but par des moyens différents, l'ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous, et que, de même qu'un fameux peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avait remarqué de plus gracieux et de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différents genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, et qui fait son véritable caractère. C'est l'enthousiasme; et par là les poètes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homère, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours la reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même et son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux qu'il ne peut se définir. Quand un écrivain en est saisi, son esprit s'échauffe, son imagination s'allume, toutes les facultés de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son ouvrage. Tantôt les pensées nobles et les traits les plus brillants, tantôt les images tendres et gracieuses se présentent à lui en foule. Souvent

aussi la chaleur de l'enthousiasme s'empare tellement de son esprit, qu'il n'en est plus le maître; et pour-lors il s'abandonne à cette vive impétuosité et à ce beau désordre, infiniment supérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différents : des descriptions quelquefois simples et pleines de douceur et d'agrément, quelquefois riches, nobles et élevées; des comparaisons justes et vives; des traits de morale lumineux; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, et des digressions mille fois plus belles que le fond de son sujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poète. Les expressions nobles et les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion : rien ne ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme ont un tel caractère de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échauffé du même feu qui les a produites; et l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau, que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de M. l'abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la poésie lyrique, et en même temps de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf poètes grecs qui se sont distingués par cette sorte de poëme, et desquels il me reste à dire un mot.

Il est parlé dans Plutarque de THALÈS, à qui Ly- AN.M.3135.

Plut. in Lycurg. p. 41.

curgue persuada de s'aller établir à Sparte[1]. C'était un poète lyrique (il n'est point du nombre des neuf) : mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisait en effet tout ce que les plus graves législateurs auraient pu faire : car toutes ses pièces de vers étaient autant de discours qui portaient les hommes à l'obéissance et à la concorde, par le moyen de certaines mesures si harmonieuses et où il y avait tant de justesse, tant de force et tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissaient les mœurs de ceux qui les entendaient, et les portaient à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités et les haines qui régnaient entre eux. Ainsi, par les attraits et les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction et la correction de ses citoyens.

An. M. 3324. Plut. de exil. p. 599.

Alcman était de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens, qui lui accordèrent le droit de bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il florissait du temps d'Ardus, fils de Gygès, roi des Lydiens.

An. M. 3392. Pausan. in Lacon. p. 220.

Stésichore était d'Himère, ville de Sicile. Pausanias raconte que ce poète, ayant perdu la vue en punition des vers mordants qu'il avait faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appela depuis *palinodie*. Quintilien[2] dit qu'il chanta des guerres considérables et d'illustres héros, et qu'il

[1] Plutarque paraît confondre le Thalès dont il s'agit ici avec Thalès de Milet, l'un des sept sages, qui lui était postérieur de plus de 250 ans.

[2] « Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canentem duces, et epici carminis onera lyrâ sustinentem. » (Lib. 10, cap. 1.)

soutint sur la lyre la noblesse et l'élévation du poëme épique. Horace lui donne le même caractère par une seule épithète, *Stesichorique graves camœnæ.*

Alcée. Sa patrie était Mitylène, ville de Lesbos: c'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jeta bas ses armes, et se sauva par la fuite. Horace [1] raconte de lui-même une pareille aventure. Les poètes se piquent moins de bravoure que de bel-esprit. Quintilien [2] dit que le style d'Alcée était serré, magnifique, châtié; et, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressemblait fort à Homère.

An. M. 3400.

Herod. l. 5, n. 95.

Sapho. Elle était du même lieu et vivait du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle eut trois frères, Larychus, Eurygius et Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, et au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimait éperdument une courtisane appelée Rhodope : c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des pyramides d'Égypte [3].

Sapho avait composé un assez grand nombre de pièces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont données tous les siècles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie et les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de

1 Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relictâ non benè parmulâ.
(Od. 7, lib. 2.)

2 « In eloquendo, brevis, et magnificus, et diligens, plerumquè Homero similis. » (Lib. 10, cap. 1.)

3 Il est presque inutile de faire observer que ce trait, rapporté par Strabon et Élien, n'a pas la moindre probabilité. — L.

dixième muse; et ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnaie.

Il serait à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, et qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe et la poésie par ses vices et par ses dérèglements.

On dit qu'au désespoir et furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon, jeune homme de Lesbos, opposait à ses désirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie : remède employé assez ordinairement dans la Grèce par ceux qui étaient malheureux dans leur passion.

An. M. 3512. Herod. lib. 3, c. 121. ANACRÉON. Ce poète était de Téos, ville d'Ionie. Il passa beaucoup de temps à la cour de Polycrate, ce tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie et par sa fin tragique; et il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque [1], l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seraient estimés et goûtés comme ils le méritaient. On dit que la joie et le plaisir faisaient son unique étude, et ce qui nous reste de ses pièces en fait foi. On voit partout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne serait plus estimable que ses poésies, si elles avaient un meilleur objet.

(In Hipp. p. 228 et 229.)

An. M. 3444. SIMONIDE. Il était de l'île de Cée, une des Cyclades, dans la mer Égée. Il écrivit, dans le dialecte dorique,

[1] Ou l'auteur quelconque du dialogue, intitulé *Hipparque*, qui n'est point de Platon : ce dialogue paraît être de son école. — L.

le fameux combat naval de Salamine. Son style [1] était délicat, naturel, agréable. Il était touchant, et excellait à exciter la compassion : c'était là son talent propre et personnel, par où les anciens l'ont caractérisé.

Paulùm quidlibet allocutionis
Mœstius lacrymis Simonideis. Catull.

Horace en parle de même :

Sed ne relictis, musa procax, jocis,
Ceæ retractes munera næniæ. Lib. 2, od. 1.

Ibycus. Nous ne connaissons que son nom, et il reste de lui peu de fragments. An. M. 3464.

Bacchylide. Il était de l'île de Cée, fils d'un frère de Simonide. Hiéron préféra ses poëmes à ceux de Pindare dans les jeux pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce poète faisait les délices de Julien-l'Apostat. An. M. 3552.

Pindare. Quintilien le met à la tête des neuf poètes lyriques de la Grèce. Ce qui fait son mérite personnel et son caractère dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'élève souvent au-dessus des règles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourrait même y paraître un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servait d'adou- An. M. 3528.

[1] « Simonides tenuis, alioqui sermone proprio et jucunditate quâdam commendari potest. Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus, ut quidam in hac eum parte omnibus ejusdem operis auctoribus præferant. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

cissement. Le poète l'a bien senti ; et c'est ce qui lui a fait de temps en temps répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célèbre Corinna, lui a même reproché l'excès.

[Lib.4,od.2.] Véritablement Horace ne le loue que par le caractère de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux et le secours des vents élèvent jusque dans les nues : c'est un torrent qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire et pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son style est toujours proportionné à sa manière de penser, serré, concis, et sans trop de liaison dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, et les vers en ont plus de force. Le soin d'ajuster des transitions ne ferait que ralentir le feu du poète en donnant à l'enthousiasme le temps de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétends pas le donner pour un auteur sans défauts. Il en a, qu'il est difficile d'excuser ; mais le nombre et la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir et les faire presque disparaître. Il fallait qu'Horace, bon juge en toute matière, mais surtout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, etc.

AElian.l. 13, c. 25. Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne

de Corinna, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, et qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la muse lyrique*.

Alexandre-le-Grand, lorsqu'il ruina la ville de Thèbes, patrie de notre illustre poète, rendit, long-temps après sa mort, un juste et glorieux hommage à son mérite dans la personne de ses descendants, qu'il discerna du reste des citoyens de cette ville malheureuse, et dont il ordonna qu'on prît un soin particulier. Plut. in Alex. pag. 672.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare, à l'occasion d'Hiéron : on peut consulter l'endroit.

§ VI. *Des poètes élégiaques.*

Élégie, selon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire hélas!* selon d'autres, de ἔλεὸν λέγειν, *dire des choses touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont suivi l'exemple, composèrent leurs poésies plaintives, leurs élégies, en vers hexamètres et pentamètres entrelacés. Depuis, toute pièce écrite en vers hexamètres et pentamètres a été appelée *élégie*, quel qu'en fût le sujet, gai ou triste.

> Versibus impariter junctis querimonia primùm,
> Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

Horat. in Arte poet. [75.]

Il ne nous reste aujourd'hui aucune élégie grecque, prise dans le premier sens, si ce n'est celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque, qui ne contient

3.

que quatorze vers. On ne sait point qui est l'inventeur de l'élégie.

Horat. in art. poet.

> Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
> Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Comme elle était destinée, dans sa première institution, aux gémissements et aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs et d'infortunes. Elle n'exprima d'autres sentiments, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il sied aux personnes affligées, elle cherchait moins à plaire qu'à toucher : elle voulait exciter la pitié, et non l'admiration. Ensuite on l'employa à toutes sortes de sujets, et surtout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractère, et se souvint de sa première origine. Ses pensées furent toujours naturelles et éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sentiments tendres et délicats, ses expressions simples et faciles; et toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite (*in pedibus vitium causa decoris erat*), et qui donne à la poésie élégiaque des anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias, écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique : en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare et Phocylide. Plusieurs des poètes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques élégies; mais je ne rapporterai ici que ceux qui se sont appliqués particulièrement à ce genre de poésie, et je n'en choisirai qu'un petit nombre.

An. M. 3230. GALLINUS. Il était d'Éphèse. C'est un des plus an-

ciens poètes élégiaques. On conjecture qu'il florissait vers le commencement des olympiades.

MIMNERMUS, de Colophon, ou de Smyrne. Il était contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers élégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, et peut-être fut-il le premier qui transporta l'élégie des funérailles à l'amour. Les fragments qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, et c'est sur ce pied qu'Horace en parle. AN. M. 3408.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Horat. lib. 1, Epist. 6. [v. 65.]

SIMONIDE, dont les vers étaient si touchants, pourrait être rangé parmi les poètes élégiaques; mais je l'ai placé ailleurs. AN. M. 3444

PHILÉTAS de Cos, et CALLIMAQUE de Cyrène, vécurent tous deux à la cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement précepteur, et Callimaque, à ce qu'on croit, bibliothécaire. On regardait celui-ci comme le maître de l'élégie, et celui qui y avait le mieux réussi : *cujus (elegiæ) princeps habetur Callimachus;* et on donnait le second rang à Philétas : *secundas, confessione plurimorum, Philætas occupavit.* AN. M. 3724. Quintil. l. 10, cap. 1.

Voilà le sentiment de Quintilien. Mais Horace paraît déférer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, et optivo cognomine crescit.

Lib. 2, Ep. 2, [v. 101.]

Callimaque avait embrassé tous les genres de littérature.

§ VII. *Des poètes, auteurs d'épigrammes.*

L'épigramme est une espèce de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette et juste. Ce mot, en grec, signifie *inscription*. Celles que les anciens mettaient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étaient quelquefois en vers, mais dont le caractère était une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espèce de poésie dont je parle. L'épigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie était susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvu qu'on ait soin d'en écarter toute médisance et toute obscénité.

La liberté que les poètes comiques s'étaient donnée à Athènes d'attaquer hardiment les citoyens les plus considérables et les plus vertueux [1], donna lieu à une loi qui défendait de déchirer ainsi par des vers mordants la réputation de qui que ce fût. A Rome, parmi les lois des douze tables [2], qui condamnaient rarement à mort, il y en avait une qui soumettait à cette peine quiconque, par des vers diffamants, aurait décrié un citoyen. La raison que Cicéron en apporte est bien sen-

1 ....In vitium libertas excidit, et vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit.
(HORAT. in *Arte poet.*)

2 Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est
Judiciumque.
(HORAT. lib. 2, *sat.* 1.)

« Nostræ contrà XII tabulæ, quum perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendam putaverunt, si quis actitavisset, sive carmen condidisset, quod infamiam offerret flagitiumve alteri. » (CIC. *de Rep.* lib. 4, *apud D. August.* l. 1, cap. 9, *Civit.*)

sée et bien remarquable. « Cette loi, dit-il, est sagement établie. Il y a des tribunaux à Rome où l'on peut nous appeler pour rendre compte de notre conduite devant les magistrats; mais notre réputation ne doit pas être abandonnée à la noire malignité des poètes, et il ne doit point être permis de former contre nous des accusations infamantes sans que nous puissions y répondre et nous défendre en forme devant les juges. » *Præclarè. Judiciis enim ac magistratuum disceptationibus legitimis propositam vitam, non poëtarum ingeniis, habere debemus; nec probrum audire, nisi eâ conditione, ut respondere liceat, et judicio defendere.*

La seconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'est ni moins importante, ni moins fondée en raison. Notre pente au mal et au vice n'est déja que trop naturelle et trop forte, sans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes et les attraits de vers fins et délicats, dont le poison, caché sous les fleurs d'une poésie riante, pour me servir des termes que Martial applique aux sirènes [1], cause une joie cruelle, et par sa douceur enchanteresse porte la mort dans les ames. Les plus sages législateurs de l'antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des pestes publiques, comme des ennemis et des corrupteurs du genre humain, qu'on devait abhorrer et réprimer par les notes d'infamie les plus flétrissantes. De si sages lois n'ont pas eu l'effet qu'on en devait espérer, surtout par rapport à l'épigramme,

[1] Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele.

qui, de toutes les poésies, est celle qui s'est le plus livrée à l'obscénité.

En gardant les deux règles que je viens d'établir, les épigrammes n'auraient point été dangereuses pour les mœurs, et elles auraient pu être utiles pour le style, en y jetant de temps en temps et avec sobriété des pensées vives, déliées, agréables, telles que sont celles qui terminent les bonnes épigrammes. Mais ce qui était dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit (c'est proprement ce que les Latins entendaient par ces mots, *acutus*, *acumen*), dégénéra bientôt en une affectation vicieuse, qui passa dans la prose même, dont on s'étudiait à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes par une pensée brillante qui tenait de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le père Vavasseur, jésuite, a traité à fond la matière dont il s'agit ici, dans une préface également savante et élégante qu'il a mise à la tête des trois livres d'épigrammes qu'il a donnés au public. On trouve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le livre intitulé *Epigrammatum delectus*, etc.

Nous avons un recueil d'épigrammes grecques, appelé *Anthologie*.

Méléagre, natif de Gadare, ville de Syrie, qui vivait sous Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cause qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant et de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six poètes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, et attribua une fleur à chacun de ces poètes, le *lis* à Anytes, la

rose à Sapho, etc. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du temps de l'empereur Auguste, un second recueil tiré seulement de quatorze poètes. Agathias en fit encore un troisième, environ cinq cents ans après, du temps de l'empereur Justinien. Enfin, Planude, moine de Constantinople, qui vivait en 1380, fit le quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées selon les matières par ordre alphabétique. C'est l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales épigrammes, de quoi quelques savants lui ont su bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles épigrammes, fort sensées et fort spirituelles; mais elles ne font pas le plus grand nombre.

ARTICLE II.

Des Poètes latins.

La poésie, aussi-bien que le reste des beaux-arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement, pendant plus de cinq cents ans, de vues et de pensées guerrières, et sans goût pour tout ce qui s'appelle littérature. Ce fut la Grèce vaincue et soumise qui, par un nouveau genre de victoire, s'assujettit à son tour ses vainqueurs, et exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux, qu'il était volontaire, et fondé sur une supériorité de lumières qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation savante et polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de grossièreté

et de rudesse qui leur restait encore de leur ancienne origine, et leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir et à humaniser les esprits.

Horat. lib. 2, Epist. 3.

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit [1] agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, et grave virus
Munditiæ pepulère.

Cet heureux changement commença par la poésie, qui s'applique principalement à plaire, et dont les charmes, pleins de douceur et d'agrément, se font goûter avec plus de facilité et de promptitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossière et inculte dans les commencements. Ce fut sur le théâtre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli et plus orné. Elle s'essaya, pour ainsi dire, dans la comédie, la tragédie, la satyre, qu'elle conduisit peu à peu, et par des accroissements insensibles, à un grand degré de perfection.

Les Romains ayant été près de quatre cents ans sans aucun jeu scénique, le hasard et la débauche leur firent trouver dans une de leurs fêtes les vers [2] *fescennins*, qui leur tinrent lieu de pièces de théâtre près de six vingts ans. Ces vers étaient rudes, et sans presque aucun nombre, comme étant nés sur-le-champ, et faits par un peuple encore sauvage, et qui ne connaissait d'autres maîtres que la joie et les vapeurs du vin. Ils étaient

[1] Horace marque ici le temps où la poésie commença à se perfectionner chez les latins; car elle était connue à Rome dès le temps de Numa;

Saliare Numæ carmen.
(Horat. lib. 2, ep. 1.)

[2] Ces vers furent ainsi appelés d'une ville d'Étrurie, nommée Fescennia, d'où ils furent apportés à Rome.

remplis de railleries grossières, et accompagnés de postures et de danses.

> Fescennina per hunc inventa licentia morem
> Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Horat. lib. 2, Epist. I.

A ces vers licencieux et déréglés succéda bientôt une autre espèce de poëme plus châtié, qui était aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avait rien de déshonnête. Ce poëme parut sous le nom de *satyre* (*satura*) à cause de sa variété; et cette satyre avait des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée et des danses; mais les postures déshonnêtes en étaient bannies. Ces satyres étaient proprement des farces honnêtes, où les spectateurs et les acteurs étaient joués indifféremment. Liv. lib. 7, n. 2.

Livius Andronicus trouva les choses en cet état, quand il s'avisa le premier de faire des comédies et des tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres poètes, en puisant dans les mêmes sources, suivirent son exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius et Plaute. Ces sept poètes, dont je vais parler, vécurent presque tous en même temps dans l'espace de soixante ans. Liv. ibid.

Dans ce que je me propose de rapporter ici des poètes latins, je ne suivrai point l'ordre des matières, comme je l'ai fait en parlant des poètes grecs, mais l'ordre des temps, qui m'a paru plus propre à faire connaître la naissance, les progrès, la perfection et la décadence de la poésie latine.

Je diviserai tout ce temps en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cents ans, pendant lesquels la poésie latine est née, s'est accrue, et s'est fortifiée par différents progrès. Le second âge sera de

cent ans environ, depuis Jules César jusqu'au milieu de l'empire de Tibère : c'est le temps où la poésie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisième âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez prompts, elle est déchue de cet état, et a enfin dégénéré entièrement de son ancienne réputation.

§ I. *Premier âge de la poésie latine.*

LIVIUS ANDRONICUS.

Euseb. in Chron.

Le poète Andronicus prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avait été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avait instruit les filles.

An. M. 3764. Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell. lib. 17, c. 21.

Il représenta sa première tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la première année après la première guerre punique, qui était l'année de Rome 514, sous le consulat de C. Claudius Cento et de M. Sempronius Tuditanus : environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle et d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cent vingt avant celle de Virgile.

CN. NÆVIUS.

An. M. 3769. Aul. Gell. lib. 17, c. 21.

Nævius, selon Varron, avait servi dans la première guerre punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, et commença, cinq ans après lui, à donner des pièces de théâtre : c'étaient des comédies. Il s'attira la haine de la noblesse, et surtout

Euseb. in Chron.

d'un Métellus ; ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se

retira à Utique, où il mourut. Il avait composé en vers l'histoire de la première guerre punique.

Q. ENNIUS.

Il était né l'an de Rome 514 ou 515, à Rudiæ, ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans. C'est là qu'il fit connaissance avec Caton, qui apprit de lui la langue grecque dans un âge fort avancé, et qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Étolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie romaine, ce qui était, dans ces temps-là, un honneur fort considérable. Il avait composé en vers héroïques les Annales de Rome, et en était au douzième livre à l'âge de soixante-sept ans. Il avait aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain, avec qui il était lié [1] d'une amitié particulière, et qui lui donna toujours de grandes marques d'estime et de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

AN. M. 3764. Aurel. Vict. de Vir. illust. c. 47. I. Tusc. n. 3.

Aul. Gell. lib. 17, c. 21.

Scipion était bien assuré que, tant que Rome subsisterait, et que l'Afrique serait soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourrait être abolie : mais [2] il crut aussi que les écrits d'Ennius étaient fort capables d'en illustrer l'éclat et d'en perpétuer le souvenir ; digne certainement d'avoir pour héraut de ses

[1] « Charus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. » (Cic. *pro Arch. poeta*, n. 22.)

[2] Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clariùs indicant
Laudes, quàm calabræ Pierides....
(Horat. lib. 4, od. 8.)

éclatantes victoires un Homère plutôt qu'un poète dont le style répondait mal à la grandeur de ses actions!

On comprend aisément que la poésie latine, faible encore et presque naissante dans les temps dont je viens de parler, ne pouvait pas avoir beaucoup de beauté et d'ornement. Elle montrait quelquefois de la force et des traits de génie, mais sans élégance, sans grace, et avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable : *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* « Révérons Ennius, dit-il, comme on révère « ces bois que leur aacienneté a consacrés, dont les « grands et vieux chênes n'offrent plus aux yeux autant « de beauté qu'ils inspirent un sentiment de respect « religieux. »

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [1] « ce poète, à l'âge de « soixante-dix ans, chargé de deux fardeaux qu'on re« garde comme accablants, la pauvreté et la vieillesse, « les portait non-seulement avec constance, mais avec « gaîté; ce qui donnait presque lieu de penser qu'elles « lui faisaient même plaisir, et lui étaient agréables. »

CÉCILIUS. PACUVIUS.

Ces deux poètes vécurent du temps d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif, selon quel-

[1] « Annos septuaginta natus (tot enim vixit Ennius), ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem et senectutem, ut eis penè delectari videretur. » (*De Senect.* n. 14.)

ques-uns, de Milan, était un poète comique, et demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, était de Brunduse. Il fut en même temps peintre et poète : on a toujours regardé la peinture et la poésie comme deux sœurs. Il se distingua particulièrement dans la poésie tragique. Quoiqu'ils vécussent du temps de Lélius et de Scipion, c'est-à-dire dans un temps auquel la pureté du langage aussi-bien que celle des mœurs paraissait singulièrement attachée [1], leur diction ne se sentait pas de cet heureux siècle.

Euseb. in Chron.

Cependant Lélius, l'un des personnages que Cicéron introduit dans son dialogue sur l'Amitié, en parlant de Pacuvius comme de son hôte et de son ami, dit que le peuple reçut avec des applaudissements [2] extraordinaires une de ses pièces intitulée *Oreste*, surtout dans l'endroit où, en présence du roi, Pylade se donne pour Oreste, afin d'épargner la mort à son ami, et où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté et la vivacité des sentiments fissent oublier le peu de justesse et de délicatesse de l'expression.

ATTIUS.

L. Attius ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux manières, était fils d'un affranchi. Il re-

An. M. 3864. Euseb. in Chron.

[1] « Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquàm innocentiæ, sic latinè loquendi. Non omnium tamen; nam illorum æquales Cæcilium et Pacuvium malè locutos videmus. » (Cic. in *Brut.* n. 258.)

[2] « Qui clamores totâ caveâ nuper in hospitis mei et amici M. Pacuvii nova fabula, quum, ignorante rege uter esset Orestes, Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur; Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuisse? » (*De Amicit.* n. 24.)

présenta quelques pièces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes sous l'édilité de P. Licinius Crassus Mucianus, cet homme célèbre, de qui l'on disait qu'il avait réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on pût posséder : étant en même temps très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte, et grand-pontife [1].

Aul. Gell. lib. 1, c. 13.

Ce poète était fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers dont ce général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avait prises sur les ennemis.

Valer. Max. lib. 8, c. 14.

PLAUTE.

Plaute (*M. Accius Plautus*) était de Saline, ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne). Il se rendit célèbre à Rome par ses comédies dans le même temps que les trois derniers poètes dont il vient d'être parlé.

Aul. Gell. lib. 3, c. 3.

Aulu-Gelle rapporte, d'après Varron, que Plaute, s'étant voulu mêler du négoce, et y ayant perdu tout ce qu'il avait, fut obligé, pour vivre, de se donner à un boulanger, chez qui il tournait une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres poètes qui avaient paru jusqu'à lui, que quelques fragments. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses comédies presque entières ont résisté au temps, et sont parvenues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses pièces se sont mieux conservées que celles des autres, parce qu'étant

[1] « Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, jurisconsultissimus, pontifex maximus. »

trouvées plus agréables, elles étaient aussi plus souvent redemandées. On ne les jouait pas seulement du temps d'Auguste; il paraît, par un passage d'Arnobe, qu'elles étaient encore jouées du temps de Dioclétien, trois cents ans après la naissance de Jésus-Christ. Arnob. l. 7.

On a porté divers jugements de Plaute. Il me semble que pour l'élocution il est généralement estimé, sans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, et même à l'élégance du discours. Varron disait que, si les Muses voulaient parler en latin, elles emprunteraient le langage de Plaute : *licet Varro dicat Musas..... plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, et ne laisse rien à désirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageusement : *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis latinæ princeps.* Quintil. l. 10, cap. 1. Aul. Gell. lib. 7, c. 17.

Horace, bon juge sans doute en cette matière, ne paraît pas favorable à Plaute. Je rapporterai l'endroit entier.

> At nostri proavi plautinos et numeros et
> Laudavere sales : nimiùm patienter utrumque,
> Ne dicam stultè, mirati; si modo ego et vos
> Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
> Legitimumque sonum digito callemus et aure.

Horat. de Arte poet. [v. 270.]

« Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, ont loué et admiré « les vers et les railleries de Plaute, un peu trop bon- « nement, pour ne pas dire sottement; s'il est vrai « que vous et moi sachions distinguer dans les railleries « le délicat d'avec le grossier, et que nous ayons l'oreille « assez fine pour bien juger du son et de la cadence des « vers. » Cette critique peut faire d'autant plus de tort

à Plaute, qu'il paraît qu'Horace n'était pas seul de ce sentiment, et que la cour d'Auguste ne goûtait pas plus que lui ni la versification ni les plaisanteries de ce poète.

La censure d'Horace tombe sur deux articles : sur le nombre et la cadence des vers, *numeros;* et sur les railleries, *sales*. Je crois qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce poète, piqué de l'injuste préférence que ceux de son siècle donnaient aux anciens poètes latins sur ceux de leur temps, ait un peu outré la critique en quelques occasions, et ici en particulier.

Il est certain que Plaute n'est point exact dans ses vers, qu'il a appelés par cette raison *numeros innumeros,* des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même : il ne s'est point assujetti à suivre une même mesure, et il a mêlé tant de sortes de vers, que les plus savants ont de la peine à les reconnaître. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, et souvent outrées : mais il en a aussi de fines et de délicates. C'est pourquoi [1] Cicéron, qui n'était pas un mauvais juge de ce que les anciens appelaient *urbanité,* le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent poète comique. Ils sont réparés

[1] « Duplex omninò est jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagitiosum, obscenum; alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum : quo genere non modò Plautus noster, et Atticorum antiqua comœdia, sed etiam philosophorum socraticorum libri sunt referti. » (*De Offic.* lib. 1, n. 104.)

bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-seulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au-dessus de lui. C'est le jugement qu'en porte madame Dacier (pour-lors mademoiselle Le Fèvre) dans la comparaison qu'elle fait de ces deux poètes.

Préface de la traduction de trois comédies de Plaute.

« Térence, dit-elle, a sans doute beaucoup plus « d'art, mais il me semble que l'autre a plus d'esprit. « Térence fait plus parler qu'agir; Plaute fait plus agir « que parler : et c'est le véritable caractère de la comé- « die, qui est beaucoup plus dans l'action que dans le « discours. Cette vivacité me paraît donner encore un « grand avantage à Plaute : c'est que ses intrigues sont « toujours conformes à la qualité des acteurs, que ses « incidents sont bien variés, et ont toujours quelque « chose qui surprend agréablement; au lieu que le « théâtre semble languir quelquefois dans Térence, à « qui la vivacité de l'action et le nœud des incidents « et des intrigues manquent manifestement. » C'est le reproche que lui fait César dans des vers que je rapporterai en parlant de Térence.

Pour donner aux lecteurs quelque idée du style de Plaute, de sa latinité et de son langage antique, je copierai ici le commencement du prologue d'une de ses plus belles pièces, intitulée *Amphitryon*. C'est Mercure qui parle :

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere, atque adjuvare in rebus omnibus :
Et ut res rationesque vostrorum omnium
Bene expedire voltis peregrèque et domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,

Quasque incœpistis res, quasque inceptabitis :
Et uti bonis vos vostrosque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maximè in rem vostram communem sient :
(Nam vos quidem id jam scitis concessum et datum
Mî esse ab diis aliis, nuntiis præsim et lucro) :
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat :
Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itaque æqui et justi hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure était le dieu des marchands et le courrier des dieux.

« Par la même raison que vous voulez que je vous « sois favorable dans vos achats et dans vos ventes, que « vous souhaitez de prospérer dans les affaires que vous « avez à la ville et dans les pays étrangers, et de voir « augmenter chaque jour d'un profit considérable celles « que vous avez entreprises, ou que vous êtes sur le « point d'entreprendre : par la même raison que vous « voulez que je vous apporte de bonnes nouvelles, à « vous et à vos familles, et que je vous apprenne des « choses qui soient pour le bien de votre république « (car vous savez, il y a long-temps, qu'il m'est échu en « partage d'être le dieu des nouvelles, et de présider « au gain) : par la même raison donc que vous voulez « que je vous accorde toutes ces choses, et que je n'ou- « blie rien de ce qui peut vous procurer l'avancement « de vos affaires : par cette même raison, il faut aussi « que vous donniez une favorable attention à cette « pièce, et que vous en jugiez équitablement. »

On rencontre de temps en temps dans Plaute de fort

belles maximes pour la conduite de la vie et pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la pièce que j'ai déja citée. C'est Alcmène qui parle à son mari Amphitryon, et qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme sage et vertueuse.

Non ego illam mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur; Act. 2, sc. 2.
Sed pudicitiam, et pudorem, et sedatam cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, et cognatûm concordiam:
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

« Pour moi j'estime que la véritable dot d'une femme « n'est pas l'argent qu'elle apporte en se mariant : c'est « l'honneur, c'est la pudicité; c'est de savoir modérer « ses désirs, d'avoir la crainte des dieux, d'aimer ceux « de qui l'on a reçu la naissance, et de vivre en bonne « intelligence avec ses parents. Je n'ai jamais eu d'autre « but que de vous obéir en toutes choses, de secourir « les gens de bien, et de pouvoir leur être utile. »

Mais, pour quelques endroits de cette sorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs! Il est bien fâcheux que ce reproche tombe presque généralement sur les meilleurs poètes du paganisme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien de certaines Lib. 1, c. 8. poésies dangereuses : qu'il faut les laisser absolument ignorer à la jeunesse, s'il est possible, ou du moins les réserver pour un âge plus mûr, et pour un temps où les mœurs seront en sûreté. *Amoveantur, si fieri potest; si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur.... cùm mores in tuto fuerint.*

TÉRENCE.

An. M. 3818. Sueton. in Vit. Terent.

Térence naquit à Carthage après la seconde guerre punique, l'an de Rome 550. Il fut esclave de Térentius Lucanus, sénateur romain, qui, à cause de son esprit, non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce sénateur qui donna à ce poète le nom de *Térence;* car les affranchis portaient ordinairement le nom du maître qui les avait mis en liberté.

Il était fort aimé et fort estimé des premiers de Rome. Il vivait surtout très-familièrement avec Lélius et Scipion l'Africain qui prit et qui ruina Numance : ce dernier était moins âgé que lui de onze ans.

Il nous reste de Térence six comédies. Quand il vendit aux édiles la première, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, poète comique comme lui, et qui était fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paraître. Il alla donc chez lui, et le trouva à table. On le fit entrer; et comme il était fort mal vêtu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, et commença à lire. Mais il n'eut pas plus tôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper, et le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, et en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors; un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui est une des six comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin et le soir, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à aucune pièce; et on la paya

beaucoup mieux qu'aucune comédie n'avait été payée jusque-là : car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire mille livres.

C'était un bruit assez public que Scipion et Lélius l'aidaient à la composition de ses pièces ; et il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légèrement, comme il fait dans le prologue de ses *Adelphes*, qui est la dernière de ses comédies. « Pour ce « que disent ces envieux, qu'il est aidé dans son tra- « vail par des hommes illustres qui composent avec « lui, bien loin d'en être offensé comme ils se l'imagi- « nent, il trouve qu'on ne lui saurait donner une plus « grande louange, puisque c'est une marque qu'il a « l'honneur de plaire à des personnes qui vous plai- « sent, messieurs, et à tout le peuple romain, et qui « en paix, en guerre et en toutes sortes d'affaires, ont « rendu à la république en général, et à chacun en par- « ticulier, des services très-considérables, sans en être « pour cela plus fiers ni plus orgueilleux. »

On pourrait croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu que pour faire sa cour à Lélius et à Scipion, à qui il savait bien que cela ne déplaisait pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui est attribuée, ce bruit s'est accru de plus en plus, et est venu jusqu'à notre temps.

Le poète Valgius, qui était contemporain d'Horace, dit positivement en parlant des comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus sunt ?
Non has, qui jura populis recensens [1] dabat,
Honore summo affectus fecit fabulas ?

[1] Je ne sais pas ce que signifie ici ce mot. Il pourrait bien s'y être glissé quelque faute.

« Ces comédies, de qui sont-elles? Ne sont-elles pas de « cet homme comblé d'honneur, et qui gouvernait les « peuples avec tant de justice, ou qui donnait la loi aux « peuples avec puissance et autorité ? »

Soit que Térence voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisait de donner les ouvrages des autres sous son nom, ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes et des mœurs des Grecs pour les mieux représenter dans ses pièces, quoi qu'il en soit, après avoir fait les six comédies que nous avons de lui, et n'ayant pas encore trente-cinq ans, il sortit de Rome, et on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Grèce, d'où il remportait cent huit pièces qu'il avait traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, sous le consulat de Cn. Cornélius Dolabella et de M. Fulvius, et qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les comédies qu'il avait traduites, et celles qu'il avait faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui, après sa mort, fut mariée à un chevalier romain, et à laquelle il laissa une maison et un jardin de vingt arpents sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une pièce de vers qui avait pour titre *Léimon*, d'un mot grec qui signifie *prairie*, avait ainsi parlé de Térence :

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
Conversum expressumque latinâ voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'est-à-dire : « Et vous aussi, Térence, dont le style

« est si poli et si plein de charmes, vous nous traduisez « et nous rendez parfaitement Ménandre, et lui faites « parler avec une grace infinie la langue des Romains, « en faisant un choix très-juste de tout ce qu'elle peut « avoir de plus délicat et de plus doux. » Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivait avec tant de force et de justesse, et qui avait fait même une tragédie grecque intitulée *OEdipe*, dit en s'adressant à Térence :

Tu quoque, tu in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, et meritò, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hâc despectus parte jaceres !
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.

« Toi aussi, demi-Ménandre, tu es mis au nombre des « plus grands poètes, et avec raison, pour la pureté de « ton style. Et plût aux dieux que la douceur de ton « langage fût accompagnée de la force qui convient « à la comédie, afin que ton mérite fût égal à celui « des Grecs, et qu'en cela tu ne fusses pas fort au-des- « sous des autres ! Mais c'est ce qui te manque, Té- « rence; et c'est ce qui fait ma douleur. »

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs et d'imiter la nature avec une simplicité si naïve et si peu étudiée, que chacun se croit capable d'écrire de la même sorte; et en même temps si élégante et si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher. Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire par cet art merveilleux répandu dans toutes

les comédies de Térence, qui charme et enlève sans avertir et sans frapper par rien de brillant, qu'Horace caractérise ce poète :

Lib. 2, Ep. 1. Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte (dicitur).

Térence joint à une extrême pureté de langage et à un style simple et naturel toutes les graces et toute la délicatesse dont sa langue était susceptible; et parmi tous les auteurs latins il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avait de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence[1], dont il se contente de dire que les écrits étaient fort élégants, remarque que le langage romain ne rendait que très-imparfaitement cette finesse de goût et cette grace inimitable réservée aux Grecs seuls, et qui ne se trouvait même que dans le dialecte attique : *vix levem consequimur umbram, adeò ut mihi sermo ipse romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quandò eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il est fâcheux que la matière de ces comédies les rende dangereuses à la jeunesse. Je m'en suis expliqué au long dans le Traité des Études.

LUCILE.

An. M. 3856. Euseb. in Chron.

Lucile (*Caius Lucilius*), chevalier romain, naquit à Suessa, ville de la Campanie, la 158e olympiade, l'an de Rome 605, dans le temps que Pacuve était dans sa force. On dit qu'il porta les armes sous le se-

Vell. Paterc. lib. 2, cap. 9.

[1] « Terentii scripta sunt in hoc genere elegantissima. »

cond Scipion l'Africain, à la guerre de Numance. Il n'avait alors que quinze ans, et c'est ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux général, et à celle de Lélius. Ils l'associaient aux amusements et aux jeux innocents auxquels ils ne dédaignaient pas de se rabaisser, et où ces grands hommes, dans des moments de loisir, cherchaient à se délasser de leurs importantes et sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang et de cette gravité :

> Quin, ubi se a vulgo et scenâ in secreta remôrant
> Virtus Scipiadæ, et mitis sapientia Lælî;
> Nugari cum illo, et discincti ludere, donec
> Decoqueretur olus, soliti.

Horat. lib. 2, sat. 1, [v. 71.]

Lucile passe pour l'inventeur de la satire, parce que c'est lui qui lui a donné sa dernière forme, telle qu'Horace ensuite, Perse et Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avait déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers où il compare Lucile avec Ennius :

> Fuerit Lucilius, inquam,
> Comis et urbanus; fuerit limatior idem,
> Quàm rudis et Græcis intacti carminis auctor.

Mais les satires d'Ennius [1], semblables à celles de Lucile et d'Horace pour le fond, en différaient seulement pour la forme, en ce qu'elles étaient mêlées de plusieurs sortes de vers.

[1] « Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATIRA dicebatur, quale scripserunt Pacuvius, et Ennius. » (DIOMED. *grammat.* « Satira, cibi genus, ex variis rebus conditum. » (FESTUS.)

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la satire, qui l'en a fait regarder par Horace et par Quintilien comme l'auteur et l'inventeur [1]; et il avait mérité ce nom à juste titre.

Il y avait encore une autre espèce de satire [2], née aussi de l'ancienne; c'est celle que l'on appelle *varronienne*, ou la satire *ménippée*, parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier auteur, et qu'il imita dans cet ouvrage les manières de Ménippe, Gadarénien, philosophe cynique. Cette satire n'était pas seulement mêlée de plusieurs sortes de vers; Varron y avait entremêlé de la prose, et avait fait un mélange de grec et de latin. L'ouvrage de Pétrone, celui de Sénèque sur la mort de Claudius, et celui de Boèce, de la Consolation de la philosophie, sont autant de satires semblables à celles de Varron. Je reviens à mon sujet.

Lucile composa trente livres de satires où il censurait nommément et d'une manière très-piquante plusieurs personnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne respectant et ne ménageant que la vertu seule et les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim,
Lib. 2, sat. 1. Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisait trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main:

1 Quid quum est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem?
(Lib. 2, sat. 1.)

« Satira quidem tota nostra est, in qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius » (Quint. lib. 10, c. 1.)

2 « Alterum illud est et prius *satiræ* genus, quòd non solâ carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. » (Id. ibid.)

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

Juven. sat. 1, [v. 165.]

Lucile avait coutume de dire qu'il ne souhaitait ni des lecteurs ignorants ni des lecteurs trop savants [1]. En effet, ces deux sortes de lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, et les autres voient trop. Les uns ne connaissent pas ce qu'on leur présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre; et l'on ne saurait cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de quarante-six ans, comme quelques-uns l'assurent. Horace l'appelle *vieillard*, lorsqu'il dit que Lucile confiait à ses livres, comme à de fidèles amis, tous ses secrets et tout ce qui lui arrivait dans la vie.

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris : neque, si malè gesserat usquam,
Decurrens aliò, neque si benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

Lib. 2, sat. 1, [v. 30.]

Pompée, du côté maternel, était petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ses ouvrages, il ne nous reste que quelques fragments de ses satires.

Ce poète eut une grande réputation de son vivant

[1] « Caius Lucilius, homo doctus et perurbanus, dicere solebat ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis legi velle : quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortassè quàm de se ipse. » (*De Orat.* lib. 2, n. 25.)

même, et il la conserva long-temps après sa mort, jusque-là qu'il avait encore du temps de Quintilien des partisans si zélés, qu'ils le préféraient non-seulement à tous ceux qui avaient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les poètes de l'antiquité[1].

Lib. I, sat. 4. Horace en jugeait bien autrement. Il nous le représente, à la vérité, comme un poète d'un goût fin et délicat pour la raillerie, *facetus*, *emunctæ naris*, mais dur et forcé dans sa composition, ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire pour écrire bien; car d'écrire beaucoup, c'était son grand défaut. Il était fort content de lui-même, et croyait avoir fait merveilles quand il avait dicté deux cents vers en moins de temps qu'il n'en fallait pour les jeter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un sable précieux.

Lib. I, sat. 10. Le jugement qu'Horace avait porté de Lucile excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur héros, publièrent qu'Horace n'avait médit de Lucile que par envie, et pour se mettre par là au-dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente satire, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice qui lui est due, confirme et soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

[1] « Lucilius quosdam ita deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non ejusdem modò operis auctoribus, sed omnibus poetis præferre non dubitent. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un critique aussi sensé que lui, et d'un goût si exact, s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. *Je trouve* [1], dit-il, *en lui une érudition merveilleuse*, *et une très-grande liberté*, *qui rend ses ouvrages piquants et pleins de sel.* Horace lui accorde ces dernières qualités, qui n'empêchaient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux qui méritaient d'être retranchés ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses ouvrages* [2], dit-il, en parlant de Lucile, *sont assez légers : on y trouve beaucoup de plaisanterie*, *mais peu d'érudition.* Au reste, nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un poète dont il ne nous reste presque rien.

§ II. *Second âge de la poésie latine.*

L'intervalle de temps dont je parle ici, qui s'est écoulé depuis Jules César jusqu'au milieu de l'empire de Tibère, et qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par rapport aux belles-lettres, comme le siècle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, poètes, historiens, orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusque-là, la littérature avait fait de grands efforts, et l'on peut

[1] « Nam et eruditio in eo mira, et libertas, atque indè acerbitas, et abundè salis. » (Lib. 10, cap. 1.)

[2] « Et sunt scripta illius (Lucilii) leviora, ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris. » (Cic. *de Finib.* lib. 1, n. 7.)

dire même de grands progrès; mais elle n'était point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des arts. Il y avait dans les écrits, du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de temps assez court, tout d'un coup et comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avaient manqué, fixèrent en tout genre le bon goût pour toujours, et d'une manière irrévocable; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vue ces parfaits modèles, tout commença aussitôt à dégénérer.

Les heureux commencements qui ont été exposés préparaient aux merveilles qui suivirent; et de même que la première notion des belles-lettres dans Rome était venue de la Grèce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les écrivains grecs que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers poètes, tragiques et comiques particulièrement, s'étaient contentés de traduire les pièces grecques.

Horat. lib. 2, ep. 1, [v. 164.]

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset,
Et placuit sibi.

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osèrent voler de leurs ailes, et firent des pièces toutes romaines.

Id. de Arte poet. [v. 285.]

Nil intentatum nostri liquere poetæ :
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta;
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.

Ce qui n'avait pas tout-à-fait réussi aux poètes drama-

tiques réussit parfaitement à Horace dans la poésie lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des ouvrages grecs et de l'estime qu'on en avait conçue, se proposa de les égaler, et même, s'il se pouvait, de les surpasser : dispute bien louable et bien utile entre des nations, et qui leur fait également honneur!

Ajoutez à ce premier motif le caractère admirable des personnes qui pour-lors avaient l'autorité souveraine à Rome; l'estime qu'on y faisait des gens de lettres, les marques de distinction dont ils étaient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordait, et le respect général pour ceux qui se distinguaient par un mérite singulier; respect qui allait presque jusqu'à les égaler aux premiers et aux plus puissants de la république. On l'a dit dans tous les temps, et l'on ne peut trop le répéter : c'est l'émulation [1] qui anime les esprits. La vue du mérite des autres, mêlée en même temps d'une juste admiration pour leurs excellents ouvrages, et d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités et soutenus par l'espérance du succès, qui portent les arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, surtout du temps d'Auguste, pour la poésie, pour l'histoire, pour l'éloquence. Mais il ne s'agit ici que de la poésie. Je rapporterai en peu de mots l'histoire des poètes qui se sont le plus distingués

[1] « Alit æmulatio ingenia : et nunc invidia, nunc admiratio incitationem accendit; naturâque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum. » (VELL. PATERC. lib. I, cap. 7.)

pendant ce beau siècle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur classe Térence, dont je viens de parler, qui les a précédés pour le temps, mais qui ne leur cède point pour le mérite. C'est le premier, entre les poètes latins, qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendard de la perfection, et avoir fait naître aux autres, par son exemple, le désir et l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS (L. Afranius Quintianus).

Afranius était fort estimé chez les anciens. Il excellait dans les comédies appelées *togatæ* [1] et *atellanæ* [2]. Horace semble le comparer à Ménandre :

Dicitur Afranî toga convenisse Menandro.

In Arte poet. (3)

Il était contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune; et il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettait au-dessus de tous les autres poètes, et ne voulait pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avaient écrit dans le même genre que lui :

Terentio non similem dices quempiam.

Fragm. Afr. Quintil. ib.

Il était fort estimé pour ses pièces de poésie, et absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRÈCE.

Lucrèce (*Titus Lucretius Carus*) naquit, selon la

[1] « Togatis excellit Afranius. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[2] On appelait ces comédies *atellanæ*, d'Atella, ville de Campanie, d'où elles avaient passé à Rome : et *togatæ*, parce qu'on n'y représentait que des actions et des personnes romaines, désignées par la *toge*, qui en était l'habit propre.

[3] Citation fausse ; lisez, Lib. 2, *Epist.* 1, v. 57. — L.

chronique d'Eusèbe, la deuxième année de la 171[e] olympiade, douze ans après Cicéron, sous le consulat de Luc. Licinius Crassus et de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de quarante-quatre ans. On lui avait donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissait des moments lucides, pendant lesquels il composa les six livres *de Rerum natura*, où il explique fort au long la physique d'Épicure, dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son poëme à C. Memmius, qui avait eu les mêmes maîtres que lui, et qui sans doute était dans les mêmes sentiments. An. M. 3908.

La même chronique d'Eusèbe nous apprend que cet ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucrèce; cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; et cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poemata*, *ut scribis*, *lita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii*, *multæ tamen artis*. Cic. ad Q. Frat. lib. 2, ep. 11.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce poète la Providence, et ne parla de la Divinité avec plus d'insolence et d'audace. Il entre en matière par ce début, en faisant l'éloge d'Épicure: « Pendant, dit-il, que « le genre humain gémissait, asservi honteusement sous « le dur joug d'une religion impérieuse, qui se disait « descendue du ciel et qui faisait trembler toute la « terre, un mortel, né dans la Grèce, osa le premier, « d'un air hardi et intrépide, lever contre elle l'étendard de la guerre, sans que ni l'autorité des dieux, « ni la crainte des foudres, ni le ciel, avec le bruit « effrayant de ses tonnerres, fussent capables de l'ar-

« rêter. Tous ces objets, au contraire, ne servirent qu'à « animer son courage et à le fortifier dans le dessein « qu'il avait de forcer les barrières de la nature, et de « pénétrer dans ses mystères les plus secrets. »

Humana ante oculos fœdè quum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione;
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans :
Primùm graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum : sed eò magis acrem
Inritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucrèce, dans tout son ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient et ne se mêlent de rien; et il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation et la conservation du monde, par le seul mouvement des atomes, et de réfuter ceux qui reconnaissent pour première cause la puissance et la sagesse d'une divinité. On connaîtra plus à fond ses sentiments, lorsque j'exposerai ceux d'Épicure son maître.

Ce poète a beaucoup de noblesse, de force et de génie; mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur et de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croirait qu'il aurait vécu des siècles avant lui.

CATULLE.

An. M. 3916. Catulle (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone l'an de Rome 666. La délicatesse de ses vers lui acquit l'amitié et l'estime des savants et des

beaux esprits, qui étaient pour-lors à Rome en grand nombre.

Il écrivit contre César deux épigrammes satiriques, dans l'une desquelles il le traite avec une hauteur et un air méprisant que Quintilien a raison de traiter d'extravagance [1].

Nil nimiùm, Cæsar, studeo tibi velle placere;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le poète à lui faire satisfaction, et il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, font le caractère de Catulle. Heureux, s'il n'avait point déshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence cynique!

LABERIUS (Decimus).

Labérius, chevalier romain, réussit admirablement à faire des mimes, qui étaient de petites pièces comiques. A Rome, un homme de naissance qui composait des poésies pour le théâtre ne se dégradait point; mais il ne pouvait les représenter lui-même sans se déshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jules César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces, et lui donna pour cet effet une somme considérable. Le poète s'en

An. M. 3952.

[1] « Negat se magni facere aliquis poetarum, *utrum Cæsar ater an albus homo sit:* Insania. » (Quint. lib. II, cap. I.)

défendit long-temps, mais enfin il fallut céder. Les prières d'un prince [1], en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le prologue de cette pièce, Labérius exhale sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, et en même temps fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier, avec la traduction, dans le premier tome du Traité des études. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragments de la même pièce.

Il nous apprend aussi que ce chevalier romain, outré de dépit d'avoir vu ainsi sa vieillesse déshonorée, pour s'en venger en la manière seule dont il le pouvait, fit malignement couler dans la pièce dont nous venons de parler quelques traits piquants contre César. Un valet maltraité par son maître s'écriait : *Romains, à mon secours! nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutait : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, et jeta les yeux sur lui. Quand la pièce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de chevalier romain, à laquelle il avait dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvait regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite

[1] « Potestas, non solùm si invitet, sed et, si supplicet, cogit. » (MACROB.)

« Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. » (AUSON.)

pour prendre sa place parmi les chevaliers, qui se serrèrent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. Syrus était Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de *Syrus*. D'esclave qu'il était à Rome, où on l'avait amené encore enfant, il devint affranchi très-jeune, et fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *mimique*, où il devint le rival de Labérius qu'il surpassa même, au jugement de Jules César. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avait jeté dans sa pièce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un ouvrage de Syrus qui renferme des sentences en vers iambes libres, rangées selon l'ordre alphabétique. Sénèque le père rapporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettait ces sentences au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les poètes comiques et tragiques. C'est beaucoup dire. Sénèque le fils les regardait aussi comme un excellent modèle.

On a donné depuis peu au public une traduction de ces sentences, et d'un poëme de Cornélius Sévérus intitulé *l'Etna*, qui n'avaient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'ouvrages anciens qui lui sont inconnus, et nouveaux pour elle. Ce traducteur [1] observe que La Bruyère a répandu dans ses *Caractères* presque toutes les sentences de P. Syrus; et il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci :

[1] M. Accarias de Sérionne, avocat au conseil.

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.
Levis est fortuna : citò reposcit quod dedit.

« La fortune ne donne rien : elle ne fait que prêter « pour un temps. Demain elle redemande à ses favoris « ce qu'elle semble leur donner pour toujours. »

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

« La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous « les moments de la vie. Il est plus dur de l'appré- « hender que de la souffrir. »

Est vita misero longa, felici brevis.

« La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies « du monde : elle ne paraît longue qu'à ceux qui lan- « guissent dans l'affliction. »

POLLION.

Pollion (*C. Asinius Pollio*), homme consulaire, et célèbre orateur, avait aussi composé des tragédies latines fort estimées de son temps. Horace en parle plus d'une fois.

Lib. 2, od. 1. Paulùm severæ musa tragœdiæ
Desit theatris.

L. 2, sat. 10. Pollio regum
Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Eclog. 3. Pollio et ipse facit nova carmina.

Il est le premier qui ouvrit à Rome une bibliothèque à l'usage du public[1].

[1] « Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. » (PLIN. lib. 35, cap. 1.)

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avait rendus à Antoine et ceux qu'il en avait reçus ne lui permettaient pas de prendre parti contre lui; qu'ainsi il avait résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendrait la proie du vainqueur.

Le même prince ayant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers fescennins. *Je me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire*[1].

VIRGILE.

Virgile (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès, près de Mantoue, de parents fort obscurs, sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, et de M. Licinius Crassus. An. M. 3934. An. R. 684. Vit. Virg. incert. auct.

Il passa les premières années de sa vie à Crémone. A l'âge de dix-sept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le poète Lucrèce.

Après avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les lettres latines et les lettres grecques avec une extrême application, et ensuite les mathématiques et la médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites pièces qui ne paraissent pas dignes de lui.

Ayant été chassé de sa maison et d'un petit champ qui était sa possession unique, par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan et du Crémonais, il vint alors pour la pre- An. M. 3963. An. R. 713.

[1] « At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere. »

mière fois à Rome; et par le crédit de Mécène et de Pollion, tous deux protecteurs des gens de lettres, il recouvra son champ, et fut remis en possession de son patrimoine.

C'est ce qui donna lieu à sa première églogue, et ce qui commença à le faire connaître d'Auguste, dont il avait inséré un bel éloge dans cette églogue, précieux monument de sa reconnaissance. Ainsi, par l'événement, sa disgrace devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans; ouvrage d'une extrême délicatesse, et qui fit entrevoir dès-lors ce qu'on pouvait attendre d'une plume qui savait si bien allier les graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractère en deux mots :

Molle atque facetum
[Lib. 1, sat. 10, v. 45.] Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie; mais qu'il se dit de tout discours, de tout ouvrage d'esprit où règne un caractère de finesse, de délicatesse et d'élégance [1].

Mécène, qui avait beaucoup de goût pour la poésie, et qui avait senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venait d'en donner, ne le laissa pas en repos, et l'engagea à entreprendre un nouvel ouvrage, plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, et rendre un grand service au public, que d'animer ainsi les gens de lettres, qui souvent, faute

[1] « *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor consistere.... Decoris hanc magis, et excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto. » (Quint. lib. 6, cap. 3.)

d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, et laissent inutiles de grands talents. Ce fut donc par le conseil de Mécène que Virgile commença les Géorgiques, et il y travailla pendant sept ans entiers. Il paraît que, pour se mettre en état d'y donner toute son application, et pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du quatrième livre des Géorgiques. Il y marque aussi la date du temps où il les acheva, qui était l'année 724 de Rome, où Auguste, à son retour d'Égypte, s'étant approché de l'Euphrate, jeta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venait de remporter, et obligea Tiridate et Phraate, qui se disputaient l'un à l'autre l'empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

An. M. 3967.
An. R. 717.

Dio Cass. l. 51.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dùm magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî.

Il s'en fallait bien que le repos dont il jouissait alors à Naples fût un loisir *ignoble* et obscur, comme il lui plaît ici de l'appeler. L'ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, est le plus achevé, pour la diction, de tous ceux qu'il nous a laissés, et même de tout ce qui a jamais été composé de poésies latines. C'est qu'il avait eu tout le temps de le polir et d'y mettre la dernière main.

Il retouchait ses ouvrages avec un soin et une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu

de la composition, où tout plaît, était passé, il revoyait ses productions, non plus avec la complaisance d'un auteur et d'un père, mais avec la sévérité inexorable d'un censeur, et presque d'un ennemi. Il dictait, la matinée, plusieurs vers; et, revenant de sang-froid à l'examen, il s'occupait le reste du jour à les corriger, et les réduisait à un très-petit nombre.

Il avait coutume de se comparer à l'ours, qui, de grossiers et difformes que sont ses petits en naissant, ne vient à bout de les rendre supportables qu'à force de les lécher. C'est ainsi que se font les excellents ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne poésie, et qu'il montra l'exemple d'une versification exacte, douce, harmonieuse. Que l'on compare avec ses vers non-seulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucrèce et de Catulle, ces derniers paraîtront raboteux, mal polis, rudes, antiques; et l'on serait tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques siècles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguste, au retour de ses expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux se délasser de ses fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable poëme, à laquelle il donna quatre jours consécutifs. Virgile chaque jour lui en lisait un livre. Il avait un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paraissait un peu fatigué, Mécène prenait sa place et le soulageait. Agréables journées pour un prince qui a de l'esprit et du goût! plaisir infiniment supérieur à ces fades et frivoles divertissements qui font presque toute l'occupation des hommes! Mais combien est admirable la bonté de ce maître du monde qui se

familiarise ainsi avec un homme de lettres, qui le traite presque d'égal, qui ménage sa voix et ses forces, et qui regarde sa santé comme un bien public !

Je ne sais pourtant si c'était la ménager que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime et d'amitié; car un auteur, après de tels traitements, ne se ménage plus lui-même, et se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussitôt son Énéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoyer quelque partie de son Énéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui représenta que, si son Énée lui avait paru digne de cet honneur, il le lui aurait volontiers envoyé [1]; mais qu'il trouvait son ouvrage bien plus difficile qu'il n'avait cru, et qu'il commençait à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité et une sorte de folie d'avoir osé l'entreprendre.

Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'empereur. Il lui fit donc la lecture des deuxième, quatrième et sixième livres de l'Énéide, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avait perdu, peu de temps auparavant, M. Claudius Marcellus, son fils, prince d'un mérite infini, et qu'Auguste destinait pour lui succéder à l'empire. Virgile avait placé l'éloge du jeune Marcellus dans le sixième livre de l'Énéide avec tant d'adresse, et tourné d'une manière si admirable, qu'il n'y a point

An. M. 3962.
An. R. 731.

[1] « De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut penè vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar. » (MACROB. lib. I, c. ult.)

de lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'empereur et Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au poète dix grands sesterces (*dena sestertia*) pour chaque vers, ce qui montait à la somme de trente-deux mille cinq cents livres.

Virgile, après avoir achevé l'Énéide, avait destiné une retraite de trois ans pour la revoir et la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce. Ayant rencontré à Athènes Auguste qui revenait de l'Orient, il changea d'avis, et prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, et s'arrêta à Brunduse. Sentant croître son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jeter au feu l'Énéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brûlât comme un ouvrage imparfait. Tucca et Varius, qui étaient présents, lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses écrits, à condition qu'ils n'y ajouteraient rien, et qu'ils laisseraient à demi faits les vers qu'ils trouveraient en cet état.

An. M. 3986. Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, et ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription, que lui-même avait faite, et qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, et le dénombrement de ses ouvrages:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le poëme épique soit un ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siècles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est-il trouvé deux génies assez sublimes pour en soutenir toute la force et toute la dignité. Et, depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce soit, des poëmes épiques qu'on puisse justement comparer à ceux d'Homère et de Virgile?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avait formé le dessein et le plan de l'Énéide sur l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, ce qui donne un grand avantage à l'original sur son imitateur. Cependant les siècles passés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès soit jugé, et apparemment il ne le sera jamais, on peut s'en tenir au sentiment de Quintilien, que j'ai déja rapporté. Il y a, dit-il, dans Homère plus de génie et de naturel, dans Virgile plus d'art et de travail [1]. Le premier l'emporte incontestablement par le grand et le sublime; l'autre compense peut-être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui se soutient partout également. On doit aussi mettre en ligne de compte que Virgile n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage, qui sans doute aurait été encore beaucoup plus parfait qu'il n'est, quoique, tel qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre à coup sûr parmi les folies de Caligula le mépris et la haine qu'il fit paraître pour Vir- Sueton. in Calig. c. 54.

[1] « Et herclè, ut illi naturæ cœlesti atque immortali cesserimus, ita curæ et diligentiæ vel ideò in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum; et, quantùm eminentioribus vincimur, fortassè æqualitate pensamus. » (Quint. lib. 10, c. 1.)

gile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothèques les écrits et le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'était un homme sans esprit et sans savoir : *nullius ingenii, minimæque doctrinæ.* L'empereur Alexandre Sévère en jugea bien autrement : il l'appelait le Platon des poètes, et il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avait donné place à Achille et aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des lettres, de voir placés de la main d'un empereur sur une même ligne les poètes, les orateurs, les conquérants.

Lamprid. in Alex. Sev.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant ou même plus d'honneur que son talent pour la poésie.

HORACE.

An. M. 3940.

Horace (*Quintus Horatius Flaccus*) était de Vénuse, et, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

Horat. lib. 1, sat. 6.

Son père, quoique simple affranchi, et d'une fortune très-médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des officiers riches et accommodés se contentaient d'envoyer leurs enfants chez un maître qui apprenait à lire, à écrire et à compter. Le père d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome pour lui donner une éducation telle que les chevaliers et les sénateurs la donnaient à leurs enfants. A voir la manière dont le jeune Horace était vêtu, et les esclaves qui le suivaient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aïeux opulents; et cependant son père n'avait pour tout bien

qu'une petite terre. Peut-être excédait-il en ce point; mais qui oserait le condamner? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils en employant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation était le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, et, prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de gouverneur, et l'accompagnait chez tous ses maîtres.

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat.

On est charmé de voir le respect et la vive reconnaissance qu'Horace fit paraître pendant toute sa vie pour un tel père. « Par ses soins, dit-il, il m'a con-« servé la pureté, qui est le premier fondement de la « vertu; et il m'a garanti non-seulement de toute ac-« tion déshonnête, mais encore de tout reproche et de « tout soupçon. » Que les jeunes gens pèsent bien ces paroles, et qu'ils se souviennent que c'est un païen qui pense et parle de la sorte.

Quid multa? Pudicum
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le père d'Horace, quoique sans lettres et sans érudition, n'était pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles qu'il pouvait entendre. Il le formait en particulier, l'instruisait familièrement, et s'appliquait à lui inspirer de l'horreur pour les vices en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il voulait le détourner de quelque mauvaise action : Pourrais-tu, lui disait-il, douter si l'action dont je veux t'éloigner est

L. 1, sat. 4.

contraire à la vertu et à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'est absolument décrié, que cet autre, par ses débauches, a ruiné son bien et sa santé (et c'était ici que venait le coup de satire)? S'il voulait au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citait quelqu'un qui l'avait faite avec succès; et il choisissait toujours les principaux d'entre les sénateurs et les plus gens de bien.

Cette manière d'instruire les jeunes gens a son utilité, pourvu qu'elle ne dégénère point en médisance et en satire. Les exemples [1] font bien plus d'impression sur l'esprit que tous les discours et toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Déméa instruit son
Act. 3, sc. 3. fils dans les *Adelphes* de Térence.

> Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
> Inspicere tanquàm in speculum in vitas omnium
> Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
> Hoc facito, et hoc fugito, etc.

« Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à peu à la vertu.
« Enfin je l'oblige à regarder, comme dans un miroir,
« dans la vie des autres, et à apprendre par leur exemple
« à faire le bien, et à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention et docilité, qu'il était redevable de se voir exempt de grands défauts.

> Ex hoc ego sanus ab illis
> Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus, et queis
> Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit

[1] « Longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla. » (SEN. Lib. 1, *Epist.* 6.)

par plaisanterie ou autrement, le goût satirique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvait se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel père, et il en parle avec une reconnaissance qu'on ne peut assez estimer. « Jamais je n'aurai honte « d'un si bon père tant que je saurai penser. Jamais je « ne suivrai l'exemple de la plupart des gens, qui, « pour excuser la bassesse de leur naissance, ont soin « d'observer que, s'ils n'ont pas eu des pères illustres, « cela ne vient point de leur choix. Je parle et pense « bien autrement; car, si la nature nous permettait « de recommencer notre vie depuis un certain nombre « d'années, et qu'elle nous donnât la liberté de choisir « les pères de qui nous voudrions naître, je laisserais « chacun choisir au gré de sa vanité; mais, pour moi, « content de ceux que j'ai, je n'en irais point prendre « au milieu des faisceaux, ni sur les siéges curules. » L. I, sat. 6.

Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
Et vox et ratio. Nam, si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere; ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque : meis contentus, honestos
Fascibus et sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la bassesse d'esprit à rougir de celle de sa naissance. On a remarqué sans doute que la plupart des illustres écrivains que j'ai cités jusqu'ici étaient d'une condition obscure, et que beaucoup même avaient été esclaves. Est-il jamais tombé dans l'esprit d'aucun homme sensé d'en faire pour

cela moins de cas? La noblesse, les richesses, les grandes places peuvent-elles entrer en comparaison avec les talents de l'esprit, et sont-elles toujours une preuve du mérite?

An. M. 3359. Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, son père l'envoya étudier à Athènes: car il ne le laissa aller et ne le voulut perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire lui-même et de se préserver de la corruption qui régnait alors. Il avait été instruit à Rome dans l'étude des belles-lettres, et s'y était formé le goût principalement par la lecture d'Homère. Il passa à des connaissances plus élevées dans la Grèce, et s'attacha à l'étude de la philosophie. Il paraît que cette étude lui plaisait beaucoup, et il regretta fort de quitter plus tôt qu'il n'aurait souhaité un séjour si agréable. Brutus, passant par Athènes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels était Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avait demeuré à Athènes quatre ou cinq ans.

Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
L. 2, Epist. 2. Iratus Graiis quantùm nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed emovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune poète, qui n'était pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, ayant pris la

fuite, et abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

> Tecum Philippos et celerem fugam
> Sensi, relictâ non benè parmulâ. L. 2, od. 7.

Horace, à son retour, ne fut pas long-temps sans être connu de Mécène. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui et le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécène, le respect pour un seigneur si puissant, et la timidité qui lui était naturelle, lui lièrent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, et à paroles entrecoupées. Mécène lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passèrent sans qu'il entendît parler de rien, et sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On aurait pu croire que Mécène, peu content de ce premier abord, qui n'avait pas, ce me semble, montré un homme fort spirituel, ne songeait plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappela, et le mit au nombre de ses amis : ce sont les termes d'Horace; et depuis ce temps-là il fut admis à une intime familiarité.

> Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim L. 1, sat. 6.
> Virgilius, post hunc Varius, dixere quid essem.
> Ut veni coram, singultim pauca locutus,
> (Infans namque pudor prohibebat plura profari;)
> Non ego me, etc.
> Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
> Pauca. Abeo : et revocas nono post mense, jubesque
> Esse in amicorum numero.

Nos manières ne souffriraient pas qu'un homme de lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand seigneur qu'était Mécène. Il y avait chez ces anciens plus de simplicité, mais en même temps plus de noblesse et de grandeur. La langue latine, qui était née dans le sein de la liberté, n'avait rien de servile et n'admettait aucun de ces compliments dont la nôtre est pleine : *jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connaissait le mérite du jeune poète. Il lui voyait un génie propre à réussir à la cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvait craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun protecteur, pourrait bien ensuite le supplanter entièrement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, et qu'il aurait cru avec raison injurieuses à son ami, et encore plus à Mécène : car il n'en était pas de la maison de ce favori comme de celles de la plupart des grands seigneurs et des ministres, où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale et par de sourdes menées, où la bonne foi et l'honneur sont peu connus, et où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. Ce n'est pas ainsi, disait Horace à un homme qui lui promettait, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécène, qu'il le mettrait en état de supplanter bientôt tous les autres : « Ce n'est pas ainsi que l'on vit chez Mécène. Il « n'y a jamais eu de maison plus intègre que la sienne, « ni plus éloignée de toute cabale et de toute intrigue.

« Là un plus riche ou un plus savant ne fait ni tort
« ni ombrage aux autres. Chacun a sa place et en est
« content. »

> Non isto vivimus illic, L. 1, sat. 9.
> Quo tu rere, modo. Domus hâc nec purior ulla est,
> Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquàm,
> Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni-
> cuique suus.

Mécène, dès les commencements, rendit d'utiles services à Horace auprès du prince, contre lequel il avait porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son pardon, et lui fit restituer ses revenus qui avaient été confisqués. Depuis ce temps-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécène, et à être admis dans sa confidence et dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Brunduse, comme il paraît par la satire cinquième du premier livre.

La réputation et le crédit d'Horace augmentaient tous les jours par les pièces de poésie qu'il publiait, tant sur les victoires d'Auguste que sur des événements particuliers, et sur d'autres matières différentes, soit odes, ou satires, ou épîtres.

Le poète Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'ode vingt-quatrième du livre premier.

> Ergo Quintilium perpetuus sopor
> Urget! cui pudor, et justitiæ soror,
> Incorrupta fides, nudaque veritas,
>   Quandò ullum invenient parem?
> Multis ille quidem flebilis occidit,
> Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.

Tu frustrà pius, heu! non ita creditum
Poscis Quintilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Grèce, dans le dessein d'employer le repos qu'il y allait chercher pour revoir son Énéide, et y mettre la dernière main, Horace composa à l'occasion de ce voyage une ode pleine de vœux, qui malheureusement ne furent pas exaucés. C'est la troisième du premier livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium : finibus atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécène pour Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament : *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de secrétaire du cabinet, et écrivit pour cet effet à Mécène de cette manière : *Jusqu'ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires et infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table à la mienne* [1], *et il*

[1] Le texte porte : *veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam.* « Il passera de votre table, « où il n'est que parasite, à cette « table royale. » La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'était point de la maison de Mécène, et, par conséquent, n'avait point droit de manger à sa table. Le mot de *parasite* est déshonorant dans notre langue.

m'aidera à faire mes lettres. Horace, qui aimait fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'aurait fort gêné, et s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, et n'en fut pas moins de ses amis. Quelque temps après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en à mon égard avec liberté* [1], *comme si vous étiez mon commensal; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulais que vous vécussiez avec moi de cette manière, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fournirait sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnait alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres! Un secrétaire du cabinet à table avec un empereur! Un poète qui refuse cet honneur sans que l'empereur s'en trouve offensé!

Horace ne se plaisait qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli; où, libre de soins et d'inquiétudes, il goûtait dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus quandò ego te aspiciam! quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

La cour, qui plaît tant aux ambitieux, n'était pour lui qu'un exil et une prison. Il ne comptait vivre et

[1] « Sume tibi aliquid juris apud me, tanquàm si convictor mihi fueris. Rectè enim et non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. » (SUETON. in *Vita Virg.*)

respirer que quand il retournait à sa chère campagne, où il se trouvait plus heureux que tous les rois de la terre.

Vivo et regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

An. M. 3997. Av. J. C. 7. Il mourut sous le consulat de C. Marcius Censorinus et de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le temps de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécène, qui était mort la même année peu de temps avant lui. Il avait toujours souhaité de ne lui pas survivre, et semblait même s'y être engagé par un serment.

[L. 2, od. 17.]

Ah! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Les ouvrages d'Horace se réduisent à ses odes, ses satires et ses épîtres, et à l'art poétique.

J'ai parlé de ses odes, et en ai marqué le caractère en les comparant avec celles de Pindare.

Les satires et les épîtres me paraissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au-dehors qui avertisse, rien qui frappe. C'est pour l'ordinaire une pure prose mise

en vers, et même dénuée de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste ne montre-t-il pas combien il en était capable?

Cupidum, pater optime, vires L. 2, sat. 1.
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fractâ pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

Y a-t-il dans aucun poète une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, et qui peigne un fait avec des couleurs plus vives que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville?

Olim L. 2, sat. 6.
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum:
Asper, et attentus quæsitis; ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa? Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ:
Aridum et ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Le reste de la fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions et d'images, ne se trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les satires, ni dans les épîtres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la manière aisée, qui y règnent: c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité: c'est cette négligence

même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le style marotique : c'est un fonds de raison, de bon sens, de jugement, qui se fait sentir partout : c'est un art merveilleux de peindre le caractère des hommes, et de mettre leurs défauts et leurs ridicules dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté foncière et essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits sans le secours des graces, du nombre et de l'harmonie poétique.

Quintilien se contente, après avoir parlé de Lucile, de dire « qu'Horace a beaucoup plus d'élégance, plus « de pureté de style [1], et qu'il excelle à critiquer les « mœurs et les vices des hommes. »

L'art poétique, joint à quelques satires et à quelques épîtres, qui roulent sur la même matière, renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les règles de la poésie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de rhétorique, très-propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendrait pour le plus honnête homme du monde, et même pour un austère philosophe. Si on l'en croit, « il trouve long et ennuyeux tout le temps qui l'empêche de s'appliquer « sérieusement à l'objet seul digne de nos soins, qui « est également utile aux pauvres et aux riches, et qui, « lorsqu'on le néglige, nuit également aux vieillards et « aux jeunes gens. »

[1] « Multo est tersior ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus. » (Lib. 10, cap. 1.)

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit. [L. 1, epist. 1, v. 23.]

Dans le fond, c'est un vrai épicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentiments et dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace comme de tous les auteurs païens : quand on ne heurte point leur passion dominante, et qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, et souvent même religion, en très-beaux termes et très-exacts : ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentiments d'estime pour le beau et l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'auteur de la nature, et que leur corruption n'a pu entièrement éteindre.

OVIDE.

Ovide (*Publius Ovidius Naso*), chevalier romain, est né sous le consulat d'Hirtius et de Pansa, l'année de Rome 709, aussi-bien que Tibulle. An. M. 3961. Av. J. C. 43.

Il étudia l'art oratoire sous Arellius Fuscus, et il déclama dans son école avec beaucoup de succès. Senec. contr. 10, lib. 2.

Il avait reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en

lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire et augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son père vit avec peine son fils quitter la route ordinaire de la jeunesse romaine, et renoncer absolument à l'espérance des charges pour suivre un malheureux goût qui ne menait à rien, et dont sans doute il prévoyait toutes les suites fâcheuses. Il lui parla fortement, employa les remontrances et les prières en lui demandant quel fruit il espérait donc tirer de cette frivole étude, et s'il prétendait devenir plus habile ou plus heureux qu'Homère qui était mort pauvre. Les vifs reproches de son père firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, et de se préparer aux emplois qui convenaient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fît, ou qu'il feignît d'employer, la nature l'emporta. Ovide était poète malgré lui : les pieds et les nombres se présentaient d'eux-mêmes sous sa plume; tout ce qu'il tentait d'écrire était vers.

Sæpè pater dixit : studium quid inutile tentas?
    Mæonides nullas ille reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto,
    Scribere conabar verba soluta modis.
Sponte suâ carmen numeros veniebat ad aptos;
    Et quod tentabam scribere, versus erat.

Il composait avec une facilité étonnante, et ne pouvait se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passerait sa négligence dans le style, si elle

n'était point accompagnée d'une licence effrénée par rapport aux mœurs, et s'il n'avait point rempli ses poésies d'ordures et de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler; très-louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relégué pour ce sujet. De tels poètes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; et de telles poésies doivent être abhorrées, comme la peste du genre humain: mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général et sans l'expliquer, et qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du sénat, et il se servit du terme de *reléguer*, qui, dans le droit romain, était plus doux que le terme de *bannir*.

Il courait sa cinquante et unième année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avait composé ses Métamorphoses avant le temps de sa disgrace. Mais, se voyant condamné à l'exil, il les jeta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avait pas mis encore la dernière main et ne les avait pas entièrement achevées.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus:
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse meâ posui mœstus in igne manu.

Trist. l. 1, eleg. 6; et l. 3, eleg. 14.

Quelques copies qu'on avait déja tirées de cet ouvrage ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il était relégué fut pour lui un vrai lieu

de supplice : il en fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. Ce qu'il y trouvait de plus fâcheux, c'est qu'il était exposé aux rigueurs du froid, et voisin d'un peuple féroce qui avait toujours les armes à la main, et lui donnait de continuelles alarmes : situation triste pour un Italien délicat qui avait passé sa vie sous un climat doux et agréable, et qui avait toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'empereur; et il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenaient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint, au pied de la lettre et réellement, idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non-seulement il fit son éloge par un poëme en langue gétique pour le faire connaître et respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, et lui consacra une chapelle où il l'allait encenser et adorer tous les matins.

De Ponto., lib. 4, ep. 19.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra
In nostrâ sacrum Cæsaris esse domo.
Hîc ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties surgit ab orbe dies.

Le successeur et la famille de ce prince avaient une bonne part à tout ce culte, et en étaient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le remède de ses infortunes. La cour fut inexorable sous Tibère comme auparavant. Il mourut dans son exil la quatrième année du règne de cet empereur, et l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avait duré neuf ou dix ans.

Il avait demandé qu'en cas qu'il mourût dans le

pays des Gètes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort, et que l'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante qu'il se fit lui-même.

Hîc ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amâsti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent.

Trist. lib. 3, eleg. 3.

Ovide craignait l'immortalité de l'ame (avec plus de raison qu'il ne pensait), et il souhaitait qu'elle pérît avec le corps : car il ne voulait point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi, en tout cas, il désirait avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, et samii sunt rata dicta senis;
Inter sarmaticas romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parvâ referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avait composé devant et pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; et il serait à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantait sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien (car elle subsistait encore de son temps), de quoi ce poète était capable, si, au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantùm vir ille* Quintil. l. 10, cap. 1.

præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.

Le même Quintilien porte son jugement sur les ouvrages de ce poète en peu de mots, mais bien justes et bien expressifs, et qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in heroicis quoque Ovidius, et nimium amator ingenii sui : laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, et par cette raison trop lâche; ce qui venait de la vivacité et de la fécondité de son génie, et d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux et du grand, *lascivus.* Tout ce qu'il jetait sur le papier lui plaisait. Il avait pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettait pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer : *nimiùm amator ingenii sui.* Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus.* Ainsi, dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis et d'un très-bon goût. Aussi était-ce l'ouvrage dont l'auteur faisait le plus de cas, et duquel principalement il espérait l'immortalité de son nom.

Quintil. l. 10, cap. 1.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Metam. l. 15, in fine.

TIBULLE ET PROPERCE.

Ces deux poètes, qui ont fleuri à peu près en même temps et dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de style et d'une grande dé-

licatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHÈDRE.

Phèdre, natif de Thrace, et affranchi d'Auguste, écrivait sous Tibère. Nous avons de cet auteur cinq livres de fables en vers iambes, à qui il a donné lui-même le nom de *Fables d'Ésope*, parce qu'il s'est proposé pour modèle ce premier inventeur, et qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses fables.

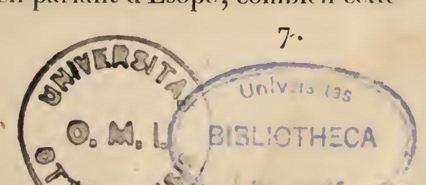
> Æsopus auctor quam materiam repperit,
> Hanc ego polivi versibus senariis. Prolog. l. I.

Il déclare, dès le commencement de son ouvrage, que ce petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser et d'égayer le lecteur, et de plus, de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

> Duplex libelli dos est, quòd risum movet,
> Et quòd prudenti vitam consilio monet. Ibid.

En effet, outre que les matières de cet ouvrage, où l'on fait parler les bêtes et même les arbres, et où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes, la manière dont elles sont traitées a tout l'agrément et toute l'élégance possibles; en sorte que l'on peut dire que Phèdre a employé dans ses fables le langage de la nature même, tant le style en est simple et naïf, et cependant plein d'esprit et de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par rapport aux avis sensés et à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Ésope, combien cette



manière d'instruire était en honneur et en usage chez les anciens, et le cas que les plus savants hommes en faisaient. Quand nous ne considérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfants, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déja à proposer des principes de probité et de sagesse, elles devraient nous paraître d'un grand mérite. Mais Phèdre a porté ses vues plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont partout mises en honneur et comblées de louanges, les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine et la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, et l'exposa à un extrême danger sous ce ministre ennemi de tout mérite et de toute vertu. Phèdre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particulière, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de justice sont violées à son égard, ayant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même, qui était son ennemi déclaré.

In Prolog. lib. 3.

Quòd si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, judex alius denique,
Dignum faterer esse me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne favori, qui abusait insolemment de la confiance de son maître, se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ces fables, qui pouvaient le regarder; mais comme ils étaient sans nom, s'en faire l'application soi-

même, c'était se reconnaître ou du moins se sentir coupable, Phèdre ayant pu n'avoir en vue que de décrire en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressément.

Suspicione si quis errabit suâ, In prolog. lib. 3.
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominùs.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam et mores hominum ostendere.

On ne sait ni le temps, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la dix-huitième année de l'empire de Tibère.

Phèdre se rend un témoignage bien honorable en déclarant qu'il avait arraché de son cœur toute envie d'amasser :

Quamvis in ipsa natus penè sim scholâ, Ibid.
Curamque habendi penitùs corde eraserim.

Il ne paraît pas aussi indifférent ni aussi désintéressé par rapport aux louanges, et il parle assez volontiers de son propre mérite. Il était grand en effet, et nous n'avons rien dans toute l'antiquité de plus accompli que ses fables, j'entends dans le genre simple et naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phèdre ait été si peu connu et si peu célébré par les anciens auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial Lib. 3, et Aviénus : encore doute-t-on que le vers où le pre- epigr. 20. mier nomme Phèdre regarde le nôtre. Casaubon, qui était si docte, n'apprit qu'il y avait un Phèdre au monde

que par l'édition qu'en donna à Troyes Pierre Pithou, en 1596. Celui-ci en envoya un exemplaire au P. Sirmond, qui était alors à Rome. Ce jésuite le montra aux savants de Rome, et ils jugèrent d'abord que c'était un livre supposé; mais, l'ayant examiné de plus près, ils changèrent de sentiment, et crurent y rencontrer les caractères du siècle d'Auguste. Le P. Vavasseur raconte cette petite aventure avec son élégance ordinaire.

In Tractatu de Ludicra dictione.

M. de La Fontaine, qui a porté dans notre langue ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phèdre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue française susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'auteur latin, charme et enlève tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire, il s'est fait un style tout particulier, dont la langue latine n'est peut-être point non plus capable, et qui, sans être moins naïf et moins naturel, est plus égayé, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai et plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par rapport à Térence et à Molière. Ils excellent tous deux dans leur genre, et ont porté la comédie au plus haut point de perfection peut-être où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent : Térence l'emporte sur Molière pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage; d'un autre côté, notre poète est infiniment au-dessus de Térence pour la conduite et l'intrigue des pièces de théâtre, ce qui en fait une des principales beautés, et

surtout pour la justesse et la variété des caractères. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux poètes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs et les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge et de condition apporte de grands changements.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis. Horat. in Arte poet. [v. 157.]

§ III. *Troisième âge de la poésie latine.*

J'ai déja dit que ce troisième âge de la poésie latine commençait vers le milieu du règne de Tibère. Quelques-uns des poètes que je citerai d'abord pourraient être rangés parmi ceux du bon siècle, dont ils sont fort proches pour le temps et pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SÉNÈQUE.

Des dix tragédies latines qu'on a publiées et recueillies en un corps sous le nom de *Sénèque*, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célèbre philosophe, précepteur de Néron. On croit que la *Médée* est véritablement de lui, puisque Quintilien Lib. 9, c. 2. en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particulière pour le faire auteur de l'*OEdipe*. M. Lefèvre trouve que l'*Agamemnon*, *la Troade* et l'*Hercule en fureur* sentent trop la déclamation et l'école. Néanmoins, d'autres croient que *la Troade* et l'*Hippolyte* sont encore de lui; mais que l'*Agamemnon*, l'*Hercule en fureur*, le *Thyeste* et l'*Hercule sur*

l'OEta, sont, ou de Sénèque le père, ou de quelque autre auteur qui n'est pas connu. Pour *la Thébaïde* et l'*Octavie*, on juge qu'elles sont entièrement indignes de l'esprit et de l'éloquence de Sénèque. Il est certain que l'*Octavie* n'est faite qu'après la mort de Sénèque, et de Néron même.

PERSE.

Perse (*Aulus Persius Flaccus*), poète satirique, sous l'empire de Néron, était natif de Volterre, dans la Toscane. Il était chevalier romain, parent et allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre; puis il continua ses études à Rome sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Verginius, et sous un philosophe stoïcien, nommé *Cornutus*, qui conçut pour lui une amitié si particulière, qu'il y eut toujours entre eux une liaison très-intime.

Ce poète était d'un naturel fort doux, plein d'amitié et de respect pour ses proches, et fort réglé dans ses mœurs. Dans ses satires il reprend souvent les défauts des orateurs et des poètes de son temps, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avait voulu désigner ce prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la première de ses satires :

> Auriculas asini quis non habet [1] ?

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de

[1] On dit qu'il avait mis d'abord, *Auriculas asini Mida rex habet.*

Néron, et qu'il cite en exemple d'un style vicieux et ampoulé :

> Torva mimalloneis implerunt cornua bombis,
> Et raptum vitulo caput ablatura superbo
> Bassaris, et Lyncem Mænas flexura corymbis
> Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

M. Despréaux se justifie par cet exemple. « Examinons « Perse, dit-il, qui écrivait sous le règne de Néron; il « ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de « son temps, il attaque les vers de Néron même. Car « enfin tout le monde sait, et toute la cour de Néron le « savait, que ces quatre vers, *torva mimalloneis*, etc., « dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première « satire, étaient des vers de Néron. Cependant on ne « remarque point que Néron, tout Néron qu'il était, « ait fait punir Perse; et ce tyran, ennemi de la raison, « et amoureux comme on sait de ses ouvrages, fut assez « galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, « et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût « prendre les intérêts du poète. » Discours sur la Satire.

L'ouvrage de Perse, où règne une morale pure, et un fonds merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, et une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multùm et veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui règne dans ses satires diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un que puisque Perse ne voulait pas être entendu, il ne voulait pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit ans, l'an de

Jésus-Christ 62, qui était la huitième de l'empire de Néron. Il laissa par reconnaissance à Cornutus, son maître et son ami, sa bibliothèque, composée de sept cents volumes, ce qui était alors fort considérable, et une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, et laissa l'argent aux héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

JUVÉNAL.

J'anticipe le temps de Juvénal pour joindre ensemble ces deux poètes satiriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) était d'Aquin, au royaume de Naples. Il vivait à Rome sur la fin du règne de Domitien, et même sous Nerva et sous Trajan. Il s'est rendu très-célèbre par ses satires. Nous en avons seize de lui. Il avait passé une grande partie de sa vie dans les exercices scolastiques, où il avait acquis la réputation de déclamateur véhément.

Despréaux.

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jules Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentiments, préfère la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur et mordant de Juvénal est beaucoup au-dessous de cette naïveté fine, délicate et naturelle d'Horace.

Vetus Juv. vita.

Il avait osé attaquer dans sa septième satire le comédien Pâris, dont le pouvoir était énorme à la cour, et qui donnait généralement toutes les charges et de la robe et de l'épée.

Ille et militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit histrio.

Le fier comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Égypte, en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, et y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses satires, jusqu'au règne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'était fait une règle de ne nommer aucun des auteurs vivants, marque Juvénal, lorsqu'il dit qu'il y avait de son temps des poètes satiriques dignes d'estime, et qui seraient un jour fort célèbres. *Sunt clari hodièque, et qui olim nominabuntur.* Quintil. l. 10, cap. 1.

Il serait à souhaiter qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il était lui-même sans pudeur, et qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

Lucain (*M. Annæus Lucanus*) était neveu de Sénèque. Son ouvrage le plus célèbre est sa Pharsale, où il décrit la guerre de César et de Pompée. Il est riche en belles pensées et a une grande vivacité de style; mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les orateurs que parmi les poètes : *Lucanus ardens, et concitatus, et sententiis clarissimus; et, ut dicam quod sentio, magis oratoribus quàm poetis annumerandus.* Lib. 10, c. 1. Égaler Lucain à Virgile comme quelques-uns

l'ont voulu faire, ce n'est pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de discernement. Ce qu'on peut dire, c'est que, si l'âge eût pu mûrir l'esprit de Lucain, qui n'avait peut-être pas vingt-six ans quand il mourut, et joindre à son feu et à son élévation le jugement de Virgile, on aurait pu voir en lui un poète achevé. On a perdu plusieurs de ses poésies.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuse d'avoir eu une langue légère et intempérante, et d'avoir surtout parlé de Néron, qui l'aimait, d'une manière capable d'irriter même un prince doux et modéré.

Il entra des premiers dans la conspiration de Pison[1], piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposait à la réputation de ses vers, et l'empêchait de les publier. Le prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, et on lui coupa les veines. Comme il sentait la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avait autrefois dépeint un soldat qui mourait de la sorte, il prononça les vers qui exprimaient sa mort, et ce furent là ses dernières paroles : frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un poète! Il mourut l'année 65 de l'ère chrétienne, et la douzième de Néron.

PÉTRONE.

Pétrone (*Petronius Arbiter*), était Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire, et vi-

[1] « Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare vanus adsimulatione. » (Tac. *Annal.* lib. 15, cap. 49.)

vait, selon la plus commune opinion, sous Claude et Néron.

Nous avons de cet auteur un reste de satire, ou plutôt de plusieurs livres satiriques (σατιρικῶν), qu'il avait composés tant en prose qu'en vers. C'est une espèce de roman qu'il fit en forme de satire, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déja dit, avait inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué, et que Varron avait nommées *ménippées*, parce que Ménippe le cynique avait traité devant lui des matières graves d'un style plaisant et moqueur.

Ces fragments ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avait extrait de Pétrone ce qui lui avait plu davantage, sans y observer d'ordre. Les savants y trouvent une grande finesse et délicatesse de goût, et une merveilleuse fécondité à peindre les différents caractères de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que, bien que Pétrone paraisse avoir été grand critique et d'un goût fort exquis, son style ne répond pas tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop fleuri et trop étudié, et qu'il dégénère déja de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Mais, quand il serait beaucoup plus parfait pour le style, il en serait encore plus dangereux pour les mœurs, par les obscénités dont il a rempli son ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet historien de Pétronius Turpilianus, et qui convient assez à l'idée que la lecture de l'ouvrage dont je parle donne de

son auteur. « C'était un voluptueux qui donnait le jour « au sommeil, et la nuit aux plaisirs ou aux affaires [1]. « Et au lieu que les autres se rendent célèbres par leur « application au travail, celui-ci s'était mis en réputa- « tion par son oisiveté. Il ne passait pas pourtant pour « un débauché et un dissipateur comme ceux qui se « ruinent par des débauches folles et sans goût, mais « pour un homme d'un luxe délicat et réfléchi. Toutes « ses paroles et ses actions plaisaient d'autant mieux, « qu'elles portaient un certain air de négligence qui « paraissait la simple nature, et qui avait toutes les « graces de la naïveté. Néanmoins, lorsqu'il fut pro- « consul de Bithynie, et depuis consul, il se montra « capable des plus grands emplois. Puis, redevenu vo- « lupteux, ou par inclination, ou par politique, à cause « que le prince aimait la débauche, il fut l'un de ses « principaux confidents. C'était lui qui réglait tout « dans les parties de plaisir de Néron, et Néron ne « trouvait rien d'agréable ni de bon goût que ce que « Pétrone avait approuvé. De là naquit l'envie de Ti- « gellin contre lui, comme contre un dangereux rival, « et qui le surpassait dans la science des voluptés. » Pétrone se donna la mort à lui-même pour prévenir

[1] « Illi dies per somnum, nox officiis et oblectamentis vitæ transigebantur. Atque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo et profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, et quamdam suî negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, et mox consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit : deindè revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, dùm nihil amœnum et molle, nisi quod ei Petronius approbavisset. Undè invidia Tigellini, quasi adversùs æmulum, et scientiâ voluptatum potiorem. » (TAC. *Annal.* lib. 16, cap. 18.)

celle à laquelle l'empereur, sous une fausse accusation, l'aurait condamné.

Si ce Pétrone n'est pas l'écrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connaître le style de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

SILIUS ITALICUS.

C. Silius Italicus s'est rendu célèbre par son poëme de la seconde guerre punique.

Il n'était pas né poète [1], et l'étude ne suppléa pas entièrement à ce qui lui manquait du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir long-temps exercé dans le barreau la fonction d'avocat, et avoir été consul, c'est-à-dire dans un âge déja fort avancé et languissant. Martial. l. 7, epigram. 63.

Quelque éloge que lui donne Martial [2], il n'est pas fort estimé en qualité de poète; mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son temps pour la pureté de la langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, et l'on peut tirer de son poëme des lumières pour les temps mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y ayant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien fait assez voir qu'il le composait sous ce prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Plin. lib. 3, epist. 7.

[1] « Scribebat carmina majore curâ quàm ingenio. » (PLIN. lib. 3, ep. 7.)

[2] Perpetui nunquàm moritura volumina Silî
Qui legis, et latiâ carmina digna togâ.
(Lib. 7, epigr. 63.)

Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou que les médecins ne pouvaient guérir. Pline remarque que Silius, s'étant retiré dans la Campanie à cause de sa vieillesse, ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'empire. On estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté [1], et lui d'avoir osé la prendre.

Si notre poète n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvait pas aller plus loin. Il était devenu maître du lieu où était le tombeau de Virgile. C'était pour lui un lieu sacré [2], et qu'il respectait comme un temple. Il célébrait tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie et de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, et il en fit l'acquisition.

Martial. l. 11, epigram. 50.

Jam propè desertos cineres, et sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper et unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ :
Silius et vatem, non minor ipse, colit.

L'ouvrage de Silius était demeuré enseveli depuis plusieurs siècles dans la poussière de la bibliothèque de Saint-Gall. Pogge l'y trouva pendant le concile de Constance, avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

[1] « Magna Cæsaris laus, sub quo hoc liberum fuit : magna illius, qui hâc libertate ausus uti. » (Plin. ib.)

[2] « Cujus (Virgilii) natalem religiosiùs quàm suum celebrabat; Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum solebat. » (Ibid.)

STACE.

Stace (*P. Statius Papinius*) a vécu sous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécussent à Rome en même temps. On croit que cela venait de jalousie, parce que Stace plaisait fort à Domitien par son extrême facilité à faire des vers sur-le-champ.

Nous avons de Stace deux poëmes héroïques : *la Thébaïde*, en douze livres, et *l'Achilléide* qui n'a que deux livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adressés l'un et l'autre à Domitien, après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq livres de *Sylves*, ou de plusieurs petits poëmes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flatter Domitien.

Ses poésies furent estimées de son temps à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on allait les entendre, et les applaudissements qu'on leur donnait.

Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ Lib. 3, sat. 6.
Thebaïdos, lætam fecit quum Statius urbem,
Promisitque diem : tantâ dulcedine captos
Adficit ille animos, tantâque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui suivent, s'il faut les prendre à la lettre, et s'ils ne sont pas une de ces hyperboles familières à Juvénal, nous apprennent que Stace était pauvre, et qu'après avoir acquis bien de la réputation par sa *Thébaïde*, il était obligé de faire des pièces de théâtre, et de les vendre à des comédiens pour pouvoir vivre.

Sed quum fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.

Jules Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les anciens ni parmi les modernes aucun auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, et il ne fait point difficulté de lui donner la préférence sur tous les poètes héroïques, grecs et latins, soutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homère même. Un tel jugement marque bien que cet illustre critique n'avait pas tant de justesse d'esprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, aussi-bien que Lucain et Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence et la constitution d'un véritable poëme épique. Pour la diction et la versification, en cherchant trop à s'élever et à paraître grand, il donne dans l'enflure et devient ampoulé.

VALERIUS FLACCUS.

Comme le règne d'Auguste a porté les plus excellents des poètes latins, aussi celui de Domitien nous a donné les plus considérables d'entre les poètes du second ordre.

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. Ce poète était né à Sétia, ville de Campanie, mais avait fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son poëme héroïque du voyage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Les plus habiles gens

ont une opinion assez médiocre de cet ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les règles de l'art, point de grace et de beauté, et un style qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid et languissant. Quintilien néanmoins dit que la poésie latine avait beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernières années de Domitien. *Multùm* *in Valerio Flacco nuper amisimus.* Lib. 10, c. 1.

Martial lui écrit comme à son ami, et l'exhorte à quitter la poésie pour plaider, et faire quelque métier auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes et de stériles louanges, qui le laisseront à jeun et dans la misère.

Pierios differ cantusque chorosque sororum :
Æs dabit ex illis nulla puella tibi... Lib. 1, epigram. 76.
Præter aquas Helicon, et serta, lyrasque dearum,
Nil habet, et magnum, sed perinane sophos.

MARTIAL.

Martial (*M. Valerius Martialis*) a réussi dans l'épigramme. Il était Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Calataïud en Aragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron, à l'âge de vingt ans, et y en demeura trente, aimé des empereurs, surtout de Domitien, qui lui accorda plusieurs graces. On croit que, n'étant pas si bien traité après la mort de cet empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le temps de s'y ennuyer, n'y trouvant nulle compagnie sortable, et qui eût du goût pour les lettres; ce qui lui fit souvent regretter son

séjour de Rome : car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étaient extrêmement goûtés et applaudis, à Bilbilis ils ne faisaient qu'exciter contre lui l'envie et la médisance; traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, et judicii loco livor..... adversùs quod difficile est habere quotidiè bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Martial. l. 12, in Præfat.

Il nous reste de lui quatorze livres d'épigrammes et un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial et de quelques autres poètes de son temps sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Plin. l. 3, epist. 21.

Pline, en l'honneur duquel il avait fait une épigramme (la dix-neuvième du livre dix), lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome; car il était peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion, Pline remarque que c'était un ancien usage d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avaient écrit à la gloire des villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée, avec tant d'autres qui n'avaient pas moins de grandeur et de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimait et estimait son génie. Mais il serait à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur et de modestie dans ses vers qu'il y a quelquefois d'esprit.

On lui reproche son humeur trop mordante, sa

flatterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la manière indigne dont il le traita après sa mort.

L'amour des subtilités et de l'affectation des pointes dans le discours avaient pris, dès le temps de Tibère et de Caligula, la place du bon goût qui régnait sous Auguste. Ce défaut alla toujours croissant, et c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ses épigrammes soient de la même force : on leur a justement appliqué ce vers, qui est de lui :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Le plus grand nombre est des mauvaises ; mais il y en a d'excellentes : j'en rapporterai quelques-unes.

Sur une parfaite sculpture.

Artis phidiacæ toreuma clarum
Pisces adspicis : adde aquam, natabunt. Lib. 3, epigram. 35.

Sur la lenteur d'un barbier.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba subit. Lib. 7, epigr. 83.

Conseil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, et petit patronus :
Solvas censeo, Sexte, creditori. Lib. 2, epigr. 13.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avait remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.

Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi ;
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves : Lib. 10, epigr. 51.

Invida quem Lachesis raptum trieteride nonâ,
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mucius Scévola.

Lib. 1, epigr. 22.

Dùm peteret regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria dextræ :
Si non errâsset, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare :

Lib 2, epigr. 46.

Tu spectas hiemem succincti lentus amici,
(Proh scelus!) et lateris frigora trita mei.
Quantùm erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis?) non te, Nævole, sed tineas?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Lib. 8, epigr. 42.

Callidus effractâ nummos fur auferet arcâ :
Prosternet patrios impia flamma lares...
Extra fortunam est quidquid donatur amicis.
Quas dederis, solas semper habebis opes.

Éloge et description d'une petite chienne.

Cette pièce est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterais qu'une main habile la traduisît en vers français en faveur des dames.

Lib. 1, epigr. 109.

Issa est passere nequior Catulli :
Issa est purior osculo columbæ :
Issa est blandior omnibus puellis :
Issa est carior indicis lapillis :

Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur :
Et desiderio coacta ventris,
Guttâ pallia non fefellit ullâ ;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, et rogat levari :
Castæ tantus inest pudor catellæ !
Ignorat venerem, nec invenimus
Dignum tam tenerâ virum puellâ.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Pictâ Publius exprimit tabellâ.
In qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
Issam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis esse veram,
Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

Sulpitia, dame romaine, était femme de Calénus. Elle fit un poëme sur l'expulsion des philosophes, où elle maltraite fort Domitien, et le menace de la mort. C'est la seule pièce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avait faites. On l'imprime ordinairement à la fin des satires de Juvénal. Il y a sujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, et sur la fidélité et la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une épigramme, dont je rapporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere. Lib. 10, epigr. 35.

Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ...
Hâc condiscipulâ, vel hâc magistrâ,
Esses doctior et pudica, Sappho...

NEMESIANUS ET CALPURNIUS.

Nous avons quelques églogues, et une partie du poëme sur la chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célèbre en son temps pour la poésie. On prétend qu'il était de Carthage. Il adresse son poëme sur la chasse à Carin et à Numérien après la mort de leur père, c'est-à-dire en 284.

Titus Calpurnius, de Sicile, a vécu sous Carus, Carin, et Numérien. Il composa sept églogues qu'il adressa à Némésien, poète bucolique comme lui. Les vers de ces deux poètes se sentent du siècle où ils ont été composés.

PRUDENCE.

Prudence (*Aurelius Prudentius Clemens*), poète chrétien, officier à la cour de l'empereur Honorius, naquit en Espagne à Saragosse, l'an 348, et mourut vers l'an 412.

Il ne commença ses poésies sur la religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été avocat, puis juge, ensuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la cour par un emploi honorable. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans le prologue de ses ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus : septimus insuper
Annum cardo rotat, dùm fruimur sole volubili.

Après avoir parlé de sa jeunesse, il expose ses différents emplois.

Exin jurgia turbidos
Armârunt animos, et malè pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium :
Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
Tandem militiæ gradu
Evectum pietas principis extulit,
Adsumptum propriùs stare jubens ordine proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zèle de religion que des ornements de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses ouvrages beaucoup de goût et de délicatesse. Je n'en veux pour preuves que ses hymnes sur les innocents : j'en rapporterai quelques strophes.

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palmâ et coronis luditis....
Audit tyrannus anxius
Adesse regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio :
Successor instat, pellimur.

Satelles, i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Le siècle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes.

CLAUDIEN.

Claudien (*Claudius*), poète latin et païen, natif de Canope en Égypte, a vécu sous Arcade et Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les poètes héroïques qui ont paru depuis l'heureux siècle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre et d'imiter Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce poète, et qui tient le moins de la corruption de son siècle. On sent bien qu'il avait beaucoup de génie, et qu'il était né pour la poésie. Il était plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son style est châtié, doux, élégant, et en même temps noble et élevé. Il a trop de saillies de jeunesse, et est trop enflé. Il a de l'esprit et de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre et de ce tour naturel de vers que les connaisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses pièces de Claudien, ses invectives contre Rufin et contre Eutrope ont été fort estimées.

AUSONE.

Ausone (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la grammaire, puis la rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien [1]. Il accompagna son élève dans le voyage que fit ce jeune prince en Allemagne avec son père. An. 367.

Cet emploi lui acquit les premières dignités de l'empire. Il fut fait questeur par Valentinien. Après la mort de ce prince, Gratien le fit préfet du prétoire: et il eut deux fois cette charge, premièrement pour l'Italie et l'Afrique, et ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara consul. On vit pour-lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal : que, quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de rhéteur à la charge de consul. An. 379.

Si fortuna volet, fies de rhetore consul.

L'empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant et de plus honnête. Ce doit être la science des princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présents et leurs bienfaits. Il dépêcha promptement un courrier à Ausone pour lui donner avis de sa nomination au consulat, et lui écrivit en ces termes : « Comme je songeais il y a quelque « temps à créer des consuls pour cette année, j'invoquai « l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai accou- Auson. in Grat. act.

« tumé de faire en tout ce que j'entreprends, et comme « je sais que vous désirez que je fasse. J'ai cru devoir « vous nommer premier consul, et que Dieu demandait « de moi cette reconnaissance pour les bonnes instruc- « tions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce « que je vous dois; et sachant qu'on ne peut jamais « s'acquitter ni envers ses pères ni envers ses maîtres, « je confesse que je vous dois encore ce que j'ai tâché « de vous rendre. »

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avait faite, il accompagna cette lettre d'un présent, et lui envoya une robe fort riche, où était en broderie d'or la figure de l'empereur Constantius son beau-père. Ausone, de son côté, employa toute la force et toute la délicatesse de son esprit pour faire en vers et en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remercîment qu'il fit à l'empereur : c'est une pièce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, et peut-être trop; des pensées belles et solides; des tours vifs, mais souvent trop recherchés. La latinité en est dure, et se ressent du siècle où a vécu l'auteur. Je rapporterai ici le commencement du discours qu'il prononça devant l'empereur en action de grace, afin qu'on ait quelque idée de son style.

« Ago tibi gratias, imperator Auguste : si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate præcellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copio-

siùs, quàm loquendo; atque non in sacrario modò imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo et pavore venerabili rarò eumdem animum præstat et vultum. Sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cætu hominum, tum ipse mecum; et quum voce potui, et quum meditatione secessi; omni loco, actu, habitu, et tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, quum tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam significationis ignavæ! Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet? »

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Ausone. Son style est dur, comme je l'ai déja remarqué : mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en interdisent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

SAINT PAULIN.

Saint Paulin, évêque de Nole, était de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célèbre Ausone, dont je viens de parler. Saint Paulin déclare plus d'une fois qu'il devait tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son père, et à qui il se reconnaît redevable de sa bonne éducation, de la connaissance qu'il avait des lettres, et de son élévation dans les charges et les dignités.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras, Carm. 10.
Linguæ et togæ, et famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, et il avoue, ce qui n'est pas peu pour un poète, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Auson. epist. 20.

Cedimus ingenio, quantùm præcedimus ævo.
Assurgit musæ nostra camœna tuæ.

Id. ep. 24 et 25.

La retraite de saint Paulin, qui était allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violents reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnait à Thérasie sa femme, à qui il imputait ce changement. Il accusait son disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, et d'être devenu sauvage et misanthrope. Il lui attribuait assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisait fuir la compagnie et la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine providence empêcha qu'il ne reçût aucune de ces lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendait par la main d'un maître anciennement estimé et tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenait point à une personne comme lui, qui ne voulait plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire musas præcipis ?

Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes et imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, et demande de lui d'autres sentiments et un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, major Deus,
Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opère dans le cœur de l'homme lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, et qu'elle se l'est entièrement assujetti en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés, en étouffant toutes les peines et toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi et une vive espérance des biens futurs, et en ne lui laissant d'autre soin que de s'occuper de son Dieu, dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage et sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abstergit ægrum corporis pigri situm,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat anteà,
Castæ voluptatis vice.
Totoque nostra jure domini vindicat
Et corda, et ora, et tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,
Se vult timeri et diligi.

Æstus inanes, quos movet vitæ labor
Præsentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides, etc.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avait à Ausone demandaient de lui.

Les louanges qu'Ausone, en plusieurs endroits, donne à saint Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avait faites avant son renoncement aux muses profanes que celles qu'il a composées depuis : car, après une abdication si rare et si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, et, ayant étouffé en lui tout désir de la réputation humaine, il a rabaissé son esprit et son style, et s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé qui paraît autant dans sa versification que dans le fond même du style de sa poésie, on trouve toujours de certains agréments naturels, qui font aimer l'auteur et ses ouvrages.

SAINT PROSPER.

Saint Prosper était d'Aquitaine. C'était un homme laïc et marié. Il fut secrétaire des brefs sous le pape saint Léon.

Nous avons de saint Prosper, outre quelques autres petites pièces qui sont douteuses, un poëme très-considérable contre les ingrats, c'est-à-dire contre les ennemis de la grace de Jésus-Christ, dans lequel il expli-

que en théologien profond la doctrine catholique contre les pélagiens et les semi-pélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres auteurs, que cet ouvrage est l'abrégé de tous les livres de saint Augustin sur cette matière, et particulièrement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleuses, et qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce saint a pu accorder le beauté de la versification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce poëme, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la liberté de l'esprit poétique, et que les vérités de la religion n'y soient ni altérées ni affaiblies par les ornements de la poésie. Nous avons ce poëme traduit en vers français. Je donnerai ici la préface, qui fera connaître et le sujet de cet excellent ouvrage, et le style de l'auteur.

PRÆFATIO.

Undè voluntatis sanctæ subsistat origo,
    Undè animis pietas insit, et undè fides :
Adversùm ingratos, falsâ et virtute superbos,
    Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquillâ studeas cognoscere curâ,
    Tutus ab adverso turbine, lector, eris;
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
    Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi sunt, operante fatebere Christo,
    Non esse ex merito sumpta, sed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille vers combattant pour la grace,
    A pour Dieu combattu,

Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fausse vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleste dessein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme, en lisant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces vers te sauveront du funeste naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'élèveras point contre ton roi suprême
Ta fière liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnaîtras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'est si doux;
Et que notre mérite est l'effet, non la cause
De sa grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

Sidoine Apollinaire (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un préfet du prétoire, gendre de l'empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre pièces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ses épîtres. Le siècle où il vivait fait excuser le style dur, l'obscurité, et les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la poésie en renonçant au siècle, et il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait évêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIÉNUS.

Rufus Festus Aviénus vivait sous Théodose l'ancien. Cet auteur a mis en vers latins *les Phénomènes* d'A-

ratus, et *la Périégèse* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avait faite de la terre. Il avait mis aussi tout Tite-Live en vers iambes : travail assez inutile, et dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des fables, qu'il a prises d'Ésope pour les mettre en vers élégiaques, et qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, et de la grace de celles de Phèdre.

BOÈCE.

Boèce (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric, roi des Goths, l'avait fait mettre : il était son principal ministre d'état. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences et de belles pensées.

FORTUNAT.

Fortunat était né dans la marche Trévisane. Il fut fait évêque de Poitiers, et mourut vers le commencement du septième siècle.

C'est un des plus importants d'entre les poètes de l'antiquité chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses, tant en vers lyriques qu'en vers élégiaques, et quatre de la vie de saint Martin en vers hexamètres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siècle où il vivait.

CHAPITRE II.

DES HISTORIENS.

C'est avec raison que l'histoire a été appelée le témoin des temps, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événements, et, s'il était permis de parler ainsi, la fidèle messagère de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carrière de tous les siècles passés, les rapproche en quelque sorte de nous, et nous les rend comme présents. Elle fait comparaître devant nous les conquérants, les héros, les princes, et tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnait pendant leur vie, et réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au tribunal de la postérité, et pour y subir un jugement où la flatterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'histoire a le privilége aussi d'approcher du trône des princes régnants, et est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connaître la vérité, et leur montrer même leurs défauts, s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, et pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge et de quelque condition qu'ils soient, et les modèles de vertu qu'ils doivent suivre, et les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'histoire, encore brute et

grossière dans ses commencements, n'était pas en état de rendre au genre humain de si importants services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événements en les gravant sur la pierre et l'airain, en les fixant par des inscriptions, en les insérant dans les registres publics, en les consacrant en quelque sorte par des hymnes et des cantiques. Elle s'est élevée peu à peu, et est parvenue par degrés à ce point de perfection où les Grecs et les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'histoire du peuple de Dieu, composée par Moïse, la plus ancienne et la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs historiens dont nous n'avons conservé que les noms et tout au plus quelques légers fragments. Je me borne ici aux historiens grecs et latins dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire ancienne, et qu'ils me servent de garants pour les faits que j'y avance, il paraît nécessaire que ceux de mes lecteurs qui ne les ont pas lus en aient quelque connaissance légère, et sachent au moins le temps où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les ouvrages qu'ils ont composés, et le jugement qu'en ont porté les savants.

ARTICLE PREMIER.

Des historiens grecs.

HÉRODOTE.

An. M. 3520. Av. J. C. 484. Suidas.

Hérodote était d'Halicarnasse, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, reine de Carie, et quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Grèce. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte ionique.

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui premier roi des Perses, et la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitième année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans, sous quatre rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, depuis l'année du monde 3405 jusqu'à 3524. Outre l'histoire des Grecs et des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Égyptiens, qui occupe le second livre. Il cite dans l'ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens et des Arabes, qu'il avait écrites; mais il ne nous en reste rien, et l'on doute même s'il les avait achevées, parce qu'aucun auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Lib. 1, cap. 184.

Suid.

Hérodote, pour se faire connaître en même temps à toute la Grèce, choisit le temps qu'elle était assemblée aux jeux olympiques, et il y fit lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissements ex-

traordinaires. On croyait entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite parut doux et coulant; et c'est ce qui fit qu'on donna pour-lors aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paraît qu'il accorda une lecture particulière de son ouvrage à la ville d'Athènes, qui méritait bien cette distinction : ce fut à la célèbre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une histoire composée avec tant d'art et d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines et aussi délicates que celles des Athéniens, et à des esprits aussi curieux et d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée plutôt qu'à celle des jeux olympiques que Thucydide, encore tout jeune, et âgé peut-être de quinze ans, fut tellement frappé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espèce de transport et d'enthousiasme, et versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, et en fit ses compliments au père du jeune homme, nommé Olore, et l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montrait déja un goût si marqué pour les belles-lettres, et qui pourrait un jour faire honneur à la Grèce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager, par quelques louanges, des jeunes gens en qui ils aperçoivent des talents et de la bonne volonté. C'est peut-être à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable histoire de Thucydide.

Marcellin. de vita Thucydid. Suidas.

J'ai supposé que Thucydide pouvait avoir quinze ans lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athènes. Suidas dit qu'il était encore enfant, ou plutôt encore jeune : ἔτι παῖς. Or, comme il n'était né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même

n'en avait donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet auteur, d'avoir à cet âge composé un ouvrage si estimable [1].

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il y fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le tyran qui les opprimait, et à se remettre en possession de la liberté, plus chère aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse et si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'était une colonie que les Athéniens envoyaient à Thurium, dans la partie de l'Italie appelée *la grande Grèce*, pour repeupler et rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, et il y finit ses jours. Thurium était l'ancienne Sybaris ; ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, et on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je diffère à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

[1] M. Larcher place cette anecdote sur Thucydide, lors de la lecture qu'Hérodote fit de son ouvrage aux jeux olympiques, en 456 avant J.C. ; mais toutes ces dates exigeraient une discussion nouvelle. — L.

THUCYDIDE.

On place la naissance de Thucydide au commencement de la 77e olympiade, treize ans après celle d'Hérodote. An. M. 3533. Av. J. C. 471. Marcellin. de vita Thucydid. Suidas.

Il eut pour père Olore (appelé ainsi du nom d'un roi de Thrace), et pour mère Hégésipyle. Il comptait parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsèle, fondateur du royaume de la Chersonèse, qui, du consentement de Pisistrate, s'était retiré en Thrace, et y avait épousé Hégésipyle, fille d'Olore, roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portait le même nom, fut mère de notre historien.

Celui-ci étudia la rhétorique sous Antiphon, et la philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son huitième livre, et dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athènes le gouvernement populaire, et d'établir les quatre-cents. Thucyd. l. 8, pag. 592.

Nous avons déja dit qu'à l'âge de quinze ans il avait entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'histoire d'Hérodote, soit à Olympie, soit à Athènes. An. M. 3548. Av. J. C. 456.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques : il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-sept ans il fut chargé en partie de conduire et d'établir à Thurium [1] une nouvelle colonie An. M. 3560. Av. J. C. 444.

[1] Ce fait, rapporté par le seul Marcellin, est douteux; Lysias, l'orateur, qui n'avait alors que 15 ans, fut du nombre des colons. — L.

d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athènes.

Pour-lors il épousa une fille de Thrace fort riche, et qui y possédait un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, et lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

An. M. 3573. Av. J. C. 431. Thucyd. l. 5, p. 561.

Cependant la guerre du Péloponnèse s'alluma dans la Grèce, et y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide, qui prévoyait qu'elle serait de longue durée, et qu'elle aurait d'importantes suites, forma dès-lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important était d'avoir des mémoires bien fidèles et bien sûrs, et de se faire instruire de part et d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition et de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une manière admirable et qui a peu d'exemples.

An. M. 3580. Av. J. C. 424. Thucyd. l. 4, pag. 321.

Comme il servait dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitième année de cette guerre, c'est-à-dire jusqu'au temps de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontières de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, général des Lacédémoniens, le prévint, et prit la ville. Thucydide de son côté prit Eïone, située sur le Strymon. Cet avantage, qui était assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avait faite Athènes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athènes d'avoir manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis; et le peuple, animé par les cris tu-

multueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, et le condamna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrace à profit, et la fit servir à la préparation et à l'exécution du grand dessein qu'il avait formé, de composer l'histoire de cette guerre. Il employa tout le temps de son exil, qui dura vingt ans, à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce temps-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athènes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avait à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, et fit de grandes largesses à des officiers des deux partis pour être instruit par leur moyen de tout ce qui se passait dans les deux armées. Il avait déja employé la même voie pendant qu'il était dans le service.

Les Athéniens, après que Thrasybule eut chassé d'Athènes les trente tyrans, permirent à tous les exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La tyrannie était tellement détestée à Athènes, que, près de cent ans après l'expulsion des Pisistratides, leur famille et leur nom y étaient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, et revint à Athènes après un exil de vingt ans : il en avait pour-lors soixante-huit. Ce ne fut que dans ce temps, selon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son histoire, dont il avait ramassé jusque-là et disposé les matériaux avec un soin incroyable. Elle avait pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuse guerre du Péloponnèse qui dura vingt-sept ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Il employa dans son histoire le dialecte attique,

An. M. 3601.
Av. J. C. 403.

comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus fort et le plus énergique : d'ailleurs c'était le langage d'Athènes sa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la composant il chercha, non à plaire à ses lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son Histoire, non un ouvrage fait pour l'ostentation, ἀγώνισμα, mais un monument qui devait toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεί. Il la distribue régulièrement par années et par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent historien par M. d'Ablancourt [1].

Thucyd. l, 1, p. 15 et 16.

On croit que Thucydide survécut l'espace de treize ans à son retour de l'exil, et à la fin de la guerre du Péloponnèse. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, selon quelques-uns à Athènes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athènes. Plutarque dit que de son temps on montrait encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

An. M. 3613. Av. J. C. 391. In vita Cim. p. 480.

Comparaison d'Hérodote et de Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, excellent historien et critique, dans une lettre adressée au grand Pompée, compare ensemble Hérodote et Thucydide, les deux historiens grecs les plus estimés, et marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'histoire même que pour le style qui y est employé. Je rapporterai ici les principaux traits de cette petite dissertation. Il faut se souvenir que notre critique était d'Halicarnasse aussi-bien qu'Hérodote, ce qui pourrait le faire soupçonner

[1] Cette traduction ne vaut rien. Celles de Lévesque et de M. Gail l'ont fait oublier entièrement. — L.

peut-être de quelque partialité en faveur de son compatriote.

I. *Examen du fond de l'histoire.*

I. « Le premier devoir d'un écrivain qui songe à composer une histoire et à transmettre à la postérité la connaissance et le souvenir des actions passées, est, ce semble, de choisir une matière grande, noble, intéressante, qui puisse, par la variété et l'importance des faits, rendre le lecteur attentif, et le tenir toujours comme en suspens et en haleine; enfin qui l'attache et lui cause un agréable plaisir par la nature même des événements, et par l'heureux succès qui les termine.

« On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup sans contredit sur Thucydide. Le choix du sujet, dans le premier, ne pouvait être plus favorable ni plus intéressant. C'est la Grèce entière, jalouse de sa liberté au point qu'on le sait, attaquée par la puissance de l'univers la plus formidable, qui avec des armées de terre et de mer sans nombre entreprend de l'abattre et de la réduire en servitude. Ce sont victoires sur victoires, tant par terre que par mer, remportées sur les Perses par les Grecs, qui, sans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paraître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science militaire, qu'on peut attendre des plus grands généraux. Enfin cette guerre si longue et si terrible, où l'Asie débordée entièrement, et comme sortie hors d'elle-même, semblait devoir inonder totalement le petit pays de la

Grèce, se termine par la fuite honteuse de Xerxès, le plus puissant roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, et par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée et l'envie de venir attaquer la Grèce à main armée.

« On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses évènements, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Grèce qui, devenue comme furieuse, et possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles en armant Grecs contre Grecs, alliés contre alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son histoire, annonce et montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre: meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblements de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes et contagions; en un mot, les calamités les plus affreuses. Quel début! quel spectacle! Est-il rien plus capable de rebuter et de révolter l'esprit du lecteur? »

Telle est la première réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'écrivain. Le choix du sujet et le succès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un historien contemporain, qui n'est pas maître des événements, et qui ne peut et ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeants, mais il n'en est pas moins habile. C'est tout au plus un reproche à faire à un poète tragique ou épique, qui dispose de sa matière. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son temps, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial.

L'histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire? et les grandes calamités, qui sont l'effet et la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter?

« En second lieu, il est fort important à un écrivain de bien prendre son point de vue pour savoir où il doit commencer son histoire et jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Grèce, qui est le désir de se venger d'une injure [1] reçue il y avait plus de deux cents ans; et il en termine le récit par la punition exemplaire des barbares. La prise de Troie pouvait être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cause était sans doute l'ambition des rois de Perse, et le désir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son histoire par la description du triste et fâcheux état où étaient alors les affaires de la Grèce, premier coup-d'œil peu agréable et peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athènes, pouvant la rejeter sur l'envie de Sparte, sa rivale, depuis les exploits éclatants par lesquels les Athéniens s'étaient si fort distingués dans la guerre contre les Perses. »

Cette seconde réflexion de notre critique paraît encore moins bien fondée que la première. Thucydide aurait pu apporter ce prétexte, mais je ne sais si ç'aurait été avec justice et vérité; ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvait en aucune sorte. Il est

[1] La prise et la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville était alliée des Perses.

constant par Plutarque que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athéniens, qui affectaient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui est le mérite le plus essentiel, et qui fait l'éloge le plus parfait d'un historien.

« Troisièmement, Hérodote, comprenant qu'un long récit d'une même matière, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuyeux au lecteur, a varié son ouvrage, à la manière d'Homère, par des épisodes et des digressions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide, au contraire, toujours uniforme et sur le même ton, pousse son sujet sans se laisser le temps de respirer, entassant combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, et morcelant pour ainsi dire par campagnes des actions qui pouvaient être montrées dans leur tout avec plus de grace et de clarté. »

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des lois de l'histoire, et qu'il a presque cru pouvoir juger d'un historien comme d'un poète. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues et fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devaient être fort agréables aux Grecs dans un temps où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur était absolument inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite et le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vue son sujet : car c'est une des principales règles de l'his-

toire, et à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

Quatrièmement, Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'histoire, et qui est certainement la première et la plus essentielle qualité d'un historien, n'insère rien de fabuleux dans son histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égayer par des récits de faits et d'événements qui tiennent du merveilleux, et n'y fait point intervenir à toute occasion le ministère des dieux et des déesses par les songes, les oracles et les prodiges : en quoi il l'emporte incontestablement sur Hérodote, peu délicat et peu précautionné sur plusieurs faits qu'il avance, et crédule pour l'ordinaire jusqu'à la faiblesse et jusqu'à la superstition.

Cinquièmement, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, on reconnaît dans les écrits de Thucydide un caractère de tristesse et de dureté naturelle, que son exil avait encore aigri et irrité. Il est exact à faire sentir toutes les fautes des généraux et toutes leurs fausses démarches; et s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités et leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence, il semble que c'est à regret et comme malgré lui.

Je ne sais si ce reproche est fondé; mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matière était triste, mais non l'historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition tout opposée, c'est-à-dire un caractère de bonté et de douceur toujours égal, et une extrême sensibilité aux biens et aux maux de sa patrie.

---

2. *Examen de l'élocution.*

On peut considérer plusieurs choses dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités sont communes à nos deux historiens, qui y ont également excellé, mais en se tenant toujours dans la noble simplicité de la nature. Il est remarquable [1], dit Cicéron, que ces deux auteurs, contemporains des sophistes, qui avaient introduit un style fleuri, peigné, ajusté, et que Socrate, pour cette raison, appelait λογοδαιδάλους, n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornements.

L'étendue ou la brièveté du style. C'est ici ce qui les distingue et les caractérise particulièrement. Le style d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide vif, concis, véhément. « L'un, pour me servir « des termes de Cicéron, est semblable à un fleuve « tranquille qui roule ses eaux avec majesté; l'autre « à un torrent impétueux, et pour parler de guerre il
Orat. n. 39. « semble entonner la trompette. » *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit : alter incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodammodò bellicum.* « Thucydide est si plein de choses, que chez lui le nom« bre des pensées égale presque celui des mots; et « en même temps il est si juste et si serré pour l'élocu« tion, qu'on ne sait si ce sont les mots qui ornent les

[1] « Sophistas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates... quorum satis arguta multa, sed minuta quædam... nimiùmque depicta. Quo magis sunt Herodotus Thucydidesque mirabiles : quorum ætas quum in eorum tempora, quos nominamus, incidisset, longissimè tamen ipsi a talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abfuerunt. » (Cic. *in Orat.* n. 39.)

« pensées, ou les pensées qui ornent les mots. » *Qui (Thucydides) ita creber est rerum frequentiâ, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur; ita porrò verbis aptus et pressus, ut nescias utrùm res oratione, an verba sententiis illustrentur.* Ce style brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force et de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité : et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, surtout dans les harangues, qui sont, en beaucoup d'endroits, presque inintelligibles. *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur.* De sorte que la lecture de cet auteur demande une attention suivie, et devient une étude sérieuse. Au reste, il n'est pas étonnant que Thucydide, faisant allusion dans ses harangues à plusieurs circonstances notoires dans le temps, et devenues inconnues dans la suite, laisse des obscurités dans l'esprit des lecteurs, éloignés, par tant de siècles, de ces événements; mais ce n'en est pas là la principale cause.

Lib. 2, de Orat. n. 56.

Orat. n. 30.

Ce qui vient d'être dit montre ce qu'il faut penser de nos deux historiens par rapport aux passions, qui dominent, comme on le sait, dans l'éloquence, et en font le principal mérite. Hérodote réussit dans celles qui demandent de la douceur et de l'insinuation, Thucydide dans les passions fortes et véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un et dans l'autre; mais elles sont plus rares et plus fortes dans le premier. Denys d'Halicarnasse trouve un défaut dans celles de Thucydide : c'est qu'elles sont uniformes et toujours sur le même ton, et que les caractères y sont mal observés; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienséances. Il est

des personnes qui blâment en général dans l'histoire les harangues, surtout celles qui sont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection.

Quintil. l. 10, cap. 1.

Je terminerai cet article, qui est devenu plus long que je ne pensais, par l'élégant et judicieux caractère que trace Quintilien de nos deux auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit jusqu'ici. *Historiam multi scripsere, sed nemo dubitat duos longè cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem penè est parem consecuta. Densus, et brevis, et semper instans sibi Thucydides : dulcis, et candidus, et fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior : ille concionibus, hic sermonibus : ille vi, hic voluptate.* « La Grèce a eu plusieurs historiens célèbres ; « mais on convient qu'il y en a deux qui sont fort au-« dessus des autres, et qui, par des qualités différentes, « ont acquis une gloire presque égale. L'un concis, « serré, toujours pressé [1] d'arriver à son but ; c'est Thu-« cydide : l'autre doux, clair, étendu ; c'est Hérodote. « L'un est plus propre pour les passions véhémentes, « l'autre pour celles qui demandent de l'insinuation. « L'un réussit dans les harangues, l'autre dans les dis-« cours ordinaires. Le premier entraîne par la force, le « second attire par le plaisir. » Ce qui ajoute, ce me semble, beaucoup au mérite d'Hérodote et de Thucydide, c'est qu'ayant peu de modèles qu'ils pussent « suivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'histoire « à sa perfection par une route différente [1].

L'estime générale des anciens pour ces deux auteurs

[1] *Instans sibi* est difficile à rendre ; c'est-à-dire, qu'il est toujours pressé, qu'il se hâte d'aller à son but, qu'il y tend continuellement, sans le perdre de vue, sans se détourner, sans s'amuser.

est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XÉNOPHON.

J'ai exposé ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions et les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot, pour en rappeler le souvenir et les dates dans l'esprit du lecteur.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athènes la troi- An. M. 3554.
sième année de la 82e olympiade. Il était plus jeune que Av. J. C. 450.
Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand philosophe, grand historien, grand général.

Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui An. M. 3603.
marchait contre son frère Artaxerxe Mnémon, roi de Av J. C. 401.
Perse, pour le détrôner. C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étaient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille, sous la conduite de Xénophon, est connue de tout le monde, et a rendu son nom célèbre à jamais.

Depuis son retour, il fut toujours employé dans les troupes lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Asie, jusqu'au rappel d'Agésilas, qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avaient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Élide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissait pour composer ses histoires. Il commença par *la Cyropédie*, qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus, qui est la fameuse expédition des dix

mille, en sept livres; puis il écrivit l'histoire grecque, en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avait fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs traités particuliers sur des sujets historiques[1].

Son style, sous un air de simplicité et de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent et admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron, et qui lui ont fait dire « que les Muses paraissaient avoir parlé par la
Orat. n. 62. « bouche de Xénophon. » *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.*

Lib. 10, c. 1 Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur : et, quod de Pericle veteris comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quamdam persuadendi deam.* « Quelles louanges ne « mérite point cette douceur charmante de Xénophon, « si simple, si éloignée de toute affectation, mais que « nulle affectation ne saura jamais atteindre! Vous « diriez que les Graces elles-mêmes ont composé son « langage; et l'on pourrait lui appliquer justement ce « que l'ancienne comédie disait de Périclès, que la « déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres. »

[1] Les dits mémorables de Socrate; le gouvernement de Sparte et d'Athènes; un traité des *revenus* de l'Attique. — L.

CTÉSIAS.

Ctésias, de Cnide, était contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frère Artaxerxe. Ayant guéri le roi de la blessure qu'il y avait reçue, il exerça la médecine dans la cour de Perse avec beaucoup de réputation, et demeura auprès du prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'histoire des Assyriens et des Perses en vingt-trois livres. Un des fragments que Photius nous a conservés (car il ne nous reste de Ctésias que des fragments), nous apprend que dans les six premiers livres il traitait de l'histoire d'Assyrie, et de tout ce qui y était arrivé avant l'empire des Perses; et que depuis le septième jusqu'au treizième inclusivement, il rapportait tout ce qui regarde les règnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius et de Xerxès. Il avait conduit l'histoire des Perses jusqu'à la troisième année de la 95e olympiade, où Denys l'ancien, tyran de Syracuse, faisait de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois. Photius. Diod. l. 14, pag. 275.

Il contredit presqu'en tout Hérodote, et s'attache particulièrement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui-même, et il est regardé par tous les savants comme un écrivain rempli de mensonge, et indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote [1]. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, et Photius.

[1] Οὐκ ἀξιόπιστος.

quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote et même à Xénophon. Ce qui les a trompés, sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien, dans ses écrits, dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, et puisé dans leurs archives.

POLYBE.

J'ai déja parlé de ce célèbre écrivain en quelques endroits de mon histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paraîtra le plus nécessaire pour avoir quelque idée du caractère, des actions, et des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez étendue, et fort bien écrite, à la tête de la nouvelle traduction de Polybe : j'en ferai bon usage, mais en l'abrégeant beaucoup.

An. M. 3800. Av. J.C. 204. Polybe était de Mégalopolis, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an 548 de la fondation de Rome. Son père se nommait Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens pendant qu'il la gouvernait.

Il fut élevé, comme tous les enfants de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité : pieux sentiment où les Arcadiens mettaient leur principale gloire, et dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, et qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour maître dans la politique Lycortas son père, grand homme d'état; et pour la guerre Philopé-

men, un des plus habiles et des plus intrépides capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avait reçues dans les diverses négociations et les différentes affaires où il fut employé, soit avec son père, soit seul, surtout pendant la guerre des Romains contre Persée, dernier roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en son lieu.

Les Romains, après la défaite de Persée, songèrent à humilier et à punir ceux des Achéens qui avaient été les plus fermes à soutenir la liberté de la ligue achéenne, et qui avaient paru contraires à leurs vues et à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome : de ce nombre fut Polybe. An M. 3837 Av. J.C. 167.

Pendant le séjour qu'il y fit, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fit rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius et du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Émile, et adoptés, l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtait ou empruntait des livres, et s'entretenait avec eux sur les matières qui y étaient traitées. Charmés tous deux de ses grandes qualités, ils obtinrent du préteur qu'il ne sortirait pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui se passa pour-lors entre le jeune Scipion, âgé seulement de dix-huit ans, et Polybe, et qui donna lieu à la liaison intime qui se forma depuis entre eux, est, ce me semble, un morceau d'histoire des plus intéressants, et qui peut être d'une grande instruction pour la jeune noblesse. J'ai rapporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins

qu'il assembla des mémoires pour la composer. Où pouvait-il mieux s'instruire des événements qui s'étaient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre punique, que dans la maison des Scipion; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Émile? Il en est de même de toutes les affaires étrangères qui se passèrent du temps qu'il était à Rome, ou qu'il accompagnait Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de la première main, il ne pouvait manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivait de plus mémorable.

An. M. 3854. Av. J. C. 150. Les Achéens, après bien des requêtes inutilement présentées au sénat, obtinrent enfin le retour de leurs exilés : ils n'étaient plus qu'au nombre de trois cents. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque, trois ans après, il était avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voyages par rapport à l'histoire, qu'il avait toujours en vue. An M. 3858. Av. J. C. 146. Mais quelle fut sa douleur lorsqu'en revenant dans le Péloponnèse, il vit la destruction et l'incendie de Corinthe, sa patrie, réduite en province de l'empire romain, et obligée de subir les lois d'un magistrat étranger qui devait y être envoyé de Rome tous les ans! Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissements au malheur de ses concitoyens, et l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son maître dans la science de

la guerre, dont on voulait abattre les statues. J'ai raconté ce fait.

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il était présent. Scipion mort, il reprit la route de son pays ; (car quelle sûreté y avait-il à Rome pour Polybe après que Scipion avait été mis à mort par la faction des Gracques ?) et ayant joui dans le sein de sa patrie, pendant six ans, de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié de ses chers citoyens, il mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une blessure qu'il s'était faite en tombant de cheval.

An.M.3877. Av.J.C. 127.

Lucian. in Macrob. pag. 642. An.M.3883. Av.J.C. 121.

Les principaux ouvrages qu'il a composés sont : la vie de Philopémen ; un livre sur la tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille ; l'Histoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Luccéius ; et son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces ouvrages que le dernier, et encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Histoire universelle*, non par rapport au temps, mais par rapport aux lieux, parce qu'elle contenait non-seulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'était passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province de l'empire romain.

Nulle histoire ne présente, dans un aussi court espace de temps que celui dont il s'agit ici, un si grand nombre d'événements, tous décisifs et de la dernière importance : la seconde guerre punique entre les deux peuples de la terre les plus puissants et les plus bel-

liqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte; puis, par un retour surprenant, abattit Carthage, et fraya le chemin à sa ruine totale : ensuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des rois de Macédoine et le nom d'Alexandre-le-Grand, encore redouté en un certain sens, rendaient formidable : la guerre contre Antiochus, le plus opulent roi de l'Asie, qui traînait après lui par terre et par mer des armées très-nombreuses; et celle contre les Étoliens, peuple féroce, et qui prétendait ne le céder à aucune nation en courage et bravoure : enfin la dernière guerre de Macédoine contre Persée, laquelle porta le coup mortel à cet empire autrefois si terrible, et pour qui le monde entier était trop étroit. Ce furent tous ces événements, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'univers étonné ce que c'était que la grandeur romaine, et comment Rome était destinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvait-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant ?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de temps remplissaient trente-huit livres, au-devant desquels il en avait mis deux pour servir comme d'introduction aux autres, et de continuation à l'histoire de Timée. Il y avait donc en tout quarante livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avait laissés, des fragments quelquefois assez considérables des douze livres suivants, avec *les Ambassades* et les *Exemples de vertus et de vices*, que l'empereur Constantin Porphyrogénète, au dixième siècle, avait fait extraire de *l'Histoire* de Polybe, pour les

insérer dans ses *Pandectes politiques*; grande compilation, où l'on voyait rangé sous certains titres tout ce que les anciens historiens avaient écrit sur certaines matières, et où l'on pouvait s'instruire de ce qui s'était fait dans les différents cas où l'on se trouvait soi-même, sans avoir la peine de lire ces historiens.

Voilà le véritable usage et la grande utilité de l'histoire, qui est, à proprement parler, la science des rois, des généraux d'armée, des ministres, et de tous ceux qui sont employés au gouvernement : car les hommes sont toujours les mêmes, ils se conduisent dans tous les temps par les mêmes principes, et ce sont presque toujours les mêmes ressorts qui font mouvoir les états, et qui y causent les diverses révolutions qui y arrivent. Ce prince était donc bien sage de songer à établir dans son empire une espèce de conseil stable et perpétuel, composé de ce qu'il y avait eu dans toute l'antiquité, et en tout genre, de personnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce dessein, si louable en lui-même, est devenu funeste à tous les siècles suivants. Dès qu'on eut pris l'habitude (et notre paresse nous y conduit bientôt) de ne consulter que ces abrégés, on regarda les originaux comme inutiles, et l'on ne se donna plus la peine de les copier. C'est à quoi l'on attribue la perte de plusieurs ouvrages importants, quoique sans doute d'autres causes y aient encore contribué. Ces abrégés mêmes dont je parle en sont un exemple : de cinquante titres qu'ils renfermaient, il ne nous en reste que deux; s'ils nous avaient été conservés en entier, ils auraient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais

tout a subi le sort commun des choses humaines, et ne laisse que matière à nos regrets.

Quel dommage qu'une histoire comme celle de Polybe soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention et d'exactitude à s'assurer des faits, que lui? Pour ne pas se tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille ou d'une marche, il s'y était transporté lui-même, et avait fait dans cette seule vue une infinité de voyages. La vérité était son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célèbre, que la vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'histoire, sans la vérité, n'est qu'une narration amusante et infructueuse.

Polyb. l. 3, pag. 13.

Mais on peut dire qu'ici ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes règles de politique et les solides réflexions d'un homme qui, naturellement porté au bien public, en avait fait toute son étude, qui pendant tant d'années s'était trouvé dans les plus grandes affaires, qui avait gouverné lui-même, et du gouvernement duquel on avait été si satisfait! Voilà ce qui fait le principal mérite de Polybe, et ce qu'un lecteur de bon goût doit principalement y chercher : car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues et fréquentes, je l'avoue, mais remplies de tant de faits curieux et d'instructions utiles, qu'on doit non-seule-

ment lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs, il faut se souvenir que Polybe avait entrepris l'histoire universelle de son temps, comme il en a donné le titre à son ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, critique fort célèbre dans l'antiquité, porte de notre historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matière de critique. Il dit nettement et sans circonlocution qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; et la raison qu'il en apporte, c'est que cet auteur n'entend rien à l'arrangement des mots; c'est-à-dire qu'il aurait voulu trouver dans son histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matière d'histoire. Un style militaire, simple, négligé, se pardonne à un écrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours et à la diction. Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce rhéteur celui de Brutus, qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuyeuse, s'en occupait continuellement, et en faisait des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale.

Plut. in Brut. p. 985.

DIODORE DE SICILE.

Diodore était d'Agyrium, ville de Sicile, ce qui l'a fait appeler *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de plusieurs autres écrivains de ce nom. Il a vécu sous Jules César et sous Auguste.

Son ouvrage a pour titre, *Bibliothèque historique*. Il

comprend en effet l'histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisait passer comme en revue devant son lecteur : Égyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, et d'autres encore. Il comprenait quarante livres, dont il nous trace lui-même l'idée et la suite dans sa préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les temps fabuleux : dans les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres les antiquités grecques. Les onze suivants comprennent l'histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres, cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jules César, après avoir subjugué plusieurs nations gauloises très-belliqueuses, porta les limites de l'empire romain jusqu'aux îles britanniques.

De ces quarante livres il ne nous en reste que quinze, avec quelques fragments qui nous ont été conservés principalement par Photius et par les extraits de Constantin Porphyrogénète. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, et de ce qui regarde l'Égypte;

Dans le second, des premiers rois d'Asie depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, des Mèdes, des Indiens, des Scythes, des Arabes;

Dans le troisième, des Éthiopiens et des Libyens;

Dans le quatrième, de l'histoire fabuleuse des Grecs;

Dans le cinquième, de l'histoire fabuleuse de la Sicile, et des autres îles.

Les livres six, sept, huit, neuf et dix, sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis le onzième jusqu'au dix-septième inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingt-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Grèce jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

Les trois suivants, savoir les dix-huit, dix-neuf et vingt, traitent des différends et des guerres entre les successeurs d'Alexandre jusqu'aux dispositions pour la bataille d'Ipsus. Et là finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, et dans le moment même où va se donner un combat qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers livres, qui renferment proprement l'histoire suivie des Perses, des Grecs et des Macédoniens, Diodore y joint aussi l'histoire des autres peuples, et en particulier celle des Romains, selon que les événements concourent avec son principal objet.

Diodore nous marque lui-même dans sa préface qu'il employa trente années à la composition de son histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe et de l'Asie, pour s'assurer par lui-même de la situation des villes et des autres lieux dont il devait parler, ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'histoire.

Son style n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intelligible, et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes et de longues harangues : il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, et croit qu'on les peut employer fort à propos quand l'importance de la matière semble le demander. Après la défaite de

Diod. l. 20, p. 746.

Diod. l. 13, p. 149-161. Nicias, on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devait faire aux prisonniers athéniens. Diodore rapporte les harangues de deux orateurs, qui sont longues et fort belles, surtout la première.

On ne doit pas compter absolument sur les dates de chronologie, ni sur les noms, soit des archontes d'Athènes, soit des tribuns des soldats et des consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes.

Cette histoire présente de temps en temps des réflexions fort sensées et fort judicieuses. Diodore surtout a grand soin de rapporter le succès des guerres et des autres entreprises, non au hasard ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs historiens, mais à une sagesse et à une providence qui préside à tous les événements.

Tout bien pesé et bien examiné, on doit faire un grand cas des ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à nous, et regretter beaucoup la perte des autres, qui auraient jeté une grande lumière sur toute l'histoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'historien dont nous parlons nous apprend lui-même, dans la préface de son ouvrage, le peu que l'on sait touchant sa personne et son histoire. Il était d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour père Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

An. M. 3973. Av. J. C. 31. Il aborda en Italie vers le milieu de la 187e olympiade, dans le temps que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura

vingt-deux ans à Rome, et il employa ce temps à y apprendre dans une grande exactitude la langue latine, à s'instruire de la littérature et des écrits des Romains, et surtout à s'informer avec soin de ce qui avait rapport à l'ouvrage qu'il méditait : car il paraît que c'était là le motif de son voyage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avait de plus savants hommes à Rome, et eut avec eux de fréquents entretiens. A ces conversations de vive voix, qui étaient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des historiens romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valérius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeait nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler. Le titre de son ouvrage est, *les Antiquités romaines*; et il l'appela ainsi, parce qu'en écrivant l'histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Il avait conduit son histoire jusqu'au commencement de la première guerre punique, et il s'était arrêté à ce terme, parce que son plan était d'éclaircir la partie de l'histoire romaine la moins connue. Or, depuis les guerres puniques, cette histoire a été écrite par des auteurs contemporains, qui étaient entre les mains de tout le monde.

Des vingt livres qui composaient les antiquités romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne mènent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neuf derniers, qui renfermaient tout ce qui se passa jusqu'à l'an 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont péris par l'injure du temps. A chacun des auteurs an-

ciens dont nous parlons, nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs ouvrages, surtout quand ces auteurs sont excellents, comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques fragments au sujet des ambassades, qui sont des morceaux détachés et fort imparfaits. Les deux titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénète nous en ont aussi conservé plusieurs fragments.

Photius, dans sa bibliothèque, parle des vingt livres des antiquités, comme d'un ouvrage entier qu'il avait lu. Il cite de plus un abrégé que Denys d'Halicarnasse avait fait de son histoire, en cinq livres. Il en loue la justesse, l'élégance et la précision, et il ne fait point de difficulté de dire que cet historien, dans son Épitome, s'était surpassé lui-même.

Nous avons deux traductions assez récentes de l'histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre : je laisse ce soin au public, qui est en droit de porter son jugement sur les ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'histoire romaine.

Le père Le Jay, jésuite, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet auteur un portrait et un caractère auquel il serait difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les écrivains anciens et modernes qui ont parlé

avec quelque connaissance de son histoire reconnaissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Il était versé dans tous les beaux-arts, bon philosophe, sage politique, excellent rhéteur. Il s'est peint dans son ouvrage sans y penser. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zèle pour sa religion, déclaré contre les impies qui niaient une Providence.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors; il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, et qui servent à entretenir l'union et la tranquillité parmi les citoyens. Il ne fatigue point par des narrations ennuyeuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau et capable de faire plaisir à ses lecteurs. Il mêle dans ses récits des réflexions morales et politiques, qui sont l'ame de l'histoire, et le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matières avec beaucoup plus d'abondance et d'étendue que Tite-Live; et ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers livres, l'auteur grec en fait la matière de onze livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses dont Tite-Live et les autres historiens latins ont négligé de nous instruire, et dont ils ne parlent que très-superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond les Romains, qui ait laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs sacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur discipline, de leurs triomphes,

de leurs comices ou assemblées, du dénombrement et de la distribution du peuple en classes et en tribus. Nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa et de Servius, et de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivait son histoire que pour instruire les Grecs, ses compatriotes, des faits et des mœurs des Romains qui leur étaient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention sur ce point que les autres historiens latins, qui n'étaient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du style que l'historien grec et l'historien latin ont employé dans la composition de leur ouvrage, le père Le Jay se contente du jugement qu'en a porté Henry Étienne : « que l'histoire romaine ne pouvait « être mieux écrite que l'a fait en grec Denys d'Hali- « carnasse, et Tite-Live en Latin. »

Pour moi, je suis bien éloigné de souscrire à ce jugement, qui met une sorte d'égalité entre Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, et qui semble les ranger tous deux sur une même ligne par rapport au style. Je trouve entre eux sur ce point une différence infinie. Chez l'auteur latin, les descriptions, les images, les harangues, tout est plein de beauté, de noblesse, de grandeur, de force, de vivacité : chez le grec, en comparaison de l'autre, tout est faible, prolixe, languissant. Je voudrais que les bornes de mon ouvrage me permissent d'insérer ici l'un des plus beaux faits de l'histoire ancienne de Rome, c'est le combat des Horaces et des Curiaces, et de comparer ensemble les deux récits. Dans Tite-Live, le lecteur croit assister réellement au combat. Au premier aspect des épées nues, au bruit et au cliquetis des armes, à la vue du sang qui coule

des blessures des combattants, il se sent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains et les Albains les divers sentiments de crainte, d'espérance, de douleur, de joie, qui se succèdent alternativement de part et d'autre. Il est continuellement en suspens dans l'attente inquiète du succès qui va décider du sort des deux peuples. Le récit de Denys d'Halicarnasse, qui est beaucoup plus long, ne cause dans le lecteur presque aucun de ces mouvements. On le parcourt de sang-froid, sans sortir de sa situation tranquille et naturelle, et l'on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattants. Denys d'Halicarnasse peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages sur Tite-Live : mais, pour le style, il me semble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

Philon était un Juif d'Alexandrie, de la race sacerdotale, et des plus illustres familles de toute la ville. Il avait étudié avec un grand soin les livres sacrés qui faisaient la science des Juifs. Il se rendit aussi très-célèbre dans les lettres humaines, et dans la philosophie, surtout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'empereur Caïus Caligula pour maintenir le droit de bourgeoisie qu'ils prétendaient avoir dans cette ville.

Outre beaucoup d'autres ouvrages, il écrivit en cinq livres, selon Eusèbe, les maux que les Juifs souffrirent sous Caïus. Nous n'en avons conservé que les deux pre-

Euseb. l. 2, cap. 5.

Euseb. l. 2, c. 18. miers, dont l'un a pour titre, *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que, Philon ayant lu sous Claude, en plein sénat, les écrits qu'il avait faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent si estimés, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique.

Apion, ou Appion, était Égyptien, né à Oasis, à l'extrémité de l'Égypte. Mais, ayant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il était grammairien de profession, comme on appelait alors ceux qui étaient habiles dans les lettres humaines et dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des députés que ceux d'Alexandrie envoyèrent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Suidas. Aul. Gell. lib. 5, c. 14. Il avait été élevé par Didyme, célèbre grammairien d'Alexandrie. C'était un homme de grande littérature, et qui possédait parfaitement l'histoire grecque, mais fort plein de lui-même, et entêté de son mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'est son Histoire d'Égypte, où il renfermait presque tout ce qu'il y avait de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parlait fort mal contre les Juifs, et encore plus dans un autre ouvrage, où il avait ramassé contre eux toutes sortes de calomnies.

Id. ibid. L'histoire d'un esclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avait guéri d'une plaie, et reconnu ensuite par le même lion à la vue de toute la ville de Rome, lorsqu'il était exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le temps dont nous parlons, puisque Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assurait l'avoir vue de ses yeux. L'esclave en eut la vie et la liberté pour récompense, avec le lion même. Cette

histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle, et mérite d'être lue.

JOSÈPHE.

Josèphe était de Jérusalem, et de la race sacerdotale. Il naquit en la première année de Caïus. Il fut si bien instruit, qu'à l'âge de quatorze ans les pontifes même le consultaient sur ce qui regardait la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageaient alors les Juifs, il choisit celle des pharisiens. An. J. C. 37. Joseph. in vita sua.

A l'âge de dix-neuf ans il commença à prendre part aux affaires publiques. An. J. C. 56.

Il soutint avec un courage incroyable le siége de Jotapat, qui dura près de sept semaines. La ville fut prise en la treizième année de Néron. Cette prise coûta bien cher aux Romains, et Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Josèphe, qui s'était caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien. An. J. C. 67.

Je ne rapporte point tout ce qui se passa depuis ce temps-là jusqu'au fameux siége et à la prise de Jérusalem : il en fait lui-même le récit fort au long, et l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, et lors même qu'il était encore captif, Vespasien et Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passait rien du tout dont il n'eût une entière connaissance ; car il voyait lui-même tout ce qui se faisait du côté des Romains, et l'écrivait exactement ; et il apprenait des transfuges, qui s'adressaient tous à lui, ce qui se passait dans la

ville, qu'il ne manquait pas sans doute aussi d'écrire aussitôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, et lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avait pas apprise de jeunesse, les Juifs estimant peu l'étude des langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Antiq. l. 20, cap. 9.

Phot. c. 47.

An. J. C. 71.

Après que la guerre fut finie, Tite, s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avait avant que d'être empereur, le fit citoyen romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, et lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien qui, en le faisant citoyen, lui donna le nom de *Flavius*, qui était celui de sa famille.

Dans le loisir que Josèphe avait à Rome, il s'occupa à écrire l'histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avait dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui était à peu près la même que la syriaque. Il la traduisit ensuite en grec pour les peuples de l'empire, en remontant jusqu'au temps d'Antiochus Épiphane et des Machabées.

Josèphe fait profession d'y rapporter avec une entière sincérité tout ce qui s'est fait de part et d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avait pour sa nation que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, et de détester les crimes des séditieux qui en avaient causé la ruine totale.

Dès que son histoire grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien et à Tite, qui en furent extrêmement

satisfaits[1]. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, et mise dans une bibliothèque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devait être mis, pour montrer qu'il voulait que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'était passé pendant le siége et à la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité et l'importance de cette histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier et littéral des prédictions de Jésus-Christ contre Jérusalem, et la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avait fait souffrir à son fils, l'ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation et de majesté, mais sans excès et sans enflure; qu'elle est vive et animée; pleine de cette éloquence qui excite ou apaise à son gré les mouvements de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles et persuasives; et que, quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites et plausibles pour l'un et pour l'autre. Phot.

[1] Josèphe avait fait tout ce qu'il fallait pour que son livre ne déplût point aux Romains. En faisant usage des livres saints, et, à leur défaut, des traditions et des autres monuments historiques qui pouvaient exister alors, il se permit une assez grande liberté; il passa sous silence ou atténua tout ce qui, dans l'histoire des Juifs, pouvait déplaire à un peuple aux yeux duquel ce que la religion juive avait de plus respectable n'était que des superstitions ridicules. Josèphe ajoute quelquefois au récit des évènements des détails qui les dénaturent; et partout il représente la nation juive sous le point de vue qui devait le moins offusquer l'orgueil des maîtres de la terre. C'est dans le 18[e] livre que se trouve le fameux passage sur Jésus-Christ : ce passage a excité de grandes et nombreuses controverses : la plupart s'accordent à le regarder comme une interpolation. — L.

Hieron. epist. 22.

Saint Jérôme loue Josèphe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appelant le *Tite-Live* des Grecs.

Après que Josèphe eut écrit l'histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connaître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt livres, auxquels il donne lui-même le titre d'*antiquités*, quoiqu'il les continue jusqu'à la douzième année de Néron, en laquelle les Juifs se révoltent. Il paraît qu'il adressa cet ouvrage à Épaphrodite, homme curieux et savant. On croit que c'est ce célèbre affranchi de Néron que Domitien fit mourir en l'an 95. Josèphe acheva cet ouvrage en la cinquante-sixième année de son âge, qui était la treizième du règne de Domitien.

An. J. C. 93.

In præfat.

Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les livres saints, dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, et de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il aurait été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Écriture; il en retranche un plus grand nombre, et en déguise quelques autres d'une manière qui les rend tout humains, et leur fait perdre cette grandeur divine et cette majesté que leur donne la simplicité de l'Écriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir rapporté les plus grands miracles de Dieu, il en affaiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Josèphe voulut joindre à ses antiquités l'histoire de sa vie, durant qu'il y avait encore plusieurs personnes

qui pouvaient le démentir, s'il s'éloignait de la vérité. Il paraît en effet qu'il la fit aussitôt après; et on l'a considérée comme une partie du vingtième livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien. AN. J.C. 96.

Comme diverses personnes témoignaient douter de ce qu'il disait des Juifs dans ses Antiquités, et objectaient que, si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisait, les autres historiens en auraient parlé, il entreprit sur cela un ouvrage, non-seulement pour montrer que plusieurs historiens avaient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avaient été répandues contre eux par divers auteurs, et particulièrement par Apion, dont nous avons parlé; ce qui fait que tout l'ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de livres plus généralement estimés et goûtés que ceux de Josèphe. La traduction en nôtre langue en parut dans un temps où, faute de meilleures lectures, les romans étaient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que l'effet des rêveries creuses d'un écrivain sans poids et sans autorité, et les préférer à des histoires aussi belles et aussi solides que celles de Josèphe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, et il faut qu'il soit malade pour lui préférer ou même pour lui comparer des fictions et des fables.

PLUTARQUE.

An. J. C. 48. Plutarque naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, autant qu'on en peut conjecturer. La Béotie [1] était décriée chez les anciens comme un pays qui ne portait point d'homme d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare et d'Épaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé, et une preuve évidente qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'esprit et la vertu ne puissent naître.

Il descendait d'une des plus honnêtes et des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son père : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite et d'une grande érudition. Son aïeul s'appelait *Lamprias*, à qui il rend ce témoignage, qu'il était très-éloquent, qu'il avait une imagination fertile, et qu'il se surpassait lui-même lorsqu'il était à table avec ses amis : car alors son esprit s'animait d'un nouveau feu, et son imagination, toujours heureuse, devenait plus vive et plus féconde ; et Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disait de lui-même, *que la chaleur du vin faisait sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin et de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevait des leçons de philosophie et de mathématiques sous le philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce : il pouvait alors avoir dix-sept ou dix-huit ans.

[1] Bœotùm in crasso jurares aëre natum. (HORAT.)

Il paraît que les talents de Plutarque éclatèrent de bonne heure dans son pays; car, encore jeune, on le députa avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, et fit ce que portait leur commission. A son retour, comme il se disposait à en rendre compte au public, son père, le prenant en particulier, lui parla de la sorte: « Mon fils, dans le « rapport que vous allez faire, gardez-vous bien de « dire, *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait* : mais dites « toujours, *Nous sommes allés*, *nous avons parlé*, « *nous avons fait*, en associant votre collègue à toutes « vos actions, afin que la moitié du succès soit attri« buée à celui que la patrie a honoré de la moitié de « la commission, et que par ce moyen vous écartiez « de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire « d'avoir réussi. » C'est ici une leçon bien sage, et rarement pratiquée par ceux qui ont des collègues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commission que ce soit, à qui il arrive souvent, par un amour-propre mal entendu, et par une bassesse d'ame odieuse et méprisable, de vouloir attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est commun avec leurs collègues. Ils ne font pas réflexion que la gloire suit ordinairement ceux qui la fuient, et qu'elle leur rend avec usure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres.

Plut. in Moral. p. 816.

Il fit plusieurs voyages en Italie : on en ignore le sujet. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever et de perfectionner son ouvrage des Vies des hommes illustres

l'obligea à faire un plus grand séjour à Rome qu'il n'aurait fait sans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démosthène appuie cette conjecture. « Selon lui, un « homme qui a entrepris de rassembler des faits et « d'écrire une histoire composée d'événements qui ne « sont ni sous sa main, ni arrivés dans son pays, mais « étrangers, divers, et épars çà et là dans plusieurs « différents écrits, a besoin d'être dans une grande ville « bien peuplée, et où règne le goût des belles choses. « Un tel séjour le met en état d'avoir quantité de livres « en sa disposition, et de s'instruire, par la conversa- « tion, de toutes les particularités qui ont échappé aux « écrivains, et qui, s'étant conservées dans la mémoire « des hommes, n'en ont acquis que plus d'autorité par « cette espèce de tradition. C'est le moyen de ne pas « faire un ouvrage imparfait, et qui manque de ses « principales parties. »

In vita Demost. p. 840.

Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ses voyages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome, pour la première fois, qu'à la fin du règne de Vespasien, et qu'il n'y alla plus après celui de Domitien : car il paraît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de temps après la mort du dernier, et qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours est digne de remarque. *Je suis né*, disait-il, *dans une ville fort petite; et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir*. En effet, quelle gloire ne lui a-t-il point procurée! Caton d'Utique, ayant persuadé, non sans peine, au philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flatté et si content de cette conquête, qu'il la regarda comme

un exploit plus grand, plus éclatant et plus utile que ceux de Luculle et de Pompée qui avaient triomphé des nations et des royaumes de l'orient. Si un étranger, célèbre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand philosophe, un grand écrivain, à la ville qui l'a porté, et où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages! M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour et de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune et pour s'agrandir; mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne, qu'on nomme *Chéronée*. Personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens et sur les Béotiens cette grande victoire qui le rendit maître de la Grèce; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, et où il a écrit la plupart de ces beaux traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison était toujours remplie d'amateurs des belles connaissances, parmi lesquels on comptait les plus illustres personnages de la ville, qui allaient entendre ses discours sur les différentes matières de philosophie : car, dans ce temps-là, les premières personnes de l'état, et les empereurs même, se faisaient un honneur et un plaisir d'assister aux leçons des grands philosophes et des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement

avec lequel ces discours publics de Plutarque étaient écoutés, et de l'attention qu'on lui donnait, par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la curiosité.
Page 522. « Autrefois à Rome, dit-il, un jour que je parlais en « public, Arulénus Rusticus, celui que Domitien fit « mourir ensuite à cause de l'envie qu'il portait à sa « gloire, était du nombre de mes auditeurs. Comme « j'étais au milieu de mon discours, un officier entra, « et lui rendit une lettre de César (apparemment de « Vespasien). D'abord un grand silence régna dans « l'assemblée, et je m'arrêtai pour lui donner le temps « de lire sa lettre; mais il ne le voulut point, et n'ou-« vrit sa lettre qu'après que j'eus achevé, et que l'as-« semblée fut congédiée. » C'était peut-être pousser un peu trop loin la considération pour l'orateur : défaut peu commun, et qui part d'un principe bien louable!

Plutarque ne faisait ses dissertations qu'en grec : car, quoique la langue latine fût en usage dans tout l'empire, il ne la connaissait pas assez pour la parler.
Page 846. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démosthène, que pendant son séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, il n'avait pas eu le temps de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il était chargé, et du grand nombre de personnes qui allaient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie : qu'il ne commença que fort tard à lire les écrits des Romains; et que les termes de cette langue n'avaient pas tant servi à lui faire entendre les faits que la connaissance qu'il avait déja des faits l'avait conduit à entendre les termes. Mais la langue grecque était fort connue à Rome, et elle était même, à proprement parler, la

langue des sciences, témoin les ouvrages de l'empereur Marc-Aurèle, qui écrivit en grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connaissance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables; car il fut archonte, c'est-à-dire premier magistrat: mais il avait exercé auparavant des emplois inférieurs, et les avait exercés avec le même soin, la même application, et la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importants. Il était persuadé, et il enseignait par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paraissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, et qu'il dépend d'un homme de bien et d'un homme sage de les ennoblir par la manière dont il s'en acquitte; ce qu'il prouve par l'exemple d'Épaminondas. In Moral. pag. 811.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, et qu'il fut en même temps bon fils, bon frère, bon père, bon mari, bon maître, bon citoyen, il eut la joie aussi de trouver dans son domestique et dans l'intérieur de sa famille toute la paix et la satisfaction qu'il pouvait désirer : bonheur qui n'est pas commun, et qui est le fruit d'un esprit sage, modéré et complaisant. Il parle fort avantageusement de ses frères, de ses sœurs et de sa femme. Elle était des meilleures familles de Chéronée, et on la regardait comme un modèle de sagesse, de modestie et de vertu : elle s'appelait Timoxène. Il en eut quatre garçons de suite, et une fille. Il perdit deux de ses fils, et cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses frères. Consol. ad uxor. p. 608, etc.

Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cet enfant.

Il eut un neveu, appelé Sextus, philosophe d'un si grand savoir et d'une si grande réputation, qu'il fut appelé auprès de l'empereur Marc-Aurèle pour lui enseigner les lettres grecques. Cet empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ses réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner et de prévenir les souhaits et les besoins de mes amis, à souffrir les ignorants et les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, et à m'accommoder à la portée de tout le monde*, etc. Voilà beaucoup d'excellentes qualités, surtout celle qui le portait *à deviner et à prévenir les souhaits et les besoins de ses amis*, parce qu'elle marque que Marc-Aurèle connaissait le devoir essentiel d'un prince, qui est d'être intimement persuadé que, par sa qualité de prince, il est né pour les autres, et non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui sont en place.

Il est temps de venir aux ouvrages de Plutarque. On les partage en deux classes : les Vies des hommes illustres, et les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très-utiles pour la conduite de la vie particulière et pour l'administration des affaires publiques, de principes même admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes et ridicules, tel qu'il se trouve

dans presque tous les païens. L'ignorance de la bonne physique rend aussi la lecture de plusieurs de ces traités fort ennuyeuse et rebutante.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée est celle qui comprend les Vies des hommes illustres grecs et latins, qu'il apparie et compare ensemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a composées : on en a perdu au moins seize. Celles dont la perte doit être le plus regrettée, sont les vies d'Épaminondas et des deux Scipions Africains. Il nous manque aussi les comparaisons de Thémistocle et de Camille, de Pyrrhus et de Marius, de Phocion et de Caton, de César et d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût et de bon jugement, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudrait conserver, s'il n'en pouvait sauver qu'un seul à son choix d'un incendie commun, se soit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'est l'ouvrage le plus accompli que nous ayons, et le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique et les fonctions du dehors, soit pour la vie privée et domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir, comme la plupart des historiens, par les actions d'éclat qui font beaucoup de bruit et qui attirent l'admiration du vulgaire et du plus grand nombre des hommes. Il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits accoutument ses lecteurs à en juger de la même sorte, et leur apprennent en quoi consistent la véritable grandeur et la solide gloire. Il refuse inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractère de justice, de vérité, de bonté, d'huma-

nité, d'amour du bien public, et qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures et brillantes où les princes, les conquérants, et tous les grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun leur rôle sur la scène du monde, y représentent pour ainsi dire un personnage passager, et réussissent à se contrefaire pour un temps. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes; et, pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vue perçante, il les suit avec son lecteur jusque dans l'intérieur de leurs maisons, les examine, s'il était permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé, prête l'oreille à leurs conversations les plus familières, les considère à table, où l'on ne sait ce que c'est de se contraindre, et dans le jeu, où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, et ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos historiens, qui évitent comme bas et rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connaître les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture et plus agréable et plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un exemple de ces sortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des études, à l'endroit où j'examine en quoi consiste la véritable grandeur.

M. de Turenne ne partait jamais pour ses campagnes qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les ouvriers qui avaient fait quelque fourniture pour sa maison, de remettre leurs mémoires entre les mains de son intendant. La raison qu'il en apportait, c'est qu'il ne savait

pas s'il reviendrait de la campagne. Cette circonstance peut paraître petite et basse à de certaines personnes, et peu digne d'entrer dans l'histoire d'un aussi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en aurait pas pensé ainsi ; et je suis persuadé que l'auteur de la nouvelle vie de ce prince, qui est un homme sensé et judicieux, ne l'aurait pas omise, s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fonds de bonté, d'équité, d'humanité, et même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre et de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'Écriture, différé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, et ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le style de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante; mais en récompense elle a une force et une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçants, et à exprimer des pensées nobles et sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grace et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, presque toujours dans le style fort et véhément.

Il faut que les beautés de cet auteur soient bien solides et bien frappées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux gaulois d'Amyot. Mais j'ai tort. Ce vieux gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très-habiles gens aiment mieux employer la traduction d'Amyot que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne*

Dans la Préface de Mithridate.

croyant pas (c'est M. Racine qui parle ainsi) *pouvoir en égaler les graces*. Je ne le lis jamais sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglais nos voisins, à découvrir des moyens de l'enrichir. On dit que nos dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auraient grand tort, et devraient bien plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'écrivains d'un certain rang et d'un certain mérite : comme ceux-ci, de leur côté, devraient aussi devenir plus hardis, et hasarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue et une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amyot, et d'avoir mis par là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvait être plus élégante et plus travaillée; mais un ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la dernière perfection, demanderait la vie entière d'un homme.

ARRIEN.

Arrien était de Nicomédie. Sa science et son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevèrent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien, et qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle.

Il était disciple d'Épictète, le plus célèbre philosophe de ce temps-là. Il avait fait en huit livres un ouvrage sur *les Entretiens d'Épictète :* nous n'en avons que les quatre premiers. Il avait composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre : histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un écrivain qui était en même temps homme de guerre et bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce conquérant. Ce critique nous a donné un abrégé de celles des successeurs d'Alexandre, qu'Arrien avait aussi écrites en dix autres livres. Il ajoute que le même auteur avait fait un livre sur les Indes [1] : et on l'a encore, mais on en fait un huitième livre de l'histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes orientales de l'Afrique, et de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais il semble qu'elle soit d'un auteur plus ancien, contemporain de Pline le naturaliste.

ÉLIEN (Claudius Ælianus).

Élien était de Préneste, mais avait passé la plus grande partie de sa vie à Rome; c'est pourquoi il se dit lui-même Romain. Il a fait un petit ouvrage en quatorze livres, qui a pour titre *Historiæ variæ*, c'est-à-dire *Mélange d'histoire;* et un autre en dix-sept livres sur l'histoire des animaux. Nous avons un écrit en grec

[1] Écrit dans le dialecte ionique qui alors n'était plus en usage. — L.

et en latin sur l'ordre observé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adressé à Adrien, et fait par un Élien. Tous ces ouvrages peuvent être du même auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 12, epig. 24,

APPIEN.

Appien était d'Alexandrie. Il vivait du temps de Trajan, d'Adrien et d'Antonin. Il plaida quelque temps à Rome; puis il eut l'intendance du domaine des empereurs.

Il écrivit l'histoire romaine, non tout de suite comme Tite-Live, mais faisant un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettait, selon l'ordre du temps, tout ce qui regardait la même nation. Ainsi son dessein était de faire une histoire exacte des Romains, et de toutes les provinces de leur empire, jusqu'à Auguste : et il allait aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre livres, et il n'avait pas néanmoins encore vu tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal; des fragments de celles d'Illyrie; cinq livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, et quelques fragments de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénète, avec des extraits semblables de Polybe et de divers autres historiens.

Photius remarque que cet auteur aime extrêmement la vérité de l'histoire, et qu'il apprend autant qu'aucun

autre l'art de la guerre : que son style est simple et sans superfluité, mais vif et animé. Dans ses harangues il donne d'excellents modèles de la manière dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abattus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, et copie souvent Plutarque.

DIOGÈNE LAERCE.

Diogène Laërce, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévère et ses successeurs. Il a écrit en dix livres les Vies des philosophes, dont il rapporte avec soin les sentiments et les Apophthegmes. Cet ouvrage est fort utile pour connaître les différentes sectes des anciens philosophes.

Le surnom de *Laërte*, qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvait être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire et les dogmes des philosophes, il avait embrassé la secte des épicuriens, les plus éloignés de la vérité et les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS (COCCEIUS OU COCCEIANUS).

Dion était de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les empereurs Commode, Pertinax, Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, et lui conférent les gouvernements et les postes de l'empire les plus importants. Alexandre le nomma pour être une seconde fois consul. Après ce consulat, il obtint la permission AN. J.C. 229.

d'aller passer le reste de sa vie en son pays, à cause de ses infirmités.

Suidas. Phot. Il a écrit en huit décades, c'est-à-dire en quatre-vingts livres, toute l'histoire romaine, depuis la venue

Dio, l. 72, pag. 829. d'Énée en Italie jusqu'à l'empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il employa dix ans à ramasser des mémoires de tout ce qui s'était passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévère, et douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de

Id. lib. 80, p. 917. Commode. Il y joignit ensuite celle des autres empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort d'Héliogabale, et un simple abrégé des huit premières années d'Alexandre, parce qu'ayant été peu en Italie pendant ce temps-là, il n'avait pas pu si bien savoir comment les choses s'étaient passées.

Photius remarque que son style est élevé, et proportionné à la grandeur de son sujet : que ses termes sont magnifiques, que sa phrase et son tour sentent l'antiquité : qu'il a pris Thucydide pour son modèle, qu'il l'imite excellemment dans sa manière de narrer et dans ses harangues, et qu'il l'a suivi presqu'en tout, sinon qu'il est plus clair. Cet éloge est bien favorable à Dion; mais je ne sais s'il ne passe pas un peu les bornes du vrai.

Vossius dit, et Lipse avait pensé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet historien de n'avoir pas su estimer la vertu selon son prix, et d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Cassius, Sénèque, soit par une malignité d'esprit, soit par une corruption de mœurs et de jugement. Le fait est constant; et, quoi qu'il en soit du motif, la chose en soi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avait fait, comme nous avons dit, quatre-vingts livres de l'histoire romaine : mais il ne nous reste qu'une bien petite partie de ce grand ouvrage : car les trente-quatre premiers livres sont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquième, hors quelques fragments. Les vingt suivants, depuis la fin du trente-cinquième jusqu'au cinquante-quatrième, sont ce qu'on en a de plus entier. Vossius croit que les six suivants, qui vont jusqu'à la mort de Claude, le sont aussi. Mais Buchérius soutient qu'ils sont fort tronqués : et cela paraît fort vraisemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragments.

Ce qui supplée un peu à ce défaut, c'est un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquième livre et le temps de Pompée juqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le onzième siècle. On trouve que cet abrégé est assez juste, Xiphilin n'ayant rien ajouté à Dion qu'en très-peu d'endroits où cela était nécessaire, et s'étant d'ordinaire servi de ses propres termes. L'histoire de Zonare se peut dire encore un abrégé de Dion ; car il le suit fidèlement, et nous apprend quelquefois des chosess que Xiphilin avait omises.

HÉRODIEN.

On ne sait de la vie d'Hérodien autre chose, sinon qu'il était d'Alexandrie, fils d'un rhéteur nommé Apollonius le *Dyscole* ou le Difficile, et qu'il suivit la profession de son père. Il est fort connu par les huit livres qu'il nous a donnés de l'histoire des empereurs, depuis la mort de M. Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de

Balbin. Il nous assure lui-même que l'histoire de ces soixante années est celle de son temps, et de ce qu'il avait vu. Il avait été employé en divers ministères de la cour et de la police, ce qui lui avait donné moyen de prendre part à plusieurs des événements qu'il rapporte.

Pour son histoire, Photius en fait un jugement fort avantageux : car il dit que son style est clair, élevé, agréable; que sa diction est sage et tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés simples et naturelles, et les discours bas et sans vigueur de ceux qui se font honneur d'ignorer ou de mépriser toutes les délicatesses de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par les discours inutiles, et qu'il n'omet rien de nécessaire; qu'en un mot il cède à peu d'auteurs dans toutes les beautés de l'histoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien soutient dignement et égale presque l'élégance de l'original. La version française que nous en a donnée M. l'abbé Mongaut enchérit beaucoup sur la latine.

EUNAPE.

An. J.C. 363. Eunape était de Sardes en Lydie. Il vint à Athènes à l'âge de seize ans. Il étudia l'éloquence sous Proérèse, sophiste chrétien, et la magie sous Chrysante, qui avait épousé sa cousine. Nous avons une histoire des Vies des sophistes du quatrième siècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'histoire de ce temps-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du troisième siècle, d'où il passe à Porphyre, à Jamblique et à ses disciples, sur lesquels il s'étend par-

ticulièrement. Il avait aussi écrit une histoire des empereurs en quatorze livres, qui commençaient en l'an 268, au règne de Claude, successeur de Gallien, et se terminaient à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcade, en l'an 404. Il nous reste quelques fragments de cette histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénète sur les ambassades, et dans Suidas. On y voit qu'il était extrêmement envenimé contre les empereurs chrétiens, surtout contre Constantin. On remarque la même aigreur dans ses Vies des sophistes, principalement contre les moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un magicien fût ennemi de la religion chrétienne.

ZOSIME.

Zosime, comte et avocat du fisc, vivait du temps de Théodose-le-Jeune. Il a écrit l'histoire des empereurs romains en six livres. Le premier, qui comprend la suite de ces princes depuis Auguste jusqu'à Probus (car on a perdu ce qui regardait Dioclétien), est extrêmement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au temps de Théodose-le-Grand et de ses enfants. Il ne passe pas le second siége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixième livre nous manque. Photius loue son style. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier et abréger l'Histoire d'Eunape; et c'est peut-être ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les empereurs chrétiens. AN. J.C. 415.

PHOTIUS.

Photius, patriarche de Constantinople, a vécu dans le neuvième siècle. Il était d'une érudition immense, et d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, et causa des troubles infinis dans l'Église. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les historiens grecs, et je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seraient presque absolument inconnus. Cet ouvrage est intitulé *Bibliothèque* [1], et en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cents auteurs, et en marque le nom, le pays, le temps où ils ont vécu, les ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le style et le caractère, et quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés qui ne se trouvent que dans cet ouvrage. On voit par là combien il nous est précieux.

ARTICLE II.

Des historiens latins.

Je ne m'arrêterai pas long-temps à décrire les faibles commencements et, pour ainsi dire, l'enfance de l'histoire romaine. On sait que d'abord elle ne consistait que dans de simples mémoires dressés par le grand-pontife [2], où il insérait régulièrement chaque

[1] Βιβλιοθήκη ἢ μυριόβιβλον.

[2] « Erat historia nihil aliud nisi annalium confectio : cujus rei memoriæque publicæ retinendæ causâ, ab

année tout ce qui se passait de plus considérable dans l'état, soit en paix, soit en guerre; et cette coutume, établie dans les commencements de Rome, dura jusqu'au temps de P. Mucius, grand-pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnait à ces mémoires le nom de *grandes annales*.

On juge bien que ces mémoires, dans des temps si reculés, étaient écrits d'un style fort simple, et même fort grossier. Les pontifes se contentaient d'y marquer les principaux événements de chaque année [1], le temps et le lieu où ils étaient arrivés, le nom et les qualités des personnes qui y avaient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes et imparfaites que fussent ces annales, elles étaient d'une grande importance, parce qu'on n'avait point d'autres monuments qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passait à Rome; et ce fut une grande perte lorsque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie [2].

Quelques années après, l'histoire commença à quitter cette grossièreté antique, et à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les poètes, qui les premiers songèrent à l'embellir et à l'orner. Névius fit un poëme sur la première guerre punique, et Ennius écrivit en vers héroïques les annales de Rome.

initio rerum romanarum usque ad P. Mucium pontificem maximum res omnes singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus.... qui etiam nunc *annales maximi* nominantur.» (Cic. *de Orat.* lib. 2, n.52.)

[1] « Sine ullis ornamentis monumenta solùm temporum, hominum, locorum, gestarumque rerum, reliquerunt. Non exornatores rerum, sed tantummodò narratores fuerunt.» (Ibid. n. 54.)

[2] « Si quæ in commentariis pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensâ urbe pleraque interierunt.» (Liv. lib. 6, n. 1.)

Enfin l'histoire prit une forme régulière, et fut écrite en prose. Q. Fabius Pictor est le plus ancien des historiens latins : il vivait du temps de la seconde guerre punique. L. Cincius Alimentus était du même temps. Tite-Live les cite souvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avaient écrit leur histoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avait fait certainement dans cette dernière langue l'histoire de Gorgias, célèbre rhéteur.

Liv. lib. 21.

Caton le censeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juste titre qu'eux la qualité d'historien latin : car il est certain que c'est dans cette langue qu'il avait écrit son histoire. Elle était composée de sept livres, et avait pour titre *Origines*, parce que dans les second et troisième livres il expliquait l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paraît que Cicéron faisait un grand cas de cette histoire. *Jam verò origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent?* Mais, sur ce que Brutus trouvait cette louange outrée, il y met une restriction, et ajoute qu'il ne manquait aux écrits de Caton et aux traits de son pinceau que certaine vivacité et certaines couleurs qui n'étaient pas encore en usage de son temps : *intelliges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ inventa mondùm erant, florem et colorem defuisse.*

Corn. Nep. in fragm.

In Brut. n. 66.

Ibid. n. 298.

On cite aussi parmi ces anciens historiens L. Piso Frugi, surnommé *Calpurnius*. Il fut tribun du peuple sous le consulat de Censorinus et de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois consul. Il était jurisconsulte, orateur et historien. Il avait composé des harangues qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et des annales d'un style assez bas, au senti-

ment de cet orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le véritable caractère de tous ces écrivains était une grande simplicité [1]. Ils ne connaissaient point encore ce que c'était que délicatesse, beauté et ornement du discours. Contents de se faire entendre, ils se bornaient à un style court et succinct.

Je passe maintenant aux historiens qui sont plus connus, et dont nous avons les écrits.

SALLUSTE.

Ce n'est point sans raison que Salluste a été appelé le premier des historiens romains,

> Crispus romanâ primus in historia, Martial.

et qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les historiens grecs : *nec opponere Thucydidi Sallustium verear.* Mais, sans vouloir Quintil. régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il suffit de le regarder comme un des plus excellents historiens de l'antiquité. On trouve de très-solides réflexions sur le caractère de Salluste dans la préface qui est à la tête de la traduction de cet historien.

La qualité dominante de ses écrits, et qui caractérise Salluste d'une manière plus propre et plus singulière, est la briéveté du style, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem.* Scaliger est le seul

[1] « Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilaüs fuit : tales noster Cato, et Pictor, et Piso : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim huc ista sunt importata); et, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse brevitatem. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 53.)

qui lui dispûte cette louange : mais il est presque toujours bizarre dans ses jugements, comme je l'ai déja observé.

Cette briéveté dans Salluste vient de la force et de la vivacité de son génie. Il pense fortement et noblement, et il écrit comme il pense. On peut comparer son style à ces fleuves qui, ayant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, et portent des fardeaux plus pesants.

La langue dans laquelle il écrivait lui était extrêmement commode pour serrer sa diction et pour suivre en cela le penchant de son génie. Elle a cet avantage, aussi-bien que la grecque, d'être également susceptible des deux extrémités opposées. Dans Cicéron, elle nous présente un style nombreux, arrondi, périodique : dans Salluste, un style brusque, rompu, précipité. Celui-ci supprime assez souvent des mots, laissant au lecteur le soin de les suppléer. Il met ensemble plusieurs termes ou plusieurs phrases, sans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une sorte d'impétuosité au discours. Il ne fait point difficulté d'employer dans son histoire de vieux termes, quand ils sont plus courts ou plus énergiques que les termes usités : liberté qu'on lui a reprochée de son vivant [1], et qu'une ancienne épigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Crispe, jugurthinæ conditor historiæ.

Mais surtout il fait un grand usage des métaphores, et il ne prend pas les plus modestes et les plus mesu-

[1] « Sallustii novandi studium multâ cum invidiâ fuit. » (AUL. GELL. lib. 4, cap. 15.)

rées, comme les maîtres de l'art enseignent qu'on le doit faire, mais les plus concises et les plus fortes, les plus vives et les plus hardies.

Par tous ces moyens, et d'autres encore que j'omets, Salluste est venu à bout de se faire un style tout particulier, et qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, et par des sentiers qui abrégent seulement le chemin. Il paraît ne penser pas comme les autres hommes, et néanmoins il puise toutes ses pensées dans le bon sens. Ses idées sont naturelles et raisonnables : mais, toutes naturelles et toutes raisonnables qu'elles sont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent auteur, ou les descriptions, ou les portraits, ou les harangues ; car il réussit également dans toutes ces parties, et l'on ne voit pas sur quoi fondé Sénèque le père, ou plutôt Cassius Sévérus, dont il rapporte le sentiment, a pu dire que les harangues de Salluste n'étaient supportées qu'en faveur de ses histoires : *in honorem historiarum leguntur*. Elles sont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en question il ne s'agit pas des harangues insérées par Salluste dans son histoire, mais de celles qu'il prononça dans le sénat, ou de quelques plaidoyers. Quand on lit dans l'histoire de la guerre de Jugurtha le récit de ce fort surpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il semble qu'on voie monter et descendre ce soldat le long des rochers escarpés : il semble même qu'on y monte et qu'on en descende avec lui, tant la description en est vive et animée.

On trouve dans Salluste cinq ou six portraits, qui sont autant de chefs-d'œuvre; et je ne sais si, dans toute l'étendue des lettres, il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en rapporterai seulement ici deux qui ne sont pas des moins beaux.

Portrait de Catilina.

« L. Catilina, nobili genere natus, fuit magnâ vi et animi et corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic, ab adolescentia, bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cuiquam credibile est. Animus audax, subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator : alieni appetens, sui profusus; ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. »

« L. Catilina joignait à la noblesse du sang une ame « courageuse et un corps robuste, mais un esprit per« vers et corrompu. Il aima dès les premières années « de sa vie les guerres intestines, les meurtres, le pil« lage, la discorde civile, et il en fit les plus ordinaires « exercices de sa jeunesse. Il supportait les fatigues, « la faim, le froid, les veilles, avec une patience au« dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Il était hardi, « rusé, fourbe, capable de tout feindre et de tout dis« simuler. Avide du bien d'autrui, prodigue du sien, « vif et emporté dans ses passions. Il avait assez de « facilité à parler, mais peu de discernement. Un vaste « génie, et une ambition sans bornes, pour qui il n'y

« avait rien de trop élevé, lui proposait sans cesse de
« chimériques desseins et de folles espérances. »

Portrait de Sempronia.

« In his erat Sempronia, quæ multa sæpè virilis audaciæ facinora commiserat. Hæc mulier genere atque formâ, præterea viro atque liberis fortunata fuit : litteris græcis et latinis satis docta : psallere, saltare, elegantiùs quàm necesse est probæ : multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facile discerneres... Ingenium ejus haud absurdum : posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsùs multæ facetiæ, multusque lepos inerat. »

« Du nombre de ces femmes était Sempronia, qui
« avait prouvé par bien des actions qu'elle ne le cédait
« point en audace aux hommes les plus audacieux. Elle
« était belle, de bonne naissance, avantageusement ma-
« riée, et avait des enfants qui lui faisaient honneur.
« Elle possédait parfaitement les langues grecque et
« latine, savait mieux danser et mieux chanter qu'il ne
« convient à une honnête femme, et avait tous ces ta-
« lents dangereux qui rendent le vice aimable, et dont
« elle fit toujours plus de cas que de la vertu et des
« bienséances de son sexe. Il n'était pas aisé de dire
« lequel des deux elle ménageait le moins, de son argent
« ou de sa réputation. Elle avait de l'agrément dans
« l'esprit, de la facilité à faire des vers, du talent pour
« la plaisanterie. Sérieuse, tendre, libre dans la con-
« versation, elle donnait à ses paroles le tour qu'elle

« voulait : mais dans tout ce qu'elle disait il y avait « toujours beaucoup de sel et de grace. »

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluste, surtout lorsqu'il compare les mœurs anciennes de la république avec celles de son temps. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui est assez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, et les autres vices de son siècle, on le prendrait pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laisser éblouir. Sa conduite fut si dérangée, qu'il se fit chasser du sénat par les censeurs.

Outre les guerres de Catilina et de Jugurtha, Salluste avait fait une histoire générale des événements d'un certain nombre d'années, dont il nous reste entre autres fragments plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS.

On a pendant quelque temps attribué mal à propos ses ouvrages à Émilius Probus. Vossius croit que c'était le nom du libraire qui offrit à Théodose *les Vies des grands capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son père et de sa mère. Cornélius Népos a vécu du temps de César et d'Auguste, et est mort sous le dernier. Il était né dans la Gaule cisalpine, à Hostilie, petit bourg qui dépendait de Vérone.

De différents ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des grands capitaines, un abrégé de celle de Caton, et la vie de Pomponius Atticus, qui est assez étendue. Il y a vingt-deux vies des grands capitaines, tous grecs, excepté les deux derniers, qui sont carthaginois, savoir Amilcar et Anni-

bal. Entre Timoléon et Amilcar, Népos donne une espèce de liste des rois, tant de Perse que de la Grèce, dans le chapitre vingt-un, qui est fort court.

Il avait écrit les vies abrégées des capitaines romains sur le même plan que celles des Grecs, afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison et juger plus facilement du mérite des uns et des autres. In vit. Annib. c. 13.

Il paraît qu'il avait fait aussi la vie des auteurs grecs et latins. Il parle de celle de Philistus dans la vie de Dion. Cap. 3. Aulu-Gelle cite un premier livre de la vie de Cicéron. XV, 28. Dans l'abrégé de la vie de Caton, qui est parvenu jusqu'à nous, Népos en cite une plus étendue, Cap. 3. qu'il avait faite à la prière d'Atticus, et à laquelle il renvoie ses lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, et qui suffit seul pour nous donner une juste idée du mérite de cet historien.

Son style est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractères, est mêlée d'une grande délicatesse, et relevée de temps en temps par des pensées nobles et solides. Mais ce qui me paraît de plus estimable dans cet auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avait avec Atticus, et par son moyen sans doute avec Hortensius, Cicéron, et d'autres grands hommes de son temps, marque assez l'estime qu'ils faisaient autant de son bon cœur que de son excellent esprit. Quelques traits, que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connaître par l'un et l'autre endroit.

Cap. 1. « Erat in puero (Pomponio Attico), præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Quâ ex re, in pueritia nobilis inter æquales ferebatur, clariusque exsplendescebat, quàm generosi condiscipuli animo æquo ferre possent. »

« La grande facilité à apprendre que fit paraître « Pomponius Atticus dès ses premières années était ac- « compagnée d'un son de voix plein de douceur et d'a- « grément. Aussi non-seulement il saisissait avec promp- « titude tout ce qu'on lui enseignait, mais il excellait « encore dans la prononciation. Ces qualités le distin- « guaient singulièrement de tous ses compagnons d'é- « tude : mais comme ils étaient pleins d'ardeur pour la « gloire, ils ne voyaient point sans peine l'éclat brillant « de ses progrès et de sa réputation. »

Cap. 3. « Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potissimum urbe natus est, in qua domicilium orbis terrarum esset imperii, ut eamdem et patriam haberet, et [1] dominam : hoc speciem prudentiæ, quòd, quum in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrinâ præstaret omnes, unus ante alios fuit carissimus. »

« Ce fut pour lui un avantage dont il fut redevable à « la fortune, d'être né dans une ville qui était le siége « de l'empire du monde : de sorte qu'il n'était [1] soumis

[1] Cette expression, et *dominam*, est difficile à entendre, et encore plus à rendre. Athènes étant pour-lors soumise aux Romains, on ne pouvait pas dire d'un athénien qu'il avait cette ville en même temps pour patrie et pour maîtresse (qu'on me pardonne cette expression) : au lieu qu'on le pouvait dire d'un Romain par rapport à Rome. Je crois que c'est à quoi Népos fait ici allusion.

« aux lois que de la même ville qu'il avait pour patrie. « Mais ce qu'il ne dut qu'à sa prudence, ce fut qu'ayant « choisi pour son séjour Athènes, la ville de l'univers « la plus célèbre par l'ancienneté de son origine, par « ses mœurs douces et polies, par son goût pour les « arts et les sciences, il sut s'y faire plus aimer et estimer « que les citoyens mêmes. »

« Habebat avunculum Q. Cæcilium... divitem, difficillimâ naturâ: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. » Cap. 5.

« Il avait pour oncle Q. Cécilius, homme riche, mais « d'un caractère extrêmement dur et difficile. Cependant « il sut le ménager avec tant d'adresse et de patience, « que, malgré ses mauvaises humeurs qui le rendaient « insupportable à tous les autres, il s'en fit aimer jus- « qu'à son extrême vieillesse sans lui avoir jamais « déplu. »

« Cum quo (M. Cicerone) a condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multò etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret Cicero an Hortensius: et id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. » Ibid.

« Atticus, qui avait été lié avec Marcus Cicéron dès « son enfance, par des études communes, conserva tou-

« jours depuis avec lui une parfaite union. Il vivait « avec lui dans une bien plus grande familiarité qu'a- « vec Quintus Cicéron, son beau-frère [1]; ce qui fait « voir que la conformité de mœurs et de caractère con- « tribue beaucoup plus à former une intime amitié que « la simple affinité. Atticus était aussi ami particulier « d'Hortensius, qui pour lors tenait sans contredit le « premier rang parmi les orateurs. On ne pouvait dis- « cerner qui d'Hortensius ou de Cicéron aimait le plus « Atticus. Il était le nœud de l'amitié de ces deux grands « hommes, et faisait que, tout rivaux qu'ils étaient, et « animés de part et d'autre d'un désir également vif de « se distinguer, il n'y avait entre eux, chose bien rare « et bien difficile, aucune jalousie [2]. »

Cap. 12. « Cujus (Antonii) gratiâ quum augere posset possessiones suas, tantùm abfuit a cupiditate pecuniæ, ut nulla in

[1] Il avait épousé Pomponia, sœur d'Atticus.

[2] Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet. « J'étais bien éloigné, dit-il en par- « lant d'Hortensius, de le regarder « comme un ennemi ou un rival dan- « gereux. Je l'aimais et l'estimais « comme le témoin et le compagnon « de ma gloire. Je sentais quel avan- « tage c'était pour moi d'avoir en « tête un tel adversaire, et quel hon- « neur de pouvoir quelquefois lui « disputer la victoire. Jamais l'un ne « trouva l'autre à sa rencontre, ni « opposé à ses intérêts. Nous nous « faisions un plaisir de nous entr'ai- « der, en nous communiquant nos « lumières, en nous donnant des avis, « et en nous soutenant l'un l'autre « par une estime mutuelle, qui fai- « sait que chacun mettait son ami « au-dessus de lui-même. »

« Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs et consortem gloriosi laboris amiseram.... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omninò adversarium non habere? Quum præsertim non modò nunquàm sit, aut illius a me cursus impeditus, aut ab illo meus : sed contra semper alter ab altero adjutus et communicando, et monendo, et favendo. » (Cic. in *Brut.* n. 2, 3.)

« Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, quum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. » (Ibid. n. 323.)

re usus sit eâ, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. »

« Pouvant, par le moyen d'Antoine, tout-puissant « alors dans la république, augmenter considérablement son bien, il songea si peu à s'enrichir, qu'il « n'usa jamais de son crédit auprès du triumvir que « pour protéger ses amis dans leurs périls, ou pour les « soulager dans leurs besoins. »

« Neque verò minùs ille vir, bonus paterfamilias habitus est, quàm civis. Nam quum esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax, minus ædificator. Neque tamen non in primis benè habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. » Cap. 13.

« Il n'était pas moins bon père de famille que bon « citoyen. Quoique assez riche, il fut toujours infini- « ment éloigné de la manie d'acheter et de bâtir. Il était « pourtant logé décemment et avec dignité, et il se « piquait d'avoir en tout genre ce qu'il y avait de meil- « leur. »

« Elegans, non magnificus : splendidus, non sumptuosus : omni diligentiâ munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. » Ibid.

« Il était délicat sans magnificence, et noble sans « somptuosité. Il était extrêmement curieux d'une pro- « preté qui n'eût rien de superflu. Son ameublement « était modeste, et renfermé dans les bornes d'une sage « médiocrité. Il croyait devoir s'éloigner également des « deux excès, c'est-à-dire du trop et du trop peu. »

Cap. 14. « Nunquam sine aliqua lectione apud eum cœnatum est, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores a suis non abhorrerent. »

« Les repas, chez lui, étaient toujours assaisonnés « de quelque lecture, afin que l'esprit ne fût pas moins « nourri que le corps. Cette coutume faisait grand « plaisir à ses convives, parce qu'il avait soin de n'en « choisir point d'autres que ceux qui étaient de même « goût que lui. »

Ibid. « Quum tanta pecuniæ facta esset accessio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ consuetudine : tantâque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod a patre acceperat, parùm se splendidè gesserit; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. »

« Ses revenus, considérablement augmentés, ne lui « firent rien changer dans son ancienne manière de « vivre. Toujours modéré, toujours égal à lui-même, « quand il n'avait que deux millions [1] de sesterces que « son père lui avait laissés, il vivait fort honorable- « ment : et quand son bien fut monté à dix millions « de sesterces [2], il ne fit pas plus de dépense qu'au- « paravant. »

Cap. 15. « Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate : ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. »

[1] Deux cent cinquante mille livres. = 409,000 fr. — L.

[2] Un million deux cent cinquante mille livres. = 2,046,000 fr. — L.

« Il ne lui échappait jamais de mensonge [1] à lui-« même, et il ne pouvait le souffrir dans les autres. « Son air affable et prévenant était accompagné d'une « sorte de sévérité, et sa gravité tempérée par un air « de bonté et de douceur ; en sorte qu'on ne pouvait « dire si ses amis le respectaient plus qu'ils ne l'ai-« maient. »

TITE-LIVE.

La préface latine qui est à la tête de la nouvelle édition de Tite-Live, dont M. Crevier, professeur de rhétorique au collége de Beauvais, a donné depuis peu les deux premiers volumes, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent historien. Si je n'étais autant ami que je le suis de M. Crevier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrais sur l'utilité et le mérite de son ouvrage. Il ne faut que lire sa préface pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connaître un auteur célèbre par ses écrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le consulat de Pison et de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne. Il eut un

[1] Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Épaminondas. « Il avait un tel respect pour « la vérité, que jamais il ne mentait, « même en riant. » *Adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.* (Cap. 3.)

fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, et dont la perte doit être bien regrettée. C'est dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthène et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellents orateurs : *legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni et Ciceroni simillimus.* Il parle, dans la même lettre, d'un maître [1] de rhétorique qui était mécontent des compositions de ses disciples lorsqu'elles étaient fort claires et fort intelligibles, et les leur faisait retoucher pour y jeter de l'obscurité. Et quand ils les rapportaient en cet état : *Voilà qui est bien mieux maintenant*, disait-il; *je n'y entends rien moi-même.* Croit-on un pareil travers d'esprit possible? Tite-Live avait aussi composé quelques ouvrages philosophiques, et des dialogues mêlés de philosophie.

Quintil. l. 10, cap. 1.

Senec. epist. 100.

Mais son grand ouvrage était l'histoire romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort et à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, et qui renfermait par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son histoire, qu'il employa à la composer tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ vingt et un ans. Mais il en pro-

[1] « Apud Titum Livium invenio fuisse præceptorem aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent juberet, græco verbo utens, σκότισον. Undè illa scilicet egregia laudatio : *tantò melior; ne ego quidem intellexi.* » (Quint. lib. 8, cap. 2.)

duisait en public de temps en temps quelque partie; et c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome, et qui lui attira du fond de l'Espagne l'honorable visite d'un étranger, qui entreprit un si long voyage uniquement pour le voir. La capitale du monde avait de quoi occuper et satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, et par la multitude de ses tableaux, de ses statues, et de ses anciens monuments. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, et s'être agréablement nourri de la lecture de son histoire, il retourna joyeux et content dans son pays. C'est connaître ce que valent les hommes.

Plin. lib. 2, epist. 3.

On ne sait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live. Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé et honoré des grands et des savants comme il méritait. Il mourut dans sa patrie, à l'age de soixante et seize ans, la quatrième année de l'empire de Tibère. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les temps, et ils prétendent conserver encore actuellement chez eux quelques restes de son corps, et avoir fait présent à Alphonse V, roi d'Aragon, de l'un de ses bras, l'an 1451 : du moins l'inscription le porte ainsi.

Il serait bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatrième partie de l'ouvrage. Quelle perte! les savants se sont flattés de temps en temps de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondé uniquement, à ce qu'il paraît, sur le grand désir qu'on en avait.

Jean *Freinshémius* a tâché de consoler le public de cette perte par ses *Suppléments*; et il y a réussi autant que la chose était possible. Freinshémius, né à Ulm dans la Souabe, en 1608, avait fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appelé en Suède, et y remplit plusieurs places de littérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur honoraire dans l'université que l'électeur palatin rétablissait à Heidelberg, où il mourut en 1660. La république littéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte-Curce, en remplissant par cent cinq livres de suppléments tout ce que nous avons perdu de ce grand historien de Rome. M. Doujat avait aussi suppléé les lacunes ou vides qui se trouvent dans les derniers livres qui nous restent de Tite-Live, mais avec un succès bien différent. M. Crevier a revu et retouché en quelques endroits les Suppléments de Freinshémius, et travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moyen un corps suivi et complet de l'histoire romaine; j'entends celle de la république.

On doute si Tite-Live avait lui-même partagé son histoire de dix en dix livres, c'est-à-dire en décades. Quoi qu'il en soit, cette division paraît assez commode.

A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chaque livre, les savants ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-Live ni à Florus. Quel qu'en soit l'auteur, ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connaître de quoi il était parlé dans les livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'ouvrage en lui-même. Il y règne dans toutes les parties une éloquence parfaite, et

parfaite en tout genre. Soit récits, soit descriptions, soit harangues, le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, élégant et orné sans affectation, grand et sublime sans enflure; étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matières; mais toujours clair et intelligible, ce qui n'est pas une petite louange dans une histoire.

Pollion, d'un goût raffiné et difficile, prétendait découvrir dans le style de Tite-Live de la *patavinité*[1]; c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentaient la province. Il se peut faire qu'un homme né et élevé à Padoue eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, et qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'*urbanité* romaine, qui ne se communiquait pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie. Mais c'est ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni sentir.

Ce reproche de patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaler Tite-Live à Hérodote[2], ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le style doux et coulant de ses narrations, et la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractère des personnes qu'on y fait

[1] « In Tito Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio Asinius quamdam patavinitatem. Quare, si fieri potest, et verba omnia, et vox, hujus alumnum urbis oleant, ut oratio romana planè videatur, non civitate donata. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 1.)

[2] « Nec indignetur sibi Herodotus æquari Titum Livium, quum in narrando miræ jucunditatis clarissimique candoris, tum in concionibus suprà quàm dici potest eloquentem : ita dicuntur omnia quum rebus tum personis accommodata. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui sunt dulciores, ut parcissimè dicam, nemo historicorum commendavit magis. Ideòque immortalem illam Sallustii velocitatem diversis virtutibus consecutus est. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

parler est gardé avec toute la justesse possible, et où les passions, surtout celles qui sont douces et tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa briéveté inimitable; car on dit avec raison que ces deux historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quàm similes.*

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté et les agréments de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siècles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidélité, vertu si nécessaire et si désirée dans un historien. Ni la crainte de déplaire aux puissances de son temps, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empêché de dire la vérité. Il parlait, dans son histoire, avec éloge, des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, et d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé : de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du prince, ou la généreuse liberté de l'historien. Dans les trente-cinq livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, et il en parle avec une retenue et une sobriété de louange qui fait honte à ces écrivains flatteurs et intéressés qui prodiguent, sans discernement et sans mesure, aux places et aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite et à la vertu.

Tacit. Ann. lib. 4, c. 34.

Lib. 1, n. 19, et l. 4, n. 20.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non-

seulement il exagère leurs exploits, leurs succès et leurs vertus; mais il dissimule ou diminue leurs vices, et les fautes où ils sont tombés.

Sénèque le père impute à Tite-Live d'avoir fait paraître une basse jalousie contre Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, et de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copiait des livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluste d'avoir copié une sentence, c'est-à-dire une ligne? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Sénèque dans un autre endroit, que Tite-Live jugeait avec équité et candeur des ouvrages des beaux esprits? *ut est naturâ candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je crois qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Lib. 4, Controv. 4.

Id. Suasor, 7-6.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave et plus important. On le taxe d'ingratitude et de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence dans des endroits où il le copiait presque mot à mot. Je serais fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement; car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être fort jaloux. Mais ne pourrait-on pas croire qu'en d'autres endroits de son histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge; qu'il lui a rendu toute la justice qui lui était due; qu'il a averti par avance qu'il se faisait une gloire et un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, et qu'il le ferait même souvent sans le citer, pour ne point tou-

jours répéter la même chose? Je parle ici un peu pour mon intérêt; car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espèces de taches qu'on remaque dans Tite-Live n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son ouvrage, non-seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une histoire où tout inspire l'amour de la justice et de la vertu; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie; où brillent partout un attachement et un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivait (malheureusement pour lui elle était fausse; mais il n'en connaissait point d'autre); enfin, où l'on voit une généreuse hardiesse et un pieux zèle à condamner avec force les sentiments impies des incrédules de son
Lib. 3, n. 20. siècle. *Nondùm hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet seculum, negligentia deûm venerat: nec interpretando sibi quisque jusjurandum et leges aptas faciebat, sed suos potiùs mores ad ea accommodabat.* « Ce mé« pris des dieux, si commun dans le siècle où nous « vivons, n'était point encore connu. Le serment et la « loi étaient des règles inflexibles auxquelles on con« formait sa conduite; et l'on ignorait l'art de les ac« commoder à ses inclinations par des interprétations « frauduleuses. »

C'est par tout ce que je viens de dire qu'on est en droit de justifier Tite-Live sur la prétendue superstition avec laquelle il affecte de raconter dans son histoire tant de miracles et de prodiges aussi ridicules qu'incroyables. La bonne foi demandait qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disait être arrivées avant

lui, qu'il trouvait dans ses mémoires et dans les annales, et qui faisaient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et il s'en explique lui-même assez souvent et assez clairement [1], attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisait tant valoir à une ignorante et crédule superstition.

CÉSAR.

C. Julius César se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au barreau, et y brilla. Il n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la république par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le barreau par l'éloquence [2]. Son caractère particulier était la force, la véhémence. On sentait dans ses discours le même feu qu'il fit paraître dans les combats. A cette vivacité de style il joignait une grande pureté de langage, dont il avait fait une étude particulière, et dont il se piquait plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs ouvrages; entre autres, deux livres sur l'analogie de la langue latine. Qui croirait qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperait sérieusement à composer des traités sur la gram-

[1] « Româ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire solet motis semel in religionem animis) multa nunciata et temerè credita sunt. » (Liv. lib. 21, n. 62.)

« Cumis (adeò minimis etiam rebus prava religio inserit deos) mures in æde Jovis aurum rosisse nunciatum est. » (Lib. 27, n. 23.)

[2] « C. verò Cæsar, si foro tantùm vacâsset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mirâ sermonis, cujus propriè studiosus fuit, elegantiâ. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

maire? Combien nos mœurs et nos inclinations sont différentes de celles de ces temps-là! C'est dans l'un de ces livres de l'analogie qu'il recommandait particulièrement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles et insolites : *tanquàm scopulum, sic fugias insolens verbum.*

Aul. Gell. lib. 1, c. 10.

On avait aussi de lui plusieurs plaidoyers. Outre la pureté et la délicatesse de la langue latine [1], qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-seulement à tout orateur, mais à tout citoyen romain, on y admire tous les ornements de l'art oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, et à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de César que deux ouvrages, qui sont les sept livres de la guerre des Gaules, et les trois de la guerre civile. Ce ne sont, à proprement parler, que des mémoires, et il ne les avait donnés que sur ce pied-là : *Commentarii.* Il les composait à la hâte [2], sans étude, et dans le temps même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains, pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style et cette élégance qui lui étaient naturelles : mais il a négligé tous les ornements brillants qu'un génie aussi heureux que le sien pouvait répandre dans un ouvrage de cette nature.

[1] « Quum (inquit Atticus) ad hanc elegantiam verborum latinorum (quæ etiamsi orator non sis, et sis ingenuus civis romanus, tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta discendi, tum videtur tanquàm tabulas benè pictas collocare in bono lumine. » (Cic. in *Brut.* n. 252.)

[2] « Cæteri quàm benè atque emendatè, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, scimus. » (Hirt. *præf.* lib. 8, *de Bell. Gall.*)

Cependant, tout simple [1] et négligé qu'il pouvait paraître, on convenait généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé et quelque limé qu'il fût, n'approchait de la beauté des Commentaires de César. Son dessein n'avait été que de fournir des matériaux à ceux qui voudraient en composer une histoire en forme. « En quoi, dit Cicéron, il peut avoir fait « plaisir à de petits esprits, qui ne craindront point « d'en défigurer les graces naturelles par le fard et l'ajus« tement qu'ils voudront y ajouter; mais tout homme « sensé se donnera bien de garde d'y toucher en aucune « sorte, ni d'y faire aucun changement; car rien ne « fait tant de plaisir dans l'histoire qu'une briéveté de « style si claire et si élégante. » *Dum voluit alios habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines a scribendo deterruit. Nihil enim est, in historia, pura et illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des écrivains qui songeraient à composer une histoire sur les mémoires de César. « Certainement, dit-il, il « leur en fournit le moyen; mais, s'ils sont sages, il « doit leur en ôter l'envie pour toujours. » *Adeò probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César par M. d'Ablancourt est fort estimée. Elle pourrait devénir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchaient en quelques endroits.

César avait par lui-même un bel esprit et un heureux naturel, on ne peut pas en douter; mais il avait

[1] « Constat inter omnes nihil tam operosè ab aliis esse perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum superetur. » (HIRT. ibid.)

pris soin aussi de le cultiver [1] par une étude assidue, et de l'enrichir de tout ce que la littérature avait de plus rare et de plus exquis : et c'était par ce moyen qu'il était venu à bout de l'emporter, pour la pureté du langage et pour la délicatesse du style, sur presque tout ce qu'il y avait de plus éloquents orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque, après Cicéron, pour animer notre jeune noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talents de l'esprit et des belles connaissances. J'ai vu de jeunes seigneurs anglais qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très-instruits dans les belles-lettres, tant grecques que latines, et fort versés dans l'étude de l'histoire. Ici la jalousie, ou, pour parler plus juste, l'émulation est louable entre nation et nation. Nos jeunes Français ne le cèdent à aucune nation pour la vivacité et la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux étrangers, et de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition et du bon goût.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le livre des gens de guerre. Dans tous les temps, les grands généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce livre a toujours fait leur occupation et leurs délices. Ils y voient la pratique des règles de l'art militaire, soit pour les siéges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la manière de faire des mémoires, ce qui n'est pas un talent mé-

[1] « Audio (inquit Atticus) Cæsarem omnium fere oratorum latinè loqui elegantissimè... Et ut esset perfecta illa bene loquendi laus, multis litteris, et iis quidem reconditis et exquisitis, summoque studio et diligentiâ est consecutus. » (Cic. in *Brut.* n. 252 et 253.)

diocre. Il serait à souhaiter que tous nos généraux missent par écrit régulièrement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel secours ne serait-ce point pour une histoire! quelle lumière pour la postérité! Y a-t-il rien de plus estimable que les mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le second tome de sa vie, et que ceux de Jacques II, roi d'Angleterre, alors duc d'Yorck?

Hirtius acheva ce que César n'avait pu faire. Le huitième livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi-bien que ceux de la guerre d'Alexandrie et de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'auteur du livre qui traite de la guerre d'Espagne.

PATERCULUS.

Caïus, ou Publius, ou Marcus Velléius Paterculus florissait sous l'empire de Tibère. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres AN. J. C. 15.
furent illustres par leur mérite et par leurs charges. Il Vell. Paterc.
était tribun des soldats lorsque Caïus César, petit-fils lib. 2, c. 101.
d'Auguste, s'aboucha avec le roi des Parthes dans une Ibid. c. 104.
île de l'Euphrate. Il commanda dans la cavalerie en Allemagne sous Tibère, et il accompagna ce prince, pendant neuf années consécutives, dans toutes ses expéditions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la préture l'année même qu'Auguste Ibid. c. 124.
mourut.

On ne sait point précisément le temps où il commença à travailler à son histoire, ni ce qu'elle contenait. Le commencement en est perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne histoire grecque,

avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la seizième année de Tibère. Il adresse son histoire à M. Vinicius, qui était alors consul. Il en promettait une plus étendue. Les voyages qu'il avait faits en diverses contrées auraient pu lui fournir des faits très-agréables et très-curieux.

Son style est très-digne du siècle où il vivait, qui était encore celui du bon goût et du beau langage. Il excelle surtout dans les portraits et les caractères. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet article.

On juge que sa narration est fidèle et sincère jusqu'au temps des Césars, ou dans les faits qui ne les intéressent point : car, depuis ce temps-là, le désir de flatter Tibère lui fit omettre, ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup
Lib. 2, c. 125. d'autres des louanges excessives. *Quo quidem tempore... pleraque ignavè* [1] *Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibère. Les ménagements injustes pour les passions de cet empereur se font sentir, comme je l'ai déja marqué, par le soin qu'il a de passer légèrement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, et de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine et des autres personnes que Tibère n'aimait pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à

[1] Un savant interprète (*Boëclérus*) croit que ce passage est corrompu, et qu'il faut lire *gnavè*. Corriger ainsi le texte contre la foi des manuscrits, c'est deviner.

l'empire, et de l'avoir représenté, malgré tous ses vices et tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eus la république romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, et priscam gravitatem semper humanitate temperans.* Lib. 2, c. 116.

Cela n'est encore rien en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite. « Il établit d'abord par « plusieurs exemples la nécessité où sont les princes de « se faire aider dans le gouvernement, et de s'associer « des coopérateurs qui partagent avec eux le poids des « affaires. » *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt..... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, et, après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente « comme un homme qui sait tempérer « l'austérité du commandement par un air de douceur « et de sérénité; qui traite les affaires les plus épineuses « sans presque paraître s'en occuper; qui ne s'arroge « rien, et par là atteint à tout; qui se met toujours « dans son esprit au-dessous de l'estime qu'on a de lui « dans le public; dont le visage et les dehors paraissent « tranquilles, pendant qu'au fond les soins de l'état ne « lui laissent aucun repos. C'est le jugement uniforme « que portent de ce sage ministre et la cour et la ville, « et le prince et les citoyens. » *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia semper infra aliorum æstimationes se metientem; vultu vitâque tranquillum, animo exsomnem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant.* Quel amour du Ibid. c. 12 et 128.

bien public, si l'on en croit cet historien! quelle application au travail! quel zèle pour les intérêts du prince et de l'état! quel caractère aimable au milieu des soins les plus accablants! quel désintéressement! quelle modestie! en un mot, quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes!

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan de la main d'un autre peintre qui n'était point à ses gages, et qui ne fut jamais soupçonné de flatterie : c'est Tacite, dont nous parlerons bientôt.

Tacit. Ann. lib. 4, c. 1.

« Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeò, ut obscurum adversùs alios, sibi uni incautum intectumque efficeret : non tam solertiâ (quippè iisdem artibus victus est), quàm deûm irâ in rem romanam, cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans; animus audax; suî obtegens; in alios criminator : juxtà adulatio et superbia; palàm compositus pudor, intùs summa apiscendi libido, ejusque causâ modò largitio et luxus, sæpè industria ac vigilantia, haud minùs noxiæ, quotiens parando regno finguntur. »

« Séjan gagna si bien l'esprit de Tibère par divers « artifices, que ce prince, couvert et impénétrable pour « tous les autres, n'avait rien de caché ni de secret pour « lui : ce qui ne doit pas être principalement attribué « aux ruses et aux artifices de ce ministre, puisqu'il « tomba dans les mêmes piéges, et périt par la voie de « la fraude et de l'artifice; mais plutôt à la colère des « dieux contre l'empire romain, à qui sa faveur et sa « disgrace furent également funestes. Il avait une force

« de corps capable de supporter les plus grandes fa-
« tigues. Le caractère de son esprit était l'audace,
« l'adresse à se cacher, et une noire malignité envers
« les autres. Il était en même temps flatteur jusqu'à la
« bassesse, et fier jusqu'à l'insolence : plein de modestie
« et de retenue en apparence, mais au-dedans dévoré
« d'ambition. Les moyens pour parvenir à son but
« étaient, tantôt le luxe et la dépense, tantôt la vigi-
« lance et l'application aux affaires ; vertus aussi dan-
« gereuses que les vices mêmes, quand on en prend les
« dehors pour usurper une puissance illégitime. »

Pour réunir tout en un mot, Séjan, si fort vanté dans Paterculus, était un fléau de la colère des dieux contre l'empire romain : *deûm irâ in rem romanam.* Ceux qui sont en place, qui sont maîtres des graces et dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, et souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excellait surtout dans les portraits et les caractères. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux, et plusieurs qui sont plus étendus. J'en rapporterai de l'une et de l'autre sorte.

Marius.

« Hirtus atque horridus, vitâque sanctus ; quantùm bello optimus, tantùm pace pessimus ; immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus. » Lib. 2, c. 9.

« Marius avait quelque chose de dur et de sauvage
« dans le caractère : ses mœurs étaient austères, mais
« irrépréhensibles : excellent dans la guerre, détestable

« dans la paix; avide, ou plutôt insatiable de gloire;
« violent dans ses projets; toujours inquiet, et inca-
« pable de souffrir le repos. »

Sylla.

Lib. 2, c. 25. « Adeò Sylla dissimilis fuit bellator ac victor, ut, dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. »

« Rien ne fut plus différent que Sylla faisant la guerre,
« et le même Sylla devenu vainqueur. Pendant la guerre,
« il fut doux jusqu'à l'excès; après la victoire, cruel jus-
« qu'à la barbarie. »

Mithridate.

Ibid. c. 18. « Mithridates, ponticus rex : vir neque silendus, neque dicendus sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius; aliquandò fortunâ, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. »

« Mithridate, roi de Pont, dont il est difficile et de
« se taire et de parler; d'une valeur extrême, grand par
« une brillante fortune dans certains temps de sa vie,
« toujours par le courage et l'élévation des sentiments :
« général pour le conseil et les résolutions, soldat pour
« les coups de main, un second Annibal pour sa haine
« contre les Romains. »

Mécène.

Lib. 1, c. 18. « C. Mecœnas, equestri sed splendido genere natus : vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens; simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens. »

« Mécène descendait d'une famille de simples cheva-
« liers, mais illustre et ancienne. S'il était besoin de
« vigilance, on le voyait actif, toujours en mouvement,
« pensant à tout, se refusant même le sommeil. Dès que
« les affaires lui donnaient du relâche, plus mou pres-
« que qu'une femme, il se livrait tout entier au plaisir
« et aux charmes de l'oisiveté. »

Scipion Émilien.

« P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui : qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit.... Tam elegans liberalium studiorum omnisque auctor et admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit : semperque aut belli aut pacis serviit artibus : semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. »

Lib. I, c. 12.

Ibid. c. 13.

« Scipion Émilien, également recommandable par
« toutes les qualités qui peuvent illustrer la robe et
« l'épée, faisait revivre en sa personne les vertus de
« Scipion l'Africain, son aïeul, et de Paul Émile, son
« père. Il était le premier homme de son siècle pour
« l'esprit et le goût des sciences. Actions, discours,
« sentiments, on ne vit rien que de louable en lui pen-
« dant tout le cours de sa vie.... Plein d'estime et d'ad-
« miration pour les belles-lettres et pour les sciences,
« où il excellait lui-même, il avait toujours avec lui,

« tant en paix qu'en guerre, Panétius et Polybe, deux « illustres savants. Personne ne savait mieux que lui « entremêler le repos et l'action, ni mettre à profit « avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui « laissaient les affaires. Partagé entre les armes et les « livres, entre les travaux militaires du camp et les « occupations paisibles du cabinet, ou il exerçait son « corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivait son « esprit par l'étude des sciences. »

Caton d'Utique.

Lib. 2, c. 35. « M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ : homo virtuti simillimus, et per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquàm rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit. »

« Caton d'Utique eut pour bisaïeul Caton le censeur, « ce chef illustre de la famille Porcienne. Plus sem- « blable par son caractère aux dieux qu'aux hommes, « on pouvait le regarder comme le portrait vivant de « la vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux pour le pa- « raître, mais parce qu'il ne pouvait pas faire autre- « ment. Il ne trouvait rien de raisonnable que ce qui « était juste. Exempt de tous les défauts humains, il « demeura toujours maître de la fortune, sans jamais « lui céder. »

Pompée.

« Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius : potentiæ, quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus ; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquàm, aut raro, ad impotentiam usus : penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. » Lib. 2, c. 29

« Pompée était de mœurs très-pures, d'une probité « irréprochable, d'une éloquence médiocre ; très-avide « de distinctions et d'emplois, pourvu qu'on les lui dé- « férât volontairement et par honneur, mais non jus- « qu'à les envahir par force ; général très-habile dans « la guerre, citoyen très-modéré pendant la paix, si- « non lorsqu'il craignait que quelqu'un ne devînt son « égal ; ami constant, facile à pardonner les injures, de « bonne foi lorsqu'il se réconciliait, et n'exigeant point « les satisfactions à la rigueur. Il n'usa jamais ou ra- « rement de son pouvoir pour commettre des injustices « et des violences. On aurait pu dire qu'il était exempt « de tous les vices, si ce n'en était un très-grand dans « une ville libre, maîtresse de toutes les nations, où « de droit tous les citoyens sont égaux, de ne pouvoir « souffrir qu'aucun l'égalât en crédit et en autorité. »

César.

Lib. 2, c. 41. « Cæsar formâ omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentiæ effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo, simillimus : qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem, uteretur. »

« César, le mieux fait d'ailleurs de tous les Romains, « l'emportait sur eux par la force et l'étendue d'un « génie supérieur, par une générosité et une magnifi- « cence portées jusqu'à la profusion ; enfin il paraissait « élevé au-dessus de l'homme par un esprit et un cou- « rage qui passent toute croyance. La grandeur de ses « projets, sa rapidité dans la manière de faire la guerre, « sa hardiesse intrépide à affronter les dangers, l'ont « rendu tout-à-fait semblable à Alexandre-le-Grand, « mais à Alexandre encore sobre et maître de sa colère. « Il usait de la nourriture et du sommeil, non pour le « plaisir, mais uniquement pour satisfaire aux besoins « de la nature. »

TACITE.

Tacite (*C. Cornelius Tacitus*) était plus âgé que Pline le jeune, qui était né en l'an de Jésus-Christ 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, et Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut préteur sous ce dernier, et consul sous Nerva, Plin. lib. 2, epist. 1. subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique.

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célèbre par la conquête de l'Angleterre. Il était hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsque Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfants, parce que l'empereur Tacite se disait descendu de lui ou de la même famille. An. J. C. 77 ou 78. An. 93. Vopisc. in vita Tacit.

Les lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractère particulier était la gravité et la majesté. Il avait été fort estimé dès ses premières années. Plin. lib. 2, ep. 1 et 11.

Pline le jeune fut un de ses premiers admirateurs, et ils s'unirent ensemble par une amitié très-étroite. Ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un auteur! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnaissance; et je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours, que me rendent des amis également éclairés et affectionnés. Id. lib. 7, epist. 2. Id. lib. 8, epist. 7.

Il paraît que Tacite avait donné au public quelques harangues ou plaidoyers. Il avait fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une lettre parmi celles de Pline. Ibid. lib. 9, epist. 10.

Mais on ne le connaît aujourd'hui que par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle saint Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre. Sidon. lib. 4, epist. 22.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second consulat de Trajan : du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi. De Germ. cap. 37.

La vie d'Agricola son beau-père paraît aussi, par la préface, être un de ses premiers ouvrages, et faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de

cette préface à décrire les temps orageux d'un règne cruel et ennemi de toute vertu : *sæva et infesta virtutibus tempora*. C'était celui de Domitien. Il la conclut en marquant « qu'il consacre cet écrit à la gloire d'Agri-« cola son beau-père; et il ajoute qu'il espère que le « sentiment de respect et de reconnaissance qui l'a porté « à entreprendre cet ouvrage le fera paraître louable, « ou du moins excusable. » *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matière, et expose les principales circonstances de la vie de son beau-père. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avait écrit l'histoire des empereurs, en commençant à la mort de Galba et finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appelons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette histoire contenait depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69 et une partie de 70. Pour composer cet ouvrage, il demandait des mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le jeune sur la mort de son oncle. Et ceux qui étaient bien aises que la postérité les connût lui en envoyaient d'eux-mêmes ; ce que nous voyons par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moyen. Les lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; et l'on peut juger par là du temps auquel Tacite travaillait à cet ouvrage.

Tacit. Hist. lib. 1, c. 1.

Plin. lib. 6, epist. 16.

Id. ibid.

Il avait dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservait la vie, de faire aussi l'histoire de Nerva et

Tacit. Hist. lib. 1, c. 1.

de Trajan : temps heureux, dit-il, où l'on pouvait penser ce qu'on voulait, et dire ce qu'on pensait. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paraît pas qu'il ait exécuté ce projet.

Au lieu de cela, il reprit l'histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba ; et c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchait d'y marquer tous les événements sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il rapporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces annales, il renvoie à l'histoire de Domitien, qu'il avait écrite auparavant : ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premières. Aussi l'on remarque que le style de ses Histoires est plus fleuri et plus étendu, et celui de ses Annales plus grave et plus resserré, sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifiait de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivait davantage. Des quatre empereurs dont Tacite avait écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibère, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier et le dernier dont nous ayons l'histoire à peu près entière : encore nous manque-t-il trois années de Tibère et les dernières de Néron. Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude. Annal. l. II, cap. II.

Il avait dessein d'écrire aussi l'histoire d'Auguste : mais saint Jérôme paraît n'avoir connu de lui que ce qu'il avait fait depuis la mort de ce prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisait trente livres. Hieron. Zachar.

Si ce que Quintilien dit d'un historien célèbre de

son temps, qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques auteurs l'ont cru, il paraîtrait qu'il aurait été obligé de retrancher des endroits trop libres et trop hardis. Voici le passage de Quintilien: « Il est un historien qui vit encore pour la gloire de « notre siècle [1], et qui mérite de vivre éternellement « dans la mémoire des siècles à venir. On le nommera « un jour : maintenant on voit bien de qui je veux « parler. Ce grand homme a des admirateurs et peu « d'imitateurs, l'amour de la vérité lui ayant nui, « quoiqu'il ait supprimé une partie de ce qu'il avait « écrit. Dans ce qui est resté on ne laisse pas de sen- « tir parfaitement un génie élevé, et une façon de « penser hardie et généreuse. »

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un écrivain si célèbre. On ne sait rien non plus de sa mort. L'empereur Tacite, qui tenait à honneur de descendre de la famille de notre historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'était une sage et louable précaution, qui aurait dû, ce semble, nous conserver en entier un ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Vopisc. in vita Tacit. imper. [§ 10.]

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine et sans prévention, *sine ira et studio*, et d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un his-

[1] « Superest adhuc, et exornat ætatis nostræ gloriam, vir seculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocuerit; sed elatum abundè spiritum et audaces sententias deprehendas etiam in iis quæ manent. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

torien. Pour remplir ce devoir, Tacite aurait eu besoin, non-seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très-fin et de beaucoup de précaution. « Car il remarque lui-même, en parlant « des histoires de Tibère, de Caïus, de Claude, de Né-« ron, que, soit qu'elles fussent écrites de leur vivant, « ou peu après leur mort, la fausseté y régnait éga-« lement, parce que la crainte avait dicté les unes, et « la haine les autres. » *Florentibus ipsis, ob metum falsæ; postquàm occiderunt, recentibus odiis compositæ sunt.* — « Il y a, dit-il ailleurs, deux grands « défauts qui donnent atteinte à la vérité : la fureur de « louer outrément les puissances pour leur plaire, le « plaisir secret d'en dire du mal pour se venger. Il ne « faut pas s'attendre que de tels historiens, qui sont « ou flatteurs ou ennemis déclarés, ménagent fort l'es-« time de la postérité. » *Veritas pluribus modis infracta..... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios.* — « On est choqué d'une basse flat-« terie, parce qu'elle sent la servitude; mais on ouvre « volontiers ses oreilles à la médisance, dont la mali-« gnité se couvre d'un air de liberté. » *Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris, obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur: quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* — Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, et proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. *Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est.*

Annal. l. 1, cap. 1.

Histor. lib. 1, cap. 1.

Le morceau du règne de Tibère passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par rapport à la politique. Le reste

de son histoire, dit-on, pouvait être composé par un autre que par lui; et Rome ne manquait pas de déclamateurs pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, et les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un prince comme Tibère, il fallait un historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événements, et discerner le prétexte et l'apparence d'avec la vérité.

Il est utile et important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus; de pénétrer dans les ténèbres où l'ambition et les autres passions se cachent, et de mettre les vices et les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point à craindre qu'un historien qui affecte presque partout de fouiller dans le cœur humain, et d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idées et ses conjectures pour des réalités, et ne prête souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, et des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jeter dans son histoire des réflexions de politique; mais il le fait avec plus d'art et de réserve, et par là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'histoire des empereurs, est plus attentif à faire apercevoir le mal qu'à montrer le bien, ce qui vient peut-être de ce que ceux dont nous avons les vies sont presque tous de mauvais princes.

Pour ce qui regarde le style de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur; il est même quelquefois dur, et n'a pas toute la pureté des bons auteurs de la langue latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une

force, une énergie, une vivacité toute particulière. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une manière plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent sensible ce qu'il décrit, et (ce qui est son caractère propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande-Bretagne, qui fournissaient volontiers les levées, payaient les tributs, et satisfaisaient à toutes les autres charges, quand les gouverneurs envoyés de Rome les conduisaient avec douceur, « mais qui souffraient avec peine les traite-« ments durs et violents, assez domptés pour obéir, « non pour être traités en esclaves. » *Has* (*injurias*) Cap. 13.
ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondùm ut serviant.

2. « Agricola s'étant appliqué, dès la première an-« née, à arrêter ces désordres, remit la paix en hon-« neur chez ces peuples, laquelle auparavant, soit par « la négligence, soit par la connivence des gouver-« neurs, était autant appréhendée que la guerre. *Hæc* Cap. 20.
primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ, vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.

3. La réception d'Agricola par Domitien, au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, et nullo* Cap. 40.

sermone, turbæ servientium immixtus est. « Après une « embrassade froide, sans que l'empereur lui dît un « mot, il se confondit dans la foule des courtisans.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connaissait parfaitement le génie de la cour, et qui savait combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces courtisans oisifs et sans mérite, pour en tempérer l'éclat, et pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille et retirée. *Cæterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit.* — « Il avait un équi« page médiocre, se rendait affable à tout le monde, « et marchait accompagné seulement d'un ou de deux « amis ; de sorte que le grand nombre, qui a coutume « de juger du mérite des hommes par l'éclat et la ma« gnificence de leur train, après avoir vu et considéré « Agricola, se demandait si c'était donc là cet homme « si célèbre, et peu le reconnaissaient sous cet exté« rieur. » *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus : adeò ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moyen de rendre ces deux dernières phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond, et qu'il faut presque deviner. L'historien y a préparé en disant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem æstimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns, qui faisaient le grand nombre, en voyant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchaient sur quoi pouvait être

fondée sa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, et ils étaient en très-petit nombre, s'élevant au-dessus des préjugés populaires, comprenaient qu'un grand mérite pouvait être caché sous des dehors simples et modestes, et que l'un n'était pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose, des réflexions bien sensées : c'est ce qu'il fait d'une manière merveilleuse, en relevant la sagesse et la modération avec laquelle Agricola ménageait et adoucissait l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitements.

« Proprium humani ingenii est, odîsse quem læseris. Cap. 42.
Domitiani verò natura præceps in iram, et quò obscurior, eò irrevocabilior, moderatione tamen prudentiâque Agricolæ leniebatur : quia non contumaciâ, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt. »

« Quoique ce soit le propre de l'homme de haïr celui « qu'on a offensé, et que Domitien fût d'un naturel « violent, et d'autant plus irréconciliable, que sa haine « et sa colère étaient plus cachées, Agricola savait « l'adoucir par sa modération et sa prudence, parce « qu'il ne provoquait point le courroux du prince, et « n'allait point au trépas et à la réputation par une

« vaine et fière affectation de liberté qui tient de la « révolte. Que ceux qui n'admirent qu'une générosité « téméraire apprennent par son exemple qu'il peut y « avoir de grands hommes sous de mauvais princes ; et « que la soumission et la modestie, si elles sont sou- « tenues d'une vigueur et d'une activité propres aux « grandes affaires, peuvent arriver au même point de « gloire où tendent la plupart des hommes par des « procédés hardis et violents, sans aucun avantage pour « le bien public, et sans autre fruit pour eux-mêmes « que de se signaler par une chute éclatante. »

QUINTE-CURCE (QUINTUS CURTIUS RUFUS).

J'ai déja remarqué ailleurs qu'on ne sait point précisément dans quel temps Quinte-Curce a vécu. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les savants ; les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan.

Il a écrit l'Histoire d'Alexandre-le-Grand en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshémius. Son style est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées, et de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, et qui sentent quelquefois le déclamateur. Ses pensées, ingénieuses, et souvent très-solides, ont néanmoins un éclat et un brillant affecté, qui ne paraît pas marqué tout-à-fait au coin du siècle d'Auguste. Il serait assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avait vécu avant lui.

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par rapport à l'astronomie, à la géographie, aux dates des événements, et même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle et quand elle est pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram subiret, aut sole premeretur.* Lib. 4, c. 10.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

SUETONE (Caius Suetonius Tranquillus).

Suétone était fils de Suétonius Lénis, tribun de la treizième légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'empire de Trajan, et sous celui d'Adrien. Suet. in Oth. cap. 10.

Pline le jeune l'aimait beaucoup, et voulait l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connaissait, plus il l'aimait, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux lettres, de son érudition ; et il lui rendit plusieurs services. Plin. lib. 10, epist. 100.

Suétone composa un fort grand nombre de livres, qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son histoire des douze premiers empereurs, et une partie de son traité des illustres grammairiens et rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les savants. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'empire qu'à la personne des empereurs, dont elle fait connaître les actions particulières, la conduite domestique, et toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des temps, et jamais l'histoire

ne fut plus différente des annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qui se rapporte à chaque chef. Son style est fort simple, et l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits que les empereurs dont il fait l'histoire l'avaient été dans leur vie.

FLORUS.

Vossius. On croit que Florus pouvait être Espagnol, de la famille des Sénèques, et avoir eu les noms de *L. Annæus Seneca* par la naissance, et de *L. Julius Florus*, par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'histoire romaine en quatre livres, depuis le règne de Romulus jusqu'au temps d'Auguste, qui paraît écrit sous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être sec, décharné et ennuyeux. Le style en est élégant, agréable, et tient quelque chose de la vivacité poétique; mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphase et de pompe, et quelquefois même de l'enflure. Ce n'est point un abrégé de Tite-Live, avec qui souvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les épitomes ou sommaires qui sont à la tête des livres de Tite-Live soient de Florus.

JUSTIN.

On croit que c'est à Tite Antonin que Justin a adressé son abrégé de l'histoire de Trogus Pompéius : mais on n'en peut rien assurer, y ayant plusieurs em-

pereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompéius est mis entre les illustres écrivains du temps d'Auguste. On le place entre les historiens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluste et Tacite. Son ouvrage était d'une étendue immense, et comprenait en quarante-quatre livres toute l'histoire grecque et romaine jusqu'au temps d'Auguste. Justin en a fait l'abrégé en autant de livres; en quoi il nous a rendu un mauvais service, s'il est vrai que cet abrégé soit la cause de la perte de l'original. On peut juger combien le style de Trogue était pur et élégant, par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a insérée tout entière dans son trente-huitième livre. Elle est fort longue, mais indirecte; car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvait pas que Tite-Live et Salluste eussent fait entrer dans leurs histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir représenté à ses soldats qu'il les conduit, non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile et le plus opulent, ajoute : « Que l'Asie les attend avec impatience, et « semble les appeler à haute voix et leur tendre les « bras; tant la rapacité des proconsuls, les violences « des gens d'affaires, les mauvaises chicanes qu'on leur « suscite dans les tribunaux, leur ont inspiré de haine « et d'aversion pour les Romains. » *Tantùmque se avida exspectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeò illis odium Romanorum incussit rapacitas proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* Le style de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de temps en temps de belles pensées, de solides réflexions, et des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit

nombre de mots ou de locutions, la latinité y est assez pure, et il y a beaucoup d'apparence qu'il a employé ordinairement les propres termes et les phrases mêmes de Trogus.

Auteurs de l'Histoire auguste.

On appelle *Histoire auguste* celle de six auteurs latins qui ont écrit les vies des empereurs romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, et Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs ouvrages, qui n'ont point de rapport à mon histoire.

AURÈLE VICTOR.

Aurèle Victor a vécu sous le règne de Constance, et long-temps encore après. On croit qu'il était Africain. Il était né à la campagne, d'un père fort pauvre et sans lettres. Il paraît qu'il était encore païen quand il écrivit. Son histoire des empereurs commence à Auguste, et va jusqu'à la vingt-troisième année de Constance.

Nous avons encore du même auteur un abrégé des vies des hommes illustres, presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jules César. D'autres attribuent ce petit ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, etc.: mais Vossius soutient qu'il est d'Aurèle Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres et des dates, et par cette raison conviennent peu à des

enfants, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

Ammien Marcellin était Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit long-temps dans les armées romaines du temps de Constance. Il quitta ensuite la milice, et se retira à Rome, où il écrivit son histoire, qu'il divisa en trente et un livres. Elle s'étendait depuis Nerva où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en latin, mais en un latin qui sent beaucoup son grec et son soldat. Ce défaut est compensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très-sincère, et très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les idoles, et pour ceux qui les adoraient, particulièrement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros; et au contraire il paraît fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un et de l'autre.

EUTROPE.

Eutrope a écrit son abrégé de l'histoire romaine sous Valentinien et Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son style, on pourrait croire qu'il était plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE III.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

Il me reste à traiter ici de la partie des belles-lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, et qui est d'un usage plus étendu; je veux dire le talent de la parole; talent qui élève l'orateur au-dessus du commun des hommes, et presque au-dessus de l'humanité même; qui le rend en quelque sorte le maître et l'arbitre des délibérations les plus importantes; qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, et fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, et de leur inspirer tels sentiments qu'il lui plaît, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colère ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athènes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissait des plus grands intérêts de l'état, et où l'orateur, du haut de la tribune aux harangues, dominait par son éloquence sur un peuple immense qui l'écoutait avec un profond silence, ou ne l'interrompait que par des applaudissements et des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus

magnifique en apparence et de plus capable d'éblouir, y á-t-il rien de si grand, rien de si flatteur pour l'amour-propre?

Ce qui relève encore infiniment le prix de l'éloquence, selon la judicieuse réflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante des bons orateurs dans tous les siècles. Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de personnes qui s'y sont distinguées : généraux d'armées, politiques, magistrats, philosophes, mathématiciens, médecins; en un mot, hommes excellents en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des poètes; je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art: le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons orateurs. Lib. I, de Orat. n. 6-16

Ce que je dis ici doit paraître d'autant plus étonnant, que, pour ce qui regarde les autres arts et les autres sciences, il faut aller, pour l'ordinaire, les puiser dans des sources écartées, inconnues, et hors de l'usage commun : au lieu que le talent de la parole est une chose toute naturelle, à la portée, ce semble, de tous, qui n'a rien d'obscur ni d'abstrait, et dont une des principales règles et une vertu essentielle est de s'exprimer clairement sans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les anciens le succès des autres arts venait de ce que l'attrait de la récompense engageait un plus grand nombre de personnes à s'y appliquer. Soit à Athènes, soit à Rome, qui sont les deux grands théâtres où les talents de l'esprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée ni plus généralement, ni avec plus d'activité et d'ardeur, que celle de l'éloquence : et il ne faut pas

s'en etonner. Dans des républiques comme celles-là, où l'on examinait en commun toutes les affaires de l'état; où l'on traitait de la guerre, de la paix, des alliances, des lois, devant le peuple ou devant le sénat; où tout se concluait à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devait nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parlait avec le plus d'éloquence, devenait à coup sûr le plus puissant. Ainsi la jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquait pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude qui seule ouvrait la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail et les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellents, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flatteuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellents orateurs? La raison en est évidente, et l'on doit conclure qu'il faut nécessairement que, parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, et celui qui demande un plus grand nombre de talents, et de talents tout différents, et en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours : le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans le genre sublime [1], l'orateur fait usage de tout

[1] « Grandiloqui (quidam), ut ita dicam, fuerunt, cum ampla et sententiarum gravitate, et majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. » (Cic. in *Orat.* n. 20.)

« At ille qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et ripas sibi faciat, multus et torrens judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quâ rapit. » (Quint. l. 12, c. 10.)

ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant et de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable dêtre arrêté ni retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, et les force malgré eux de le suivre partout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière, qui seule prouverait l'étendue des talents que demande l'éloquence.

Le style simple est tout différent [1]. Il est clair, net, intelligible, et rien de plus. Il ne songe point à s'élever, et ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pique seulement d'une pureté de langage particulière, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hasarde quelque ornement, c'est une parure toute simple et toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce style que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis;* ni en donner de plus parfaits modèles que Phèdre et Térence.

Un troisième genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres [2]; c'est pourquoi on l'appelle le *genre tempéré*. Il n'a ni la délicatesse du dernier, ni la force foudroyante du premier. Il les avoisine tous

[1] « Contrà (sunt quidam) tenues, acuti, omnia docentes, et dilucidiora, non ampliora facientes, subtili quàdam et pressâ oratione limati... Alii in eadem jejunitate concinniores, id est faceti, florentes etiam, et leviter ornati. » (Cic. in *Orat.* n. 20.)

[2] « Est autem quidam interjectus medius, et quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum : vicinus amborum, in neutro excellens : utriusque particeps, vel utriusque (si verum quærimus) potiùs expers. » (Ibid. n. 21.)

« Medius hic modus, et translationibus crebrior, et figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrinque sylvis inumbratus. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

deux, mais sans y atteindre, et sans leur ressembler. Il participe de l'un et de l'autre, ou, pour parler plus juste, il n'est ni l'un ni l'autre. L'orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses; mais conservant en tout cela le caractère d'une douceur tempérée qui lui est propre : de sorte qu'on peut alors le comparer à une rivière d'une eau claire et coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoyants.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, et acquiert une grande réputation à tout écrivain qui y réussit. Mais le sublime [1] l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissements, qui met en œuvre toutes les passions; et qui, tantôt en tonnant et foudroyant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, et d'une manière tendre et touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties qui fait l'orateur parfait; et l'on sent aisément combien il est difficile et rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens orateurs, tant grecs que latins, nous

[1] « Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi et copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimùm valere passæ sunt : sed hanc eloquentiam, quæ cursu magno sónituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in sensus : inserit novas opiniones, evellit insitas. » (Cic. *de Orat.* n. 97.)

en montrera quelques-uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très-peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, et encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile et si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de style dont nous parlons ont chacune tout près d'elles un défaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altère et les corrompt en voulant les pousser trop loin, et qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand et le sublime en une enflure fastueuse : car il en est du style comme de la vertu : il y a dans l'un et dans l'autre certaines mesures et certains tempéraments à garder, sans quoi l'on donne dans un excès vicieux :

> Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
> Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Horat. [l. 1, sat. 1, 106.]

Excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naître de la vertu même, et se confondre avec elle.

Les Grecs [1] appellent cet excès κακόζηλον, *mauvaise affectation*. Elle peut se trouver dans les trois genres de style, lorsqu'on va au-delà du bon et du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, et qu'on se laisse éblouir par la fausse apparence du bon : ce qui est, en matière d'éloquence, le plus grand et le plus dangereux de tous les défauts ; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

[1] Κακόζηλον, id est mala affectatio, per omne dicendi genus peccat... Ita vocatur, quidquid est ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, et specie boni fallitur : omnium in eloquentia vitiorum pessimum ; nam cætera quum vitentur, hoc petitur. » (QUINT. lib. 8, cap. 3.)

Il est aussi [1] une vertu commune à tous les genres de style, et je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les orateurs, et l'on en doit dire autant des historiens, des poètes, et de tous les écrivains, une variété infinie de styles, de génies, de caractères, qui met entre eux une très-grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Cependant il y a aussi entre eux une sorte de ressemblance secrète, et comme un lien commun qui les rapproche et les réunit. J'entends par là un certain goût exquis et délicat, une sorte de teinture du vrai et du beau, une manière de penser et de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin un je ne sais quoi que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un lecteur judicieux et sensé les ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voilà à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les belles-lettres doivent principalement donner leurs soins et leur application : je veux dire à étudier dans les ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siècles et de toutes les langues, et à se les rendre familières par une lecture sérieuse et réitérée des auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup-d'œil, et, si j'osais m'exprimer ainsi, de les sentir presqu'à l'odorat.

[1] « Habet omnis eloquentia aliquid commune. » (QUINT. lib. 10, cap. 2.)

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§ I. *Siècle où l'éloquence a le plus fleuri à Athènes.*

La Grèce [1], si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été long-temps stérile par rapport à l'éloquence, et l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisait encore en quelque sorte que balbutier, et que jusque-là elle avait eu peu d'idée et fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athènes que l'éloquence commença à jeter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déja passé plusieurs siècles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un état, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix et de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une république déja bien affermie et bien policée.

Mais ce qui doit paraître étonnant [2], c'est que l'éloquence, presque encore naissante, et dès ses premiers commencements (car c'est au temps de Périclès que

[1] « Græcia... omnes artes vetustiores habet, et multò antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm est a Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam quum intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, et quasi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm se orator extulit... Non in constituentibus rempublicam nec in bella gerentibus... nasci cupiditas dicendi solet. Pacis est comes, otiique socia, et jam benè constitutæ civitatis quasi alumna quædam eloquentia. » (Cic. in *Brut.* n. 26 et 45.)

[2] « Hæc ætas prima Athenis oratorem propè perfectum tulit. » (Ibid. n. 45.)

Cicéron en fixe l'époque), soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant Périclès [1] on n'avait aucun discours, aucun ouvrage où il parût quelque lueur de beauté et d'ornement, ni qui ressentît l'orateur : et ses discours brillaient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort et de plus sublime dans l'éloquence.

Périclès ayant en vue de se rendre puissant dans la république, et de dominer dans les assemblées du peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, et il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissait toutes les ressources nécessaires, et l'étude profonde [2] qu'il avait faite de la philosophie sous Anaxagore lui avait appris par quels ressorts on remue et on tourne à son gré le cœur des hommes. Il employait avec un art merveilleux, tantôt la douceur de l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvements pour abattre et renverser. Athènes qui voyait luire dans son sein une nouvelle lumière, charmée des graces et de la sublimité de ses discours, admirait son éloquence [3], et la craignait. On a remarqué que [4], dans le temps même

[1] « Ante Periclem.... littera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, et oratoris esse videatur. » (Cic. in *Brut.* n. 27.)

[2] « In Phædro Platonis (p. 270) hoc Periclem præstitisse cæteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ physici fuerit auditor; a quo censet eum, quum alia præclara quædam et magnifica didicisset, uberem et fecundum fuisse, gnarumque (quod est eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. » (Cic. in *Orat.* n. 15.)

[3] « Hujus suavitate maximè exhilaratæ sunt Athenæ, hujus ubertatem et copiam admiratæ; ejusdem vim dicendi terroremque timuerunt. » (Id. in *Brut.* n. 44.)

[4] « Quid Pericles? de cujus dicendi copia sic accepimus, ut quum contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare

qu'il s'opposait aux volontés du peuple avec une sorte de roideur inflexible, il savait lui plaire, et avait l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les poètes comiques dans leurs satires contre lui (car alors les plus puissants de la république n'y étaient point épargnés) disaient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les graces résidait sur ses lèvres; de l'autre, qu'il tonnait et foudroyait [1], tant ses discours avaient de véhémence, et qu'il laissait toujours une sorte d'aiguillon dans l'ame de ses auditeurs.

Par ce rare talent de la parole [2], Périclès vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entière autorité sur le peuple du monde le plus inconstant et le plus capricieux, et en même temps le plus jaloux de sa liberté, dont il fallait tantôt relever le découragement dans les disgraces qui lui arrivaient, tantôt rabattre la fierté et arrêter les fougues dans les heureux succès. On voit par là ce que peut l'éloquence, et quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laissé après lui aucune pièce d'éloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des orateurs grecs; d'autant plus que, selon Ci-

omnibus et jucundum videretur. Cujus in labris veteres comici etiam quum illi maledicerent (quod tùm Athenis fieri liceret) leporem habitàsse dixerunt, tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audìssent quasi aculeos quosdam relinqueret. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 138.)

[1] « Ab Aristophano poetâ fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. » (Id. *de Orat.* n. 29.)

Ἤ'στραπτ' ἐβρόντα, ξυνέκυκα τὴν Ἑλλάδα.

[2] « Itaque hic doctrinâ, consilio, eloquentiâ excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, et urbanis eodem tempore et bellicis rebus. » (Id. ibid.)

céron [1], c'est lui qui fit naître à Athènes le goût de la saine et parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable usage et la véritable destination, et qui en fit sentir les salutaires effets par le succès qu'eurent ses harangues.

Je parlerai maintenant des dix orateurs athéniens dont Plutarque [2] nous a donné la vie en abrégé, et je ne m'arrêterai que sur ceux qui sont le plus connus.

Des dix orateurs Grecs.

ANTIPHON.

Plut. de vita decem rhet.

Antiphon profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnait des leçons de rhétorique. Il composait aussi des plaidoyers pour ceux qui en avaient besoin [3]; et l'on croit qu'il fut le premier qui introduisit cette coutume. Il était vif et riche pour l'invention, exact pour le style, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévues : il réussissait à émouvoir les passions, et à donner à chaque personnage qu'il faisait parler son caractère propre et particulier. Il fut condamné à mort pour avoir favorisé l'établissement des quatre-cents à Athènes.

ANDOCIDE.

Plut.

Andocide était aussi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lysias. Il fut ap-

[1] « Pericles primus adhibuit doctrinam, etc. (Cic. in *Brut.* n. 44.)

[2] Il est reconnu maintenant que ce traité n'est point de Plutarque. — L.

[3] Il nous reste de lui quinze discours, que plusieurs critiques modernes prétendent n'être que des déclamations sophistiques, écrites beaucoup plus tard. — L.

pelé en jugement, comme ayant eu part au renversement des statues de Mercure, qui furent toutes abattues ou mutilées en une seule nuit au commencement de la guerre du Péloponnèse. Il ne se tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre desquels il mit son propre père [1], à qui pourtant il sauva la vie. Son style était simple et presque entièrement destitué de figures et d'ornements.

LYSIAS.

Lysias était originaire de Syracuse, mais né à Athènes. A l'âge de quinze ans il passa à Thurium en Italie, avec deux de ses frères, dans la nouvelle colonie qui allait s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse; et il retourna pour-lors à Athènes, âgé de quarante-huit ans. Dionys. Halic. in Lys.

Il s'y distingua par un mérite particulier, et il a toujours été regardé comme un des plus excellents orateurs grecs, mais dans le genre d'éloquence simple et tranquille [2]. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du style, faisaient son caractère propre. C'était, dit Cicéron [3], un écrivain d'une précision et d'une élégance extrême, et déja Athènes pouvait presque se vanter d'avoir un orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lysias, dit-il, a le style élégant et léger [4].

[1] C'est une imputation calomnieuse qu'Andocide repousse victorieusement dans son discours *de mysteriis*, où il prouve qu'il a seulement engagé son père à ne point prendre la fuite lorsqu'il fut dénoncé, et à poursuivre son accusateur Speusippe. — L.

[2] Des sept discours que les anciens ont cités de lui, il n'en reste que quatre. — L.

[3] « Fuit Lysias.... egregiè subtilis atque elegans, quem jam propè audeas oratorem perfectum dicere. » (Cic. in *Brut.* n. 35.)

[4] « Lysias subtilis atque elegans,

S'il suffit à l'orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son style est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair et pur qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité, et, comme Cicéron [1] l'appelle, cette maigreur de style, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force et de grandeur; car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très-forts et très-nerveux. Il en usait [2] ainsi par choix et par jugement. Il ne plaidait point lui-même de causes dans le barreau, mais il composait des plaidoyers pour les autres; et pour entrer dans leur caractère, il était souvent obligé d'employer un style simple et peu relevé, sans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui est admirable en lui, et il eût trahi lui-même son secret. Il fallait donc que ses discours, qu'il ne prononçait pas lui-même, eussent un air négligé, ce qui est un grand art et un des grands secrets de la composition. On éludait ainsi la loi qui ordonnait aux accusés de plaider eux-mêmes leur cause sans employer le ministère des avocats.

et quo nihil, si oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est inane, nihil accersitum: puro tamen fonti quàm magno flumini propior.» (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

[1] «In Lysia sunt sæpè etiam lacerti, sic ut nihil fieri possit valentius: verùm est certè genere toto strigosior.» (CIC. in *Brut.* n. 64.)

[2] «Illud in Lysia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidisset enim gratiam, quæ in eo maxima est, simplicis atque inaffectati coloris: perdidisset fidem quoque. Nam scribebat aliis, non ipse dicebat: ut oportuerit esse illa rudibus et incompositis similia, quod ipsum compositio est.» (QUINTIL. lib. 9, cap. 4.)

Quand Socrate fut appelé devant les juges pour rendre compte de ses sentiments sur la religion, Lysias lui apporta un plaidoyer qu'il avait composé avec beaucoup de soin, et où sans doute il avait fait entrer tout ce qui était capable de toucher les juges. Socrate, après l'avoir lu, dit qu'il le trouvait fort beau [1], fort oratoire, mais peu convenable au caractère de force et de courage qu'un philosophe devait montrer.

Lib. 1, de Orat. n. 231.

Denys d'Halicarnasse peint fort au long, et avec beaucoup de goût et de jugement, le caractère du style de Lysias, et en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence simple et naturelle dont j'ai parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ses harangues pour mieux faire connaître son style [2].

ISOCRATE.

Isocrate était fils de Théodore, Athénien, qui, s'étant enrichi à faire des instruments de musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfants; car il avait encore deux fils et une fille. Isocrate vint au monde vers la 86e olympiade, vingt-deux ans après Lysias, et sept avant Platon.

An. M. 3568. Av. J. C. 436.

Il reçut une excellente éducation, et eut pour maîtres Prodicus, Gorgias, Tisias, et, selon quelques-uns, Théramène, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait alors de plus fameux rhéteurs.

[1] « Illam orationem disertam sibi et oratoriam videri, fortem et virilem non videri. »

[2] Sur deux cent trente discours que lui attribue Denys d'Halicarnasse, il n'en reste plus que trente-un et trois fragments, conservés par cet auteur; encore, dans le nombre de ces discours, en est-il plusieurs sur la légitimité desquels on pourrait former des doutes fondés. — L.

Son inclination l'aurait assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, et à entrer dans le maniement des affaires ; mais, la faiblesse de sa voix et une timidité presque insurmontable ne lui permettant pas de se hasarder à paraître en public, il tourna ses vues d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entièrement ni à la gloire de l'éloquence, ni au désir de se rendre utile au public, qui étaient ses deux grandes passions ; et ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusait, il songea à le regagner par le ministère de la main et de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, et ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des sophistes, des questions vagues et inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matières solides et importantes de gouvernement et de politique, qui pussent être utiles aux républiques et aux princes mêmes, aussi-bien qu'aux particuliers, et qui pussent aussi lui faire honneur par les graces qu'il tâcherait de répandre dans ses écrits. C'est Isocrate lui-même qui nous apprend, dans l'exorde de l'un de ses discours, que telles avaient été ses vues.

In Panath.

Il s'exerça aussi à composer des plaidoyers pour ceux qui en avaient besoin, selon l'usage assez ordinaire en ces temps-là, quoique contraire à la disposition des lois, qui ordonnaient, comme je l'ai déja marqué, que les parties se défendissent elles-mêmes sans employer de secours étrangers. Mais, comme ces plaidoyers lui attiraient à lui-même des affaires à cause du violement de la loi, et l'obligeaient de comparaître souvent devant les juges, il y renonça entièrement, et ouvrit une école d'éloquence pour instruire la jeunesse.

Par ce nouvel établissement [1], la maison d'Isocrate devint pour toute la Grèce une pépinière féconde de grands hommes, et il n'en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, et qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particulière de son école ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne après lui ne put atteindre, également estimé et pour le talent de bien composer et pour l'art de bien enseigner, comme ses écrits et ses disciples en firent foi.

Il avait un discernement merveilleux pour connaître la force, le génie, le caractère de ses écoliers; pour voir comment il fallait manier leur esprit, et de quel côté il fallait les tourner : talent [2] rare, et absolument nécessaire pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avait coutume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usait d'éperon à l'égard d'Éphore, et de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, et retenir la trop grande vi-

[1] « Exstitit igitur Isocrates... (cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator et perfectus magister, quanquam forensi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, est posteà consecutus. » (Cic. in *Brut.* n. 32.)

« Ex Isocratis ludo, tanquàm ex equo trojano, innumeri principes exstiterunt. » (Id. *de Orat.* lib. 2, n. 94.)

« Clarissimus ille præceptor Isocrates, quem non magis libri benè dixisse, quàm discipuli benè docuisse testantur. » (Quint. lib. 2, cap. 9.)

[2] « Diligentissimè hoc est eis, qui instituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò sua quemque natura maximè ferre videatur... Dicebat Isocrates, doctor singularis, se calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti solere. Alterum enim exsultantem verborum audaciâ reprimebat, alterum cunctantem et quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantùm alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque quod utriusque natura pateretur. » (Cic. *de Orat.*, lib. 3, n. 36.)

vacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnait à son feu et à son imagination, et se répandait en expressions hardies et brillantes; il le réprimait. L'autre, au contraire, timide et réservé, ne songeait qu'à la justesse, et n'osait rien hasarder; il lui faisait prendre l'essor. Son dessein n'était pas de les rendre semblables: mais, en retranchant à l'un, et ajoutant à l'autre, il voulait les amener au point de perfection dont leur naturel était susceptible.

Plut de decem orat. gr. in Isocr.

L'école d'Isocrate fut fort utile au public, et en même temps fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avait fait encore aucun des sophistes. Il avait pour l'ordinaire plus de cent écoliers, et il tirait de chacun d'eux deux mille dragmes, c'est-à-dire cinq cents livres, apparemment pour tout le temps qu'ils étudiaient sous lui. Je serais fâché, pour l'honneur d'un si habile maître, que ce qu'on dit de lui par rapport à Démosthène fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'était pas en état de lui payer entièrement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenait rien des citoyens d'Athènes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse et désintéressée convient beaucoup mieux à son caractère et aux excellents principes de morale répandus dans tous ses ouvrages.

Outre le revenu de son école, il recevait de grands présents de personnes considérables. Nicoclès, roi de Cypre, fils d'Évagore, lui donna vingt talents (vingt mille écus) pour le discours qui porte son nom.

Ibid.

On rapporte d'Isocrate une parole fort sensée. Il était à la table de Nicocréon, roi de Cypre, et on le pressait

de parler et de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, et apporta cette raison de son refus : *Ce que je sais n'est pas ici de saison; et ce qui serait ici de saison, je ne le sais point.* Cette pensée ressemble fort à celle de Sénèque : *Je n'ai jamais voulu plaire au peuple*[1] *; car il n'approuve point ce que je sais, et je ne sais point ce qu'il approuve.*

Isocrate, ayant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas survivre au malheur de sa patrie, et mourut de douleur, étant demeuré quatre jours sans manger. Il avait vécu quatre-vingt-dix-huit ou cent ans. Plut. de decem orat. gr. in Isocr.

Il est difficile de mieux peindre le caractère du style d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron et Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

Cicéron, après avoir rapporté l'idée avantageuse que Socrate s'était formée d'Isocrate encore tout jeune, et l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré, ce semble, des rhéteurs, avait fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son style : *dulce igitur orationis genus, et solutum, et effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis et palæstræ dicatum, spretum et pulsum foro.* « Ce genre d'éloquence est doux, « agréable, coulant, plein de pensées fines et d'expres- « sions harmonieuses; mais il a été exclu du barreau, et « renvoyé aux académies, comme plus propre aux exer- « cices de pur appareil qu'aux vrais combats. » In Orat. n. 41 et 42.

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paraît Lib. 10, c. 1.

[1] « Nunquàm volui populo placere : nam, quæ ego scio, non probat; quæ probat populus, ego nescio. » (SENEC. *Epist.* 29.)

tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (il venait de parler de Lysias) *nitidus et comptus, et palæstræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis comparârat: in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeò diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avait une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias et Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avait un style plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des pensées plus vives et plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, et poussé peut-être jusqu'à l'excès. En un mot, toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le genre démonstratif propre aux sophistes, sont étalées dans ses discours, destinés, non pour l'action et le barreau, mais pour la pompe et l'ostentation.

Cicéron, en plusieurs endroits de ses livres de rhétorique, insiste beaucoup sur ce qu'Isocrate est le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue grecque le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étaient avant lui peu connus, et presque généralement négligés.

Il me reste à exposer une dernière qualité d'Isocrate, qui est son vif amour du bien et de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honesti studiosus*, et qui, selon Denys d'Halicarnasse, l'élève infiniment au-dessus de tous les autres orateurs. En parcourant les principaux de ses discours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inspirer aux villes, aux princes, aux particuliers

même, des sentiments de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de justice, d'amour du bien public, de zèle pour la conservation de la liberté, de respect pour la sainteté du serment et des traités, et pour tout ce qui a rapport à la religion. Il conseille à tous ceux qui sont chargés du soin de gouverner les états et d'administrer les affaires publiques de lire et d'étudier avec une attention singulière ces livres admirables, qui renferment tous les principes de la saine et véritable politique.

ISÉE.

Isée était de Chalcis en Eubée. Étant venu à Athènes, il prit les leçons de Lysias, dont il imita si bien le style, qu'en lisant leurs discours on avait de la peine à distinguer duquel des deux ils étaient. Il commença à paraître avec éclat après la guerre du Péloponnèse, et continua jusqu'au temps de Philippe. Il fut maître de Démosthène, qui s'attacha à lui préférablement à Isocrate, parce que l'éloquence d'Isée était plus forte et plus véhémente, et par cette raison plus conforme au génie vif de Démosthène [1]. Plut. in Is.

LYCURGUE.

Lycurgue fut fort estimé à Athènes pour son éloquence, et encore plus pour sa probité. Il fut chargé de plusieurs commissions importantes, et s'en acquitta toujours avec succès. On lui confia le soin de la police dans Athènes, et il fit une rude guerre aux malfaiteurs,

[1] Isæo torrentior. (JUVEN.)

qu'il obligea de sortir de la ville. Il passait pour un juge sévère et inexorable. C'est à quoi Cicéron fait allusion en écrivant à son ami Atticus : *nosmetipsi, qui Lycurgei à principio fuissemus, quotidiè demitigamur.*

Ad Attic. l. 1, ep. 13.

Lycurgue fut nommé questeur, c'est-à-dire receveur-général des revenus de la république, à trois différentes reprises, et exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce temps-là, il lui passa par les mains quatorze mille talents [1] (quarante-deux millions), dont il rendit un fidèle compte. Avant lui, le revenu de la ville n'était que de soixante talents [2] (soixante mille écus) : il le fit monter jusqu'à douze cents talents [3] (douze cent mille écus). C'est ce questeur qui, voyant qu'un fermier faisait mener en prison le philosophe Xénocrate parce qu'il avait manqué à payer dans le temps un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, et y fit conduire à sa place le fermier, pour avoir eu l'insolence et la dureté de traiter ainsi un homme de lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue était du nombre des orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fussent livrés ; à quoi les Athéniens ne purent consentir.

ESCHINE. DÉMOSTHÈNE.

Traité des Études, t. I ; Hist. Anc. tome IV.

J'ai exposé ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célèbres orateurs, qui furent toujours émules et rivaux,

[1] 77 millions de fr. — L.

[2] Ce revenu serait bien médiocre pour une ville comme Athènes, et l'augmentation bien considérable. Je ne sais si on ne pourrait pas lire, ἑξακόσια, *six cents*, au lieu de ἑξήκοντα, *soixante*. = La correction est certaine ; et Reiske l'a aussi proposée ; seulement comme la phrase porte πρότερον ἑξήκοντα προσιόντων, c'est ἑξακοσίων, non ἑξακόσια qu'il faut lire. — L.

[3] 6,900,000 francs. — L.

et dont les disputes ne cessèrent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur style et leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

« Sequitur oratorum ingens manus, quum decem simul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demosthenes ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis [1] intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet invenias. Plenior Æschines, et magis fusus, et grandiori similis, quò minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minùs. » Lib. 10, c. 1.

« Suit maintenant une foule d'orateurs, car il y en « a eu à Athènes jusqu'à dix à la fois, à la tête desquels « marche Démosthène, qui les a tous passés de bien « loin, et qui a mérité d'être proposé presque comme « la règle de l'éloquence. Son style a tant de force, il « est si serré, si tendu, tout s'y trouve dans une telle « justesse et dans une précision si exacte, qu'on ne « trouve rien à y ajouter ni à en retrancher. Eschine « est plus abondant, plus diffus. Il paraît plus grand « parce qu'il est moins ramassé. Il a plus d'embonpoint, « et moins de nerfs. »

[1] La métaphore n'est point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont supposé les traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui, étant extrêmement tendues, poussent les traits avec une force et une impétuosité extraordinaires. — L.

HYPÉRIDE.

Plut. in Hyper.

Hypéride avait été d'abord auditeur et disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du barreau, et il y fit admirer son éloquence. Son style [1] avait beaucoup de douceur et de délicatesse : mais il n'était propre que pour les petites causes. Il se trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le temps qu'Alexandre attaqua les Grecs, et il se déclara ouvertement contre ce prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Égine, et, étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché et conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets et quelques éclaircissements dont il avait besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie et ses amis, il se coupa la langue avec les dents, et expira dans les tourments.

DINARQUE.

Plut. in Din.

Dinarque, natif de Corinthe, selon quelques-uns, vint s'établir à Athènes dans le temps qu'Alexandre poussait ses conquêtes dans l'Asie. Il fut disciple de Théophraste, qui avait pris la place et l'école d'Aristote, et fit aussi une liaison particulière avec Démétrius de Phalère. Il ne plaidait pas par lui-même, mais composait des plaidoyers pour ceux qui avaient des procès.

[1] « Dulcis imprimìs et acutus Hyperides : sed minoribus causis, ut non dixerim utilior, magis par. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

Il se proposa pour modèle Hypéride, ou plutôt, selon d'autres, Démosthène, dont le style vif et véhément convenait mieux à son caractère.

Changement arrivé chez les Grecs dans l'éloquence.

L'espace qui s'est écoulé depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalère, dont nous allons parler, a été le beau temps de l'éloquence chez les Grecs : cet espace est à peu près de cent trente ans. Avant Périclès, la Grèce avait eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre; et l'on y avait vu une foule d'excellents philosophes : mais l'éloquence y était peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja observé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force et le pouvoir, et qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Grèce : parle-t-on, dans ces temps-là, de quelque orateur argien, corinthien, ou thébain? Il se renferma dans Athènes, qui porta, dans les cinquante dernières années de l'espace dont je parle, ce grand nombre d'illustres orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur et a rendu sa réputation immortelle. Tout ce temps-là fut comme le règne de la saine et de la vraie éloquence, qui ne connaît et n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle et sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit; in quo naturalis inesset, non fucatus nitor.* Brut. n. 36.

Tandis que l'on se proposa ces grands orateurs pour modèles et que l'on fut fidèle à les imiter, le goût de la bonne éloquence, c'est-à-dire d'une éloquence mâle et

solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vue et à suivre d'autres routes, une éloquence d'un nouveau genre, plus parée et plus embellie, succéda à l'ancienne et la fit bientôt disparaître. Ce fut Démétrius de Phalère qui causa ce changement; et c'est de lui qu'il me reste à parler.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

Démétrius dont il s'agit fut surnommé *le Phalérien*, du nom de Phalère, sa patrie, qui était un des ports d'Athènes. Il eut pour maître le célèbre Théophraste.

Je ne rapporterai point ici son histoire, qui est
Liv. 16, § 5. traitée avec assez d'étendue dans le quatrième volume. On y voit comment Cassandre, s'étant rendu maître d'Athènes quelque temps après la mort d'Alexandre-le-Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, et s'y conduisit avec tant
§ 7. de sagesse, que le peuple lui dressa trois cent soixante statues; comment ensuite elles furent renversées, et lui obligé de se retirer en Égypte, où Ptolémée Soter le
Liv. 17, § 5. reçut fort bien : enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe, fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Je ne considère maintenant Démétrius de Phalère que comme orateur, et je dois exposer comment il contribua à la décadence et au dépérissement de l'éloquence à Athènes.

J'ai déja marqué qu'il avait été disciple de Théophraste, appelé de ce nom à cause de sa *manière de parler* excellente et *divine*. Il avait pris sous lui un

style orné, fleuri, élégant. Il s'était exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le sublime et le simple, qui admet toute la parure et tous les ornements de l'art, qui emploie les graces brillantes de l'élocution et la beauté éclatante des pensées; en un mot, qui est rempli de douceur et d'agrément, mais dénué de force et de vigueur, et qui, avec tout son brillant et tout son éclat, ne s'élève pourtant point au-dessus du médiocre. Démétrius excellait dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire et d'exciter l'admiration par lui-même, si on ne le comparait au genre sublime et magnifique, dont la beauté solide et majestueuse fait disparaître l'éclat de ces graces légères et superficielles. Il était aisé de reconnaître à son style coulant, doux, agréable [1], qu'il avait été disciple de Théophraste. Ses expressions éclatantes, ses métaphores heureuses, étaient, dit Cicéron, comme autant d'astres brillants qui donnaient du lustre à son discours et le rendaient lumineux.

On se laisse pour l'ordinaire assez facilement éblouir par cette sorte d'éloquence, qui fait illusion à l'esprit en flattant l'imagination. C'est ce qui arriva pour-lors à Athènes, et Démétrius fut le premier [2] qui donna atteinte à l'ancien et solide goût, et qui commença à

[1] « Orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum agnosceres. » (Cic. *de Offic.* lib. I, n. 3.)

« Cujus oratio quum sedatè placidèque loquitur, tùm illustrant eam quasi stellæ quædam tralata verba atque immutata. » (*De Orat.* n. 92.)

[2] « Hic primus inflexit orationem, et eam mollem teneramque reddidit; et suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis: sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, a quibus esset auditus. » (Id. in *Brut.* n. 38.)

corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au peuple, était de lui plaire. Il voulait montrer qu'il avait de la douceur, et c'était en effet son caractère: mais cette douceur chatouillait les oreilles sans aller plus loin, et laissait seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées et de mots étudiés, et d'une douce harmonie. Ce n'était point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même temps d'éclairs et de foudres, laissait dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression et une sorte d'aiguillon perçant qui pénétrait jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe et d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, et de faire montre d'esprit, telles que sont les panégyriques, pourvu néanmoins qu'on y garde de sages mesures, et qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de discours. Peut-être aussi que cette éloquence aurait été moins dangereuse si elle s'était tenue renfermée dans les assemblées particulières des rhéteurs et des sophistes, qui n'admettaient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avait un bien plus grand théâtre. C'était devant le peuple entier qu'elle paraissait; de sorte que sa manière de haranguer, si elle était applaudie, comme elle l'était toujours, devenait la règle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le barreau. Les écoles de rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les déclamations qui en faisaient le principal exercice et dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étaient formées sur ce même plan. En se proposant son style

pour modèle, on ne s'en tint pas au point où il s'était arrêté : car il avait d'excellentes parties, et était louable en beaucoup de choses. Élocution, pensées, figures, tout fut outré comme c'est l'ordinaire, tout fut porté à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, et s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès que l'éloquence, sortie du Pirée [1] en cet état, se fut répandue dans les îles et dans l'Asie, perdant pour ainsi dire cet air de santé et d'embonpoint qu'elle avait conservé si long-temps dans son terroir naturel, elle prit bientôt les manières étrangères, et désapprit presque à parler; tant fut grande et prompte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athènes entraîna en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paraître de ces grands hommes qui, par le talent de la parole, lui avaient fait tant d'honneur : quelques rhéteurs seulement et quelques sophistes, répandus en différents endroits de la Grèce et de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siècles après, l'éloquence reprit de nouvelles forces, et reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avait fait autrefois à Athènes. On voit bien que je veux parler de cet heureux temps où les pères grecs firent un si louable et si saint usage du talent de la parole : car je ne crains point de mettre en parallèle avec les plus célèbres orateurs d'Athènes saint Basile, saint Grégoire de Nazianze,

[1] « Ut semel e Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem atticæ dictionis quasi sanitatem perderet, ac loqui penè didisceret. » (Cic. in *Brut.* n. 51.)

saint Jean Chrysostôme, et quelques autres. J'en ai rapporté plusieurs extraits dans le premier volume du Traité des études, surtout de saint Jean Chrysostôme, qui ne le cèdent point, ce me semble, aux harangues de Démosthène, ni pour la beauté du style, ni pour la solidité du raisonnement, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force et la véhémence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance; et je crois que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité grecque.

Nous verrons bientôt que l'éloquence latine n'a pas eu le même avantage. Depuis qu'après avoir jeté un éclat extraordinaire pendant quelques années elle eut commencé à déchoir, elle s'affaiblit toujours de plus en plus par des déclins assez prompts, et tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'article suivant.

ARTICLE II.

Des orateurs latins.

Rome, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, et enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siècles tous ses soins et toute son application aux exercices militaires, et demeura pendant tout ce temps-là sans goût pour les arts et pour les sciences en général, et en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avait encore presque aucune

idée. Ce ne fut qu'après avoir dompté les peuples les plus puissants[1], et s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossièreté et de cette espèce de barbarie par rapport aux exercices de l'esprit; et que la jeunesse romaine, sortie comme d'un profond sommeil, et devenue sensible à une nouvelle espèce de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux et à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencements de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection et de sa décadence, je partagerai en quatre âges les orateurs romains : mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus, ou par leur réputation, ou pour leurs ouvrages.

§ I. *Premier âge des orateurs romains.*

Les Romains à l'abri de la paix, amie des sciences et mère du loisir, firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquérir le talent de la parole. Mais comme ils ignoraient[2] absolument la route qu'il fallait tenir pour y arriver, et qu'ils n'avaient d'autre guide que leur propre esprit et leurs propres réflexions, ils

[1] « Posteaquàm imperio omnium gentium constituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni enitendum putavit. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 14.)

[2] « Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur, tantùm, quantùm ingenio et cogitatione poterant, consequebantur. Post autem, auditis oratoribus græcis, cognitisque eorum litteris, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. » (Ibid. n. 14.)

n'avançaient pas beaucoup. Il fallut que la Grèce vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les rhéteurs grecs, qu'on eut pris leurs leçons, et qu'on se fut formé dans la lecture de leurs livres, la jeunesse romaine conçut une ardeur incroyable pour l'éloquence. Nous avons vu vers la fin du sixième volume quelles difficultés elle trouva à sa première entrée à Rome, et quelles traverses il lui fallut essuyer pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'éloquence de vaincre les obstacles et de forcer les barrières qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand orateur lui-même, ne voulait pas néanmoins qu'on se livrât trop aux arts des Grecs, et elle y devint en peu de temps l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la suite, comme Scipion et Lélius, avaient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils se faisaient gloire de prendre des leçons.

De Orat. lib. 2, n. 155.

Pour venir aux orateurs du premier âge, les plus connus sont, Caton le censeur, les Gracques, Scipion-l'Émilien, Lélius. Ils avaient un excellent naturel, un merveilleux fonds d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions; mais nul art, nulle délicatesse, nulle grace, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connaissance du nombre et de l'harmonie du discours.

Cic. in Brut. n. 65.

Caton avait composé un nombre infini de harangues : on en comptait, du temps de Cicéron, plus de cent cinquante; mais elles n'étaient point lues. Il prétend néanmoins qu'il ne manquait aux traits de son

éloquence qu'une certaine fleur de style et une vivacité de couleurs qui n'étaient point encore alors en usage [1].

Les GRACQUES se distinguaient aussi par une éloquence mâle et robuste, mais dénuée d'ornements. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frère, qui sont très-vives et très-touchantes, et que lui-même a imitées dans la péroraison de son plaidoyer pour Muréna. *Quò me miser conferam? quò vertam? In Capitoliumne? at fratris sanguine redundat. An domum? matremne ut miseram lamentantemque videam et abjectam?* « Où irai-je? de quel côté me tournerai-« je, malheureux que je suis? Sera-ce vers le Capitole, « mais il est encore teint du sang de mon frère. Re-« tournerai dans ma maison? quoi! pour y voir une « mère affligée, dans la dernière désolation, et baignée « dans ses pleurs? » Si le reste du discours ressemblait à ce peu de lignes, il ne le céderait en rien à ceux de Cicéron. En les prononçant [2], tout parlait en lui, les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis même ne purent retenir leurs larmes. Aulu-Gelle nous a conservé deux fragments de discours de C. Gracchus qui ne sont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils sont élégants, mais froids, quoique dans une matière grave et touchante. C'est le même Gracchus qui avait toujours derrière lui un domestique qui avec sa

De Orat. lib. 3, n. 215.

Lib. 10, c. 3.

[1] « Intelliges nihil illius lineamentis, nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondùm erant, florem et colorem defuisse. » (Cic. in *Brut.* n. 298.)

[2] « Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent. » (Ibid.)

flûte l'avertissait quand il devait hausser ou baisser le ton de sa voix.

Quintilien oppose souvent le style du siècle dont nous parlons à celui du temps où lui-même il vivait; et il donne à cette occasion un excellent précepte. « Les « jeunes gens, dit-il, ont deux grands défauts à éviter [1]. « Le premier serait, si quelque admirateur outré des « anciens leur donnait pour lecture et pour modèles les « harangues de Caton, des Gracques et d'autres pa- « reils auteurs : car ce serait le moyen de leur faire « prendre un style sec, dur, âpre, hérissé. Un autre « défaut tout contraire serait qu'éblouis par la parure « brillante du style mou et efféminé qui est devenu à « la mode, ils se laissassent gâter le goût par cette « éloquence doucereuse et fleurie, d'autant plus dan- « gereuse pour eux, qu'elle a plus de rapport à leur « caractère et à leur âge. Quand ils auront le juge- « ment formé et sûr, je les exhorterai, dit Quintilien, « à lire les anciens, dont l'éloquence mâle et vigou- « reuse, lorsqu'on en aura séparé la rudesse du siècle « grossier où ils vivaient, servira à soutenir et même à « relever les beautés et les ornements de la nôtre. Je « leur conseillerai aussi de lire beaucoup les modernes,

[1] « Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catonisque et aliorum similium lectione durescere velit : fient enim horridi atque jejuni... Alterum, quod huic diversum est, ne recentis hujus lasciviæ flosculis capti, voluptate quâdam pravâ deliniantur, ut prædulce illud genus, et puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius est, adament. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum positis, suaserim et antiquos legere, ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii vis, deterso rudis seculi squalore, tùm noster hic cultus clariùs enitescet; et novos, quibus et ipsis multa virtus adest. » (Quintil. lib. 2, cap. 6.)

« qui ont d'excellentes parties, et qui peuvent leur être « d'une grande utilité. »

J'ai cru que ce morceau de Quintilien était fort propre à faire connaître le style du temps dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien sensé, et dont nos jeunes gens aussi pourront profiter.

Je ne m'arrêterai point sur le caractère de l'éloquence de Scipion et de Lélius. Je suis persuadé que, quoiqu'elle se ressentît du siècle où ils vivaient, elle était beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton et des Gracques. Je rapporterai seulement ici un fait, bien honorable pour Lélius, et qui montre jusqu'où il portait la candeur et la bonne foi. Il avait été chargé d'une cause très-importante. Il la plaida avec beaucoup **Brut. n. 85-88.** d'éloquence. Les juges cependant ne crurent point que la cause fût en état d'être jugée, et la renvoyèrent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, et la plaida une seconde fois. Elle eut le même sort qu'auparavant. Alors Lélius n'hésita point, et força ses parties à remettre leurs causes entre les mains de Galba, célèbre orateur de ce temps-là, qui avait plus de véhémence et de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, et, au premier plaidoyer, il la gagna tout d'une voix. « On savait pour-« lors, dit Cicéron, rendre justice au mérite d'autrui, « même à son propre préjudice. » *Erat omninò tùm mos, ut in reliquis rebus melior, sic in hoc ipso humanior : ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

§ II. *Second âge des orateurs romains.*

Je placerai dans ce second âge quatre orateurs : Antoine et Crassus, qui étaient plus âgés; Cotta et Sulpitius, qui étaient plus jeunes. On ne les connaît guère que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses livres de rhétorique. Il remarque que ce fut sous les deux premiers que l'éloquence latine [1], parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

De Orat. lib. 1, n. 82. De Orat. lib. 2, n. 3. Ibid. n. 153.

Antoine, dans le voyage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de proconsul, s'arrêta quelque temps à Athènes et dans l'île de Rhodes, sous différents prétextes, mais en effet pour avoir occasion de converser avec les plus habiles maîtres de rhétorique, et pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paraître ignorer ce que les Grecs enseignaient sur l'art de parler, espérant par ce moyen rendre son éloquence moins suspecte. En effet [2], il passait communément dans l'esprit de ses auditeurs pour venir au barreau plaider ses causes presque sans préparation. Mais, dans la vérité, il était tellement préparé, que souvent les juges ne l'étaient pas assez pour se défier de lui. Rien de ce qui pouvait servir à sa cause ne lui échappait. Il savait placer

[1] « Quod idcircò posui, ut dicendi latinè prima maturitas in qua ætate exstitisset, posset animadverti. » (Cic. in *Brut.* n. 161.)

« Ego sic existimo... in his primùm cum Græcorum gloria latinè dicendi copiam æquatam. » (Ibid. n. 138.)

[2] « Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio. Imparatus semper aggredi ad dicendum videbatur : sed ita erat paratus, ut judices, illo dicente, nonnunquàm viderentur non satis parati ad cavendum fuisse. » (In *Bruto*, n. 139.)

chaque preuve dans l'endroit où elle faisait plus d'impression. Il était moins attentif à la délicatesse et à l'élégance des mots qu'à leur force et à leur énergie. Il ne paraissait occupé que des choses mêmes et du raisonnement. Il avait toutes les grandes parties d'un orateur, et il les soutenait merveilleusement par la force et la dignité de sa prononciation.

Il trace lui-même, dans le second livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanius, poursuivi, et à juste titre, comme auteur de sédition : cause, comme on le sent bien, très-difficile et très-délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachèrent le coupable à la sévérité des juges; et il avoue lui-même qu'il gagna sa cause, moins par l'évidence des raisons que par la force des passions qu'il sut employer à propos. *Ita magis affectis animis judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, est a nobis tùm accusatio victa.* Et cependant Sulpitius, avocat de l'autre partie, avait laissé les juges parfaitement convaincus de la justice de sa cause, et enflammés de colère contre Norbanus : *cùm tibi ego, non judicium, sed incendium tradidissem.* Rien n'est plus propre à former de jeunes avocats que le plan de cette harangue; mais ils ne doivent pas imiter l'usage qu'Antoine fit pour-lors de ses talents pour arracher un coupable à la peine qui lui était due. De Orat. lib. 2, n. 197-203.

Crassus était le seul qu'on pût mettre en parallèle avec Antoine, et quelques-uns même le lui préféraient. Il n'avait que trois ans moins que lui. Son caractère[1] Brut. n. 143.

[1] «Erat summa gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum et urbanitatis oratorius, non scurrilis lepos. Latinè loquendi accurata et sine molestia diligens elegantia, etc.

propre était un air de gravité et de dignité qu'il savait tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, et même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un orateur. Il avait une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquait avec une merveilleuse netteté, et relevait la beauté de son discours par la force des preuves et par l'agrément des similitudes.

Lorsque Crassus avait affaire à des personnes de mérite et de réputation, il avait grand soin de les ménager, et les railleries qu'il employait à leur égard n'avaient rien de piquant ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant:* modération rare [1] dans ceux qui se piquent de plaisanterie, et qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur-le-champ, et qui, selon eux, leur ferait honneur. Mais il en usait autrement à l'égard de ceux qui donnaient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, était de ce genre. Il faisait le métier d'accusateur pour profiter des récompenses qu'accordaient les lois à ceux qui faisaient condamner un criminel : métier qui était regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition et de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fît connaître en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus était décrié généralement comme un dissipateur qui avait perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoyers de cet orateur dans lesquels il se contredisait

[1] « Quod est hominibus facetis et dicacibus difficillimum, habere hominum rationem et temporum, et ea, quæ occurrant, quum salsissimè dici possunt, tenere. » (*De Orat.* lib. 2, n. 221.)

manifestement. Crassus, piqué, sut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois dialogues du père de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il était fait mention, au commencement, de la maison de campagne où l'on supposait que la conversation s'était tenue; et après avoir constaté par cette lecture le nom et la réalité des trois terres que son père lui avait laissées, il lui demanda avec d'amers reproches ce qu'elles étaient devenues.

Une occasion fortuite [1] donna lieu à Crassus de le traiter encore dans la même cause avec tout une autre force et tout une autre vivacité, et de joindre l'invective amère à la plaisanterie. Pendant qu'ils plaidaient, passa dans la place publique, où l'on sait que se plaidaient les grandes causes, le convoi d'une dame romaine, à la tête duquel, selon la cérémonie des funérailles usitées à Rome, on portait les images de ses ancêtres : elle était de la famille des Junius, dont les Brutus étaient une branche. A ce spectacle inopiné, Crassus, trans-

[1] « Quis est qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum esse Brutum, quàm illis tragœdiis, quas egit idem, quum casu in eadem causa cum funere efferretur anus Junia! Proh dii immortales! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexspectata, quàm repentina! quum, conjectis oculis, gestu omni imminente, summâ gravitate et celeritate verborum : *Brute, quid sedes? Quid illam anum patri nunciare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere? Patrimonione augendo? At id non est nobilitatis. Sed fac esse. Nihil superest : libidines totum dissipaverunt. An juri civili? est paternum. Sed, etc. An rei militari, qui nunquàm castra videris? an eloquentiæ, quæ nulla est in te, et quidquid est vocis ac linguæ, omne ad istum turpissimum calumniæ quæstum contulisti? Tu lucem aspicere audes? tu hos intueri? tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis, quibus non modò imitandis, sed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquisti?* » (*De Orat.* lib. 2, n. 223-226.)

porté comme par un subit enthousiasme, jetant de vifs regards sur Brutus avec un geste et un ton de voix animé : « Que faites-vous ici ? lui dit-il. Quelle nou-« velle voulez-vous que cette dame porte à votre père, « à ces grands hommes dont vous voyez qu'on porte « ici les images, à tous vos autres ancêtres, et en par-« ticulier à Junius Brutus qui a délivré ce peuple de la « domination des rois ? De quelle action, de quelle sorte « de gloire, de quel genre de mérite leur dira-t-elle que « vous vous piquiez ? Est-ce du soin d'augmenter votre « patrimoine ? cela conviendrait peu à votre naissance. « Mais supposons que cela n'y dérogeât point : vos dé-« bauches l'ont entièrement absorbé. Est-ce de l'étude « du droit civil ? le nom de votre père devrait vous y « porter ; mais vous en ignorez jusqu'aux principes les « plus communs. Est-ce de la science militaire, vous « qui n'avez jamais vu ni camp, ni armée ? Enfin est-« ce de l'éloquence, dont vous n'avez aucun trait ? et ce « qu'on peut remarquer en vous de volubilité de langue « et de force de poumons, vous ne l'employez ici qu'à « exercer par vos calomnies un honteux et sordide com-« merce d'avarice. Quoi ! vous osez encore soutenir la « lumière du jour, envisager ces juges, et paraître, soit « dans le barreau, soit dans la ville, en présence de vos « concitoyens ! Quoi ! vous n'êtes pas couvert de honte « et saisi de tremblement à la vue du convoi de cette « illustre dame, et de tant de respectables images dont « vous déshonorez la gloire par votre indigne con-« duite ! » Un seul morceau comme celui-ci doit faire connaître ce qu'il faut juger de la qualité et du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignait à ce rare talent une grande connaissance

du droit : en quoi pourtant Scévola l'emportait de beaucoup sur lui. C'était le plus habile jurisconsulte de son siècle, et en même temps un des plus célèbres orateurs. Ils étaient tous deux à peu près de même âge, avaient passé par les mêmes dignités, étaient appliqués aux mêmes fonctions et aux mêmes études [1]. Cette ressemblance mutuelle, et cette sorte d'égalité, loin d'exciter entre eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, et d'altérer le moins du monde leur amitié, ne servait qu'à en serrer les nœuds de plus près, et à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes orateurs qui brillaient déja beaucoup dans le barreau, Cotta et Sulpitius. Le caractère de leur éloquence était tout différent.

Cotta, du côté de l'invention [2], avait de la pénétration et de la justesse d'esprit : son élocution était pure et coulante. Comme la faiblesse de sa poitrine l'obligeait d'éviter toute contention de voix, il avait soin aussi de régler sur ce peu de force son style et sa manière de composer. Tout était juste, exact et de bon

[1] « Illud gaudeo, quòd et æqualitas vestra, et pares honorum gradus, et artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantùm abest ob obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. » (In *Bruto*, n. 156.)

[2] « Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac solutè, et ut ad infirmitatem laterum perscienter contentionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum : illudque maximum, quòd, quum contentione orationis flectere animos judicum vix posset, nec omninò eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent a se commoti, quod a Sulpitio concitati. » (In *Bruto*, n. 202.)

goût dans son discours. Mais ce qui était le plus admirable en lui, c'est que, ne pouvant presque faire usage du style véhément et impétueux, et se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les juges par la force de son discours, il savait pourtant les manier avec tant d'adresse et d'habileté, qu'il produisait sur leur esprit le même effet par son éloquence douce et tranquille que Sulpitius par les traits vifs et enflammés de la sienne.

Sulpitius, au contraire [1], avait le style grand, véhément, et pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geste et le mouvement du corps extrêmement agréable et gracieux, mais d'un agrément et d'une grace qui convenait au barreau, non au théâtre. Son discours était abondant et rapide, mais sans passer les justes bornes, et sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenait pour modèle Crassus, Antoine plaisait davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avait la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius et de Cotta montre que deux orateurs peuvent être excellents sans se ressembler; et que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, et de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine et dans

[1] « Fuit enim Sulpitius vel maximè omnium, quos quidem ego audiverim grandis, et, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tùm suavis et splendida : gestus et motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata et volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. » (Cic. in *Brut.* n. 203.)

Crassus deux maîtres habiles, et deux guides pleins d'amitié, qui leur donnèrent tous leurs soins, et se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le sort de Cotta et celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut jusqu'à un âge avancé, devint consul, et plaida avec Hortensius, qui était néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§ III. *Troisième âge des orateurs romains.*

C'est ici le beau siècle de l'éloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jeta un grand éclat, et qui égala presque Rome à Athènes. Il porta un grand nombre de bons orateurs : Hortensius; César, qui aurait été un orateur du premier ordre s'il se fût attaché au barreau; Brutus, Messala, et plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, et peut être proposé parmi les Romains comme le modèle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoyer mes lecteurs à l'endroit du Traité des études où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron et le caractère de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire. Tome I.

Il apporta en naissant un génie heureux que son père prit soin de cultiver d'une manière particulière, sous la direction de Crassus qui présidait à ses études, et qui en réglait le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, et ensuite De Orat. lib. 2, n. 2.

passa dans la Grèce et dans l'Asie Mineure pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'art oratoire.

Son frère Quintus croyait que la nature seule, aidée et soutenue par un fréquent exercice, suffisait pour former l'orateur [1]. Cicéron pensait bien autrement, et était persuadé que le talent de la parole ne pouvait s'acquérir que par une vaste étendue de connaissances. Aussi, persuadé que, sans une étude opiniâtre et sans une ardeur qui allât presque jusqu'à la passion, on ne pouvait rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, et dès qu'il parut au barreau il s'attira un applaudissement général.

Il avait un esprit fécond, vif, brillant; une imagination riche et pleine de vivacité; un style orné, abondant, étendu; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, et en donnant des règles, veut qu'il paraisse dans les jeunes gens de la fécondité et de l'abondance : *volo se efferat in adolescente fecunditas.* Quintilien recommande souvent et fortement aux maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs disciples un discours déja formé et parfait [2]. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie et fasse des efforts, et qui passe les bornes

De Orat. lib. 2, n. 88.

[1] « Soles nonnunquàm hac de re a me in disputationibus nostris dissentire, quòd ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam : tu autem illam ab elegantia doctrinæ segregandam putes, et in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. » (*De Orat.* lib. I, n. 5.)

[2] « In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura concipiens interim spiritus... Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur. » (QUINT. lib. 2, cap. 4.)

d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

Cicéron lui-même cite un exemple de ce style trop abondant et trop fleuri, tiré de son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, accusé d'avoir fait mourir son père. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les lois romaines contre ceux qui en étaient convaincus, lequel consistait à les mettre dans un sac bien fermé et bien cousu, et à les jeter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat, qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son père. *Quid est tam commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dùm possunt, ut ducere animam de cœlo non queant: ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquàm abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant*, etc. « Qu'y a-t-il d'un usage si commun que « la respiration aux vivants, la terre aux morts, l'eau « à ceux qui sont portés sur la mer, le rivage à ceux qui « sont poussés par les flots? Par l'invention de ce sup- « plice, ces malheureux, pendant le peu de temps qu'ils « peuvent conserver la vie, vivent sans pouvoir respirer « l'air; ils meurent sans que leurs os puissent toucher « à la terre; ils sont portés sur les eaux sans pouvoir « en être lavés; enfin ils sont poussés sur les rivages « et sur les rochers sans pouvoir y trouver de repos, « même après leur mort. »

In Orat. n. 107, 108.

Pro Ros. Amer. n. 70.

Tout l'endroit du supplice des parricides [1], et surtout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissements extraordinaires. Mais Cicéron, quelque temps après, commença à sentir que ce lieu commun sentait trop le jeune homme (il avait pour-lors vingt-sept ans), et que, s'il avait été applaudi, c'était moins par la beauté réelle de cet endroit que par l'espérance et l'attente qu'il montrait pour l'avenir. En effet, ce morceau n'a qu'un brillant peu solide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut soutenir un examen un peu sérieux. Les pensées y sont peu naturelles et outrées, et l'on y voit une recherche affectée d'antithèses et d'oppositions.

In Brut. n. 316. Cicéron changea bien de goût; et après le voyage qu'il fit à Athènes et dans l'Asie Mineure, où, tout célèbre avocat qu'il était, il se rendit le disciple des savants rhéteurs qui y enseignaient, il revint à Rome presque tout changé et tout autre. Molon le Rhodien surtout lui rendit de grands services en lui apprenant à retrancher de cette superfluité et de cette abondance qui était l'effet de l'ardeur et de la vivacité de l'âge [2], et en l'accoutumant à serrer davantage son style, à le retenir dans de justes bornes, et à lui donner plus de poids et de maturité.

L'émulation qu'excitèrent en lui les grands succès

[1] « Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quàm spe et exspectatione laudati. »

[2] « Moló dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quâdam dicendi impunitate reprimeret, et quasi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non modò exercitatior, sed propè mutatus. »

d'Hortensius son ami, mais son rival lui servit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il semble que depuis ce temps-là il forma le dessein d'enlever à la Grèce ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les parties, et n'en négligea aucune. Le style simple, le style orné, le style sublime, lui devinrent également familiers; et l'on trouve des modèles achevés de ces trois genres dans ses harangues. Il en désigne lui-même plusieurs endroits dans son traité *de l'Orateur* [1], où il avait employé ces divers genres d'écrire; et il avoue ingénument qu'il croit, sinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir essayé d'y réussir, et en avoir approché. Personne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en mouvoir les ressorts, soit par les passions douces et tendres, dont l'insinuation est le propre effet, soit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvements, et qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus touchant [2]. On n'a qu'à lire ses péroraisons. Quand on partageait les plaidoyers [3], on lui laissait toujours cette dernière partie, et il y réussissait particulièrement; non, dit-il, qu'il eût plus d'esprit que les autres, mais parce qu'il

Traité des Études, t. I.

[1] « Nulla est ullo in genere laus oratoris, cujus in nostris orationibus non sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non assequìmur, at, quid deceat, videmus. » (*De Orat.* n. 103.)

[2] « Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in sensus : inserit novas opiniones, evellit insitas. » (*De Orat.* n. 97.)

[3] « Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant : in quo ut viderer excellere, non ingenio, sed dolore assequebar... nec unquàm is qui audiret, incenderetur, nisi ardens ad eum perveniret oratio. » (*De Orat.* n. 130 et 132.)

était plus touché et plus attendri, sans quoi son discours n'aurait point été capable de toucher et d'attendrir les juges.

Ce fut ce rare mélange [1] et cet heureux assortiment de toutes les différentes qualités de l'orateur, qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoyers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avait encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, et que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, et enleva tous les suffrages. Celle des anciens, comme je l'ai déja remarqué, avait beaucoup de solidité, mais était dénuée de tout agrément. Rome [2], qui était encore sans goût et sans délicatesse d'oreilles, les tolérait, et allait même jusqu'à les admirer. Hortensius avait commencé à jeter des graces dans le discours. Mais, outre que, content et sûr, à ce qu'il croyait, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers temps, les ornements qu'il employait consistaient plus dans les mots et dans les tours que dans les pensées, et avaient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle était susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité et de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avait tenue Démosthène, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes,

[1] « Jejunas hujus multiplicis et æquabiliter in omnia genera fusæ orationis aures civitatis accepimus, easque nos primi, quicumque eramus, et quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia studia convertimus. » (*Orat.* n. 106.)

« Propter exquisitius et minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. » (In *Bruto*, n. 321.)

[2] « Erant, nondùm tritis hominum auribus et eruditâ civitate, tolerabiles. » (Ibid. n. 124.)

et nullement à sa propre réputation, va droit au but, et néglige tout ce qui ne serait que pour l'ornement. Notre orateur [1] crut devoir accorder quelque chose au goût de son temps et à la délicatesse des Romains, qui demandaient un discours plus agréable et plus orné. Il ne perdait jamais de vue l'utilité de sa partie, mais il songeait aussi à plaire à ses juges; et il disait qu'en cela même il servait utilement sa partie, ce qui était vrai : car dès là que son discours était agréable, il était aussi plus persuasif. Cet agrément [2] de style répandu dans les harangues de Cicéron faisait que ce qu'il arrachait par force, il semblait l'obtenir par douceur; et que les juges, qu'il entraînait par une véhémence impérieuse, croyaient le suivre simplement et de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours; car les pensées [3] les plus agréables et les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure et de nombre, blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il y avait près de quatre cents ans que

[1] « Ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut quum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret, quum et ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Cui tanta unquàm jucunditas affuit, ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas; et, quum transversum vi suâ judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi? » (Id. lib. 10, cap. 1.)

[3] « Quamvis graves suavesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. » (*De Orat.* n. 150.)

les Grecs étaient en possession de ce genre de beauté par les ouvrages merveilleux de leurs écrivains, qui avaient porté la douceur et l'harmonie de l'arrangement à sa dernière perfection [1]. J'ai marqué, vers la fin du sixième volume, comment Cicéron avait procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont il a donné le premier [2] la connaissance aux Romains, ou qu'il a du moins entièrement perfectionnées. En quoi César avait raison de dire que Cicéron avait rendu un grand service à sa patrie; car, par son moyen, Rome, qui ne le cédait à la Grèce que pour cette sorte de gloire, la lui a enlevée, ou, si l'on veut, est venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron était à Rome ce que Démosthène avait été à Athènes, c'est-à-dire que l'un et l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'éloquence au plus haut degré où elle soit jamais parvenue.

§ IV. *Quatrième âge des orateurs romains.*

C'est le sort ordinaire des choses humaines, quand elles sont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, et d'aller toujours après en dégénérant. L'éloquence éprouva à Rome cette triste fatalité, aussi-bien que la poésie et l'histoire. Peu d'années

[1] « Et apud Græcos quidem jam anni propè quadringenti, quum hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. » (*Orat.* n. 171.)

[2] « Cæsar Tullium, non solùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus : sed etiam benè meritum de populi romani nomine et dignitate. Quo enim uno vincebamur a victa Græcia, id aut ereptum illis est, aut certè nobis cum illis communicatum. » (*In Bruto*, n. 254.)

après la mort d'Auguste, cette région, si fertile en beaux ouvrages et en riches productions, ne porta plus de ces fruits [1] excellents qui l'avaient tant mise en honneur; et, comme si elle eût été frappée d'un vent brûlant, cette fleur d'urbanité romaine, c'est-à-dire cette extrême délicatesse de goût qui régnait dans tous les écrits, sécha presque tout à coup, et disparut.

Un homme, estimable d'ailleurs par son bel esprit, par ses rares talents, par ses savants ouvrages, causa ce changement dans l'éloquence : on sent bien que je veùx parler de Sénèque. Une trop grande estime de lui-même, une sorte de jalousie contre les grands hommes qui avaient paru avant lui, un désir violent de se distinguer, et, pour ainsi dire, de faire secte, et de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, et le jetèrent dans des routes nouvelles et inconnues aux anciens.

On abuse des meilleures choses, et l'on change les vertus même en vices en les outrant et voulant les pousser trop loin. Les graces dont Cicéron avait embelli et enrichi l'éloquence romaine étaient dispensées sobrement et avec justesse : Sénèque les prodigua sans discernement et sans mesure. Dans les écrits du premier, c'étaient des ornements graves, mâles, majestueux, et propres à relever la dignité d'une reine : dans ceux du second, on pourrait presque dire que c'était une parure de courtisane, qui, bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'éloquence, l'étouffait à force de perles et de diamants, et la faisait disparaître : car le fond de Sénèque est admirable. Nul

[1] « Omnis fœtus repressus, exustusque flos siti veteris ubertatis exaruit. » (*In Bruto*, n. 16.)

auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides; mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithèses et les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche.
Lib. 1, c. 1. C'est ce qui a fait dire à Quintilien qu'il aurait été à souhaiter que Sénèque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement
Traité des Études, t. I. d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue me dispense d'en dire ici davantage.

PLINE LE JEUNE.

L'auteur dont je commence à parler est un des hommes de l'antiquité qui méritent le plus d'être connus. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité et d'honneur, avec un caractère de bonté et de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son style, par des extraits tirés de son panégyrique de Trajan, qui est la seule pièce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

Abrégé de la vie de Pline le jeune.

An. J. C. 61. Pline le jeune naquit à Côme, ville d'Italie, d'une sœur de Pline le naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils.

Lib. 2, epist. 1. Ayant perdu son père de fort bonne heure, il eut

pour tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siècle, qui le regarda toujours comme son propre fils, et en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect et même odieux par ses vertus aux empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie et de leur haine. Il vécut quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'empereur Trajan lui fit faire des obsèques magnifiques, et Corneille Tacite, consul, prononça l'oraison funèbre.

Pline ne fut pas moins heureux en maîtres qu'il l'avait été en tuteur. Nous avons vu ailleurs qu'il étudia la rhétorique sous Quintilien, et qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, et qui lui marqua aussi le plus de reconnaissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avait pris dans l'école de ce célèbre rhéteur pour les belles-lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il composa une tragédie grecque. Il s'exerça depuis presqu'en toutes sortes de poésies. C'étaient là ses amusements. Lib. 7, epist. 4.

Il crut devoir entendre aussi Nicète de Smyrne, célèbre rhéteur grec, qui était alors à Rome. Lib. 6, epist. 6.

Je mets au nombre de ses maîtres Rusticus Arulénus, qui avait été tribun du peuple en 69, et qui faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son mérite et sa vertu devinrent pour lui un crime sous un empereur qui s'en était déclaré l'ennemi [1], et lui firent perdre la vie. Il avait pris un soin particulier de former Pline à la vertu, et celui-ci en avait conservé une vive reconnaissance. Lib. 1, epist. 14.

Pline fut envoyé en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le temps Lib. 1, epist. 10.

[1] Domitien.

que son devoir lui laissait libre, il le donnait aux leçons et aux entretiens d'Euphrate, célèbre philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce philosophe. Son air, dit-il, est sérieux [1], sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, et non pas aux hommes. Il ramène ceux qui s'égarent, et ne leur insulte point.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le naturaliste, qui l'avait adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un père, un maître, un modèle, un guide parfait. Il recueillait ses moindres discours, il étudiait toutes ses actions.

Son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flotte que les Romains avaient à Misène. Pline le jeune l'y suivit, et l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune, il parla devant les centumvirs dans une affaire où il fallait combattre contre tout ce qu'il y avait de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le prince honorait de sa faveur. C'est cette action qui la première le fit connaître [2], et lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans

Lib. 5, epist. 8. Lib. 1, epist. 18.

[1] « Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multùm severitatis. Revereris occursum, non reformides. Vitæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non homines : nec castigat errantes, sed emendat. »

[2] « Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit. »

la suite. Il continua depuis, avec une approbation aussi universelle que rare dans une ville où l'on ne manquait ni de concurrents ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du barreau fermée par la foule des auditeurs qui l'attendaient quand il devait plaider. Il fallait qu'il passât au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, et d'en être seul fatigué. Lib. 4, epist. 16.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avait point laissé. La plupart des autres avocats vendaient leur ministère; et à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avaient substitué un sordide intérêt. L'empereur Trajan, pour arrêter ce désordre, donna un décret [1] qui fit beaucoup de plaisir et en même temps beaucoup d'honneur à Pline. « Que je suis content, disait-il, de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes « dont je me suis chargé, mais d'avoir toujours refusé « toutes sortes de présents, et jusqu'à des étrennes! « Il est vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnête se « doit éviter [2], non comme défendu, mais comme honteux. Il y a pourtant je ne sais quelle satisfaction à « voir publiquement défendre ce qu'on ne s'est jamais « permis. » Lib. 5, epist. 14.

[1] Par ce décret, il était ordonné à tous ceux qui avaient un procès de faire serment qu'ils n'avaient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'était chargé de leur cause. On permettait, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces (douze cent cinquante livres.) *Ep.* 21, lib. 5.)

[2] « Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, si prohiberi publicè videas quod nunquàm tibi ipse permiseris. »

Lib. 6, epist. 23. Il se faisait un plaisir et même un devoir d'aider de ses avis et de produire dans le barreau des jeunes gens de famille et de bonne espérance. Il ne se chargeait de certaines causes qu'à condition qu'on lui donnerait pour adjoint un jeune avocat. Le comble de sa joie était d'en voir qui, en suivant ses conseils et ses traces, commençaient à se distinguer dans la plaidoirie [1]. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public partaient de tels sentiments!

Ibid. epist. 11.

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premières charges de l'état. Il y porta partout les vertus qui l'y avaient élevé. Dès le temps de Domitien il fut fait préteur.

Ce prince farouche, qui regardait comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome et de l'Italie tous les philosophes. Artémidore, ami de Pline, était de ce nombre. Il s'était retiré dans une maison qu'il avait aux portes de la ville. « J'allai « l'y trouver, dit Pline, dans une conjoncture où ma « visite était plus remarquable et plus dangereuse. « J'étais préteur. Il ne pouvait qu'avec une grosse « somme acquitter les dettes qu'il avait contractées « pour de très-nobles usages. Quelques-uns de ses « amis les plus puissants et les plus riches ne voulu- « rent pas s'apercevoir de son embarras. Moi, j'em- « pruntai la somme, et je lui en fis don. J'avais pour- « tant alors sujet de trembler pour moi-même. On « venait de faire mourir ou d'envoyer en exil sept de mes

Lib. 3, epist. 11.

[1] « O diem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clarissimos juvenes nomen et famam ex studiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum? »

« amis. Les morts étaient Sénécion, Rusticus, Helvi-
« dius; les exilés, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia.
« La foudre tombée autour de moi tant de fois [1], et
« encore fumante, semblait me présager évidemment
« un semblable sort. Mais il s'en faut bien que je croie
« avoir pour cela mérité toute la gloire que me donne
« Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter l'infamie. » Où
trouve-t-on de pareils amis et de pareils sentiments?

J'admire le bonheur de Pline d'avoir échappé, homme de bien comme il l'était, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterais bien qu'il eût eu cette obligation à Quintilien, son maître et son ami, qui sans doute avait beaucoup de crédit auprès de l'empereur, depuis surtout qu'il l'avait chargé de l'éducation des petits-fils de sa sœur. L'histoire ne nous dit rien sur ce sujet : elle nous apprend seulement qu'on trouva une accusation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

La mort sanglante de cet empereur, qui eut pour successeur Nerva, rendit la tranquillité aux gens de bien, et fit trembler à leur tour les méchants. Un célèbre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulénus, avait encore triomphé de sa mort en insultant à sa mémoire par des écrits injurieux et pleins d'une insolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche et plus rampant depuis la mort de Domitien. C'est l'ordinaire de ces ames vendues à l'iniquité, et sans honneur. Il craignit le ressentiment de Pline, l'ami déclaré de Rusticus dans tous les temps. D'ailleurs il l'avait attaqué

Lib. 1, ep. 5.
An. J. C. 96.

[1] « Tot circa me jactis fulminibus quasi ambustus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibusdam notis augurarer. »

personnellement du vivant de Domitien, et dans une plaidoirie publique au barreau il lui avait dressé un piége meurtrier par une interrogation insidieuse au sujet d'un homme de bien que l'empereur avait exilé, laquelle exposait Pline à un péril certain, s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité, ou l'aurait déshonoré pour toujours, s'il l'eût trahie. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juste vengeance de Pline, employa auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, et vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les dernières bassesses, de vouloir oublier tout le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frère de Rusticus, qui n'était pas encore revenu de son exil. On ne sait pas ce que devint cette affaire.

Lib. 9, epist. 13. Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Ausitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir sérieusement pensé, que l'occasion était grande et belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocents opprimés, et d'acquérir beaucoup de gloire. Il avait été lié d'une amitié particulière avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux et le plus respecté de son temps, aussi-bien qu'avec Arria et Fannia, dont la première était femme de Pætus Thraséa et mère de Fannia, et celle-ci femme de Priscus. Publicus Certus, sénateur, homme fort puissant et fort accrédité, qui était désigné consul pour l'année suivante, avait, sous le règne précédent, poursuivi, dans le sénat même, la mort d'Helvidius, sénateur comme lui, et homme consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria et Fannia, qui étaient revenues

Lib. 4, epist. 17.

d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse entreprise. Il n'avait jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardait comme le plus sage et le plus habile homme du siècle : mais, dans cette occasion, le connaissant d'une prudence timide et trop circonspecte, et sachant que, sur ce qu'on a bien résolu de faire, il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres [1], il ne lui fit point part de son dessein, et se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, et demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissements : mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressants, qu'il s'était exposé avec trop de courage et trop peu de prudence, et le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendrait par là redoutable aux empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchants empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlèrent, et c'étaient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avait nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Pres-

[1] « Expertus usu, de eo quod destinaveris non esse consulendos quibus consultis obsequi debeas. »

que tous les autres se déclarèrent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matière à fond et répondit à tout ce qu'on avait avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudissements, ceux même qui peu auparavant s'élevaient contre lui reçurent tout ce qu'il dit, tant fut subit le changement que produisit, ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur.

L'empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'était proposé. Le collègue de Certus parvint au consulat, auquel il avait été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline! Un seul homme, par l'idée qu'on a de son zèle pour le bien public, ramène à lui tous les suffrages, soutient l'honneur de son corps, et rend le courage à une compagnie aussi auguste qu'était le sénat de Rome, mais que la terreur du règne précédent rendait encore tremblante et presque muette.

Je rapporterai encore deux occasions importantes, où il fit paraître, non comme sénateur, mais comme avocat, et la force de son éloquence, et sa juste indignation contre les oppresseurs du peuple dans les provinces. Elles sont toutes deux du même temps : je n'en sais pas précisément l'année.

Lib. 2, epist. 11. Dans la première « on vit un événement fameux par « le rang de la personne, salutaire par la sévérité de « l'exemple, mémorable à jamais par son importance. » J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup son récit.

« Marius Priscus, proconsul d'Afrique, accusé par « les Africains, sans proposer aucune défense, se re« tranche à demander des juges ordinaires. Corneille « Tacite et moi (c'est Pline qui parle), chargés, par « ordre du sénat, de la cause de ces peuples, nous « crûmes qu'il était de notre devoir de remontrer que « les crimes dont il s'agissait étaient d'une énormité « qui ne permettait pas de civiliser l'affaire. On n'ac« cusait pas Priscus de moins que d'avoir vendu la con« damnation et même la vie des innocents... Vittellius « Honoratus, et Flavius Martianus, complices assignés, « parurent. Le premier était accusé d'avoir acheté trois « cent mille sesterces [1] le bannissement d'un chevalier « romain, et la mort de sept de ses amis. Le second en « avait donné sept cent mille [2] pour faire souffrir divers « tourments à un autre chevalier romain. Ce chevalier « avait été d'abord condamné au fouet, de là envoyé « aux mines, et à la fin étranglé en prison. Mais une « mort favorable déroba Honoratus à la justice du « sénat. On amena donc Martianus sans Priscus. Sur « quelques contestations qui arrivèrent à ce sujet, l'af« faire fut renvoyée à la première assemblée du sénat.

« Cette assemblée fut des plus augustes. Le prince « y présidait [3] : il était consul. Nous entrions dans le « mois de janvier, qui est celui où le sénat est ordi« nairement le plus nombreux. D'ailleurs, l'importance « de la cause, le bruit qu'elle avait fait, la curiosité « naturelle à tous les hommes de voir de près les grands « et rares événements, avaient attiré de toute part une

[1] Trente-sept mille cinq cents livres. = 53,100 fr. — L.

[2] Quatre-vingt-sept mille cinq cents livres. = 123,873 fr. — L.

[3] Trajan.

« foule d'auditeurs. Imaginez-vous quels sujets d'in-« quiétude et de crainte pour nous qui devions porter « la parole en une telle assemblée, et en présence de « l'empereur. J'ai plus d'une fois parlé dans le sénat : « j'ose dire même que je ne suis nulle part aussi favo-« rablement écouté. Cependant tout m'étonnait, comme « si tout eût été nouveau pour moi.

« La difficulté de la cause ne m'embarrassait guère « moins que le reste. Je regardais dans la personne de « Priscus un homme qui, peu aupavarant, tenait le « rang de consulaire, était orné d'un important sacer-« doce, et qui alors était dépouillé de ces deux grands « titres. J'avais un véritable chagrin d'accuser un mal-« heureux déja condamné. Si l'énormité de son crime « parlait contre lui, la pitié, qui suit ordinairement « une première condamnation, parlait en sa faveur. « Enfin je me rassurai. Je commençai mon discours, « et je reçus autant d'applaudissements que j'avais eu « de crainte. Je parlai près de cinq heures : car on me « donna près d'une heure et demie au-delà des trois « et demie qui m'avaient été d'abord accordées [1]. Tout « ce qui me paraissait contraire et fâcheux quand j'a-« vais à le dire me devint favorable quand je le dis. « Les bontés, les soins de l'empereur pour moi, je « n'oserais dire ses inquiétudes, allèrent si loin, qu'il « me fit avertir plusieurs fois, par un affranchi que « j'avais derrière moi, de ménager mes forces, et de « ne pas oublier la faiblesse de ma complexion.

« Claudus Marcellinus défendit Martien. Le sénat se « sépara pour se rassembler le lendemain, car il n'y

[1] « Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas acceperam, sunt additæ quatuor. »

« avait pas assez de temps pour achever un nouveau « plaidoyer avant la nuit.

« Le jour d'après, Salvius Libéralis parla pour Ma- « rius. Cet orateur a l'esprit délié, arrange son sujet « avec ordre, a beaucoup de véhémence, et est véri- « tablement disert [1]. Ce jour-là il déploya tous ses ta- « lents. Corneille Tacite répondit avec beaucoup d'élo- « quence, et fit éclater ce grand, ce sublime qui règne « dans ses discours [2]. Catius Fronto fit une très-belle « réplique pour Marius ; et comme il parlait le dernier, « et qu'il restait peu de temps, il tâcha plus à fléchir « les juges qu'à justifier l'accusé. La nuit survint, et « l'affaire fut encore remise au lendemain.

« Alors il fut question d'examiner les preuves, et « d'opiner. C'était certainement quelque chose de fort « beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de voir « le sénat trois jours de suite assemblé, trois jours de « suite occupé, ne se séparer qu'à la nuit. Cornutus « Tertullus, consul désigné, homme d'un rare mérite, « et très-zélé pour la justice, opina le premier. Il fut « d'avis de condamner Marius à porter au trésor public « les sept cent mille sesterces qu'il avait reçus, et de « le bannir de Rome et d'Italie. Il alla plus loin contre « Martien, et fut d'avis de le bannir même d'Afrique. « Il conclut par proposer au sénat de déclarer que nous « avions, Tacite et moi [3], fidèlement et dignement « rempli et son attente et notre ministère. Les consuls « désignés et tous les consulaires qui parlèrent ensuite

[1] « Vir subtilis, dispositus, acer, disertus. »

[2] « Respondit Cornelius Tacitus eloquentissimè, et, quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

[3] « Ego et Tacitus. » *Le latin est plus simple et moins cérémonieux : moi et Tacite.*

« se rangèrent à cet avis. Il y eut après cela quelque « partage : mais enfin tout le monde revint au senti- « ment de Cornutus.

« Pline termine sa lettre par un petit trait de gaîté. « Vous voilà (dit-il à son ami) bien informé de ce qui « se passe ici. Informez-moi à votre tour de ce que vous « faites à votre campagne. Rendez-moi un compte « exact de vos arbres, de vos vignes, de vos blés, de « vos troupeaux ; et songez que, si je ne reçois de vous « une très-longue lettre, vous n'en aurez plus de moi « que de très-courtes. Adieu. »

Lib. 3, epist. 4 et 9.

Il paraît que Pline était comme le refuge et l'asyle des provinces opprimées. Les députés de la Bétique [1] vinrent supplier le sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur avocat dans l'action qu'ils venaient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortait du gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuser son ministère à ces peuples, pour qui il avait déja plaidé dans une pareille occasion : car, dit Pline [2], vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

Une mort ou volontaire ou naturelle déroba Classicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que, tout mort qu'il était, son procès fût instruit. Les lois le voulaient ainsi. Elle accusa en même temps les ministres, les complices de son crime,

[1] L'Andalousie répond en grande partie à ce que les anciens appelaient *la Bétique*.

[2] « Est in natura comparatum, ut antiquiora beneficia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpè obligati, si quid unum neges, hoc solum meminerunt quod negatum est. »

et demanda justice contre eux. La première chose que Pline crut devoir établir, c'est que Classicus était coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avait laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvait au juste ce que lui avait valu chacune de ses concussions. Probus et Hispanus, deux de ses complices, embarrassèrent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il était nécessaire de faire voir que l'exécution de l'ordre d'un gouverneur en une chose manifestement injuste était un crime : autrement c'eût été perdre son temps que de prouver qu'ils avaient été les exécuteurs des ordres de Classicus; car ils ne niaient pas les faits dont ils étaient chargés, mais ils s'excusaient sur l'obéissance qui les y avait forcés, et qui faisait, selon eux, leur justification. Ils prétendaient qu'on ne pouvait pas leur en faire un crime, vu qu'ils étaient des gens de province accoutumés à trembler au moindre commandement du gouverneur. Leur avocat, qui était fort habile, avoua dans la suite qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avait mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le sénat ordonna que les biens dont Classicus jouissait avant qu'il prît possession de son gouvernement seraient séparés de ceux qu'il avait acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus et Probus, tant ce qui d'abord paraissait à peine criminel parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline! quelle

haine contre l'injustice et la violence ! mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'était l'Andalousie, où les gouverneurs, comme autant de petits tyrans, se croyant tout permis, pillaient et vexaient impunément les peuples ; quel bonheur de trouver un défenseur zélé et intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, et il est rare qu'on en fasse des exemples, qui seuls pourraient arrêter une si pernicieuse licence.

An. J. C. 99. In Panegyr. Trajan.

Le zèle de Pline fut bientôt récompensé d'une manière éclatante. Il exerçait actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de préfet du trésor public, c'est-à-dire d'intendant des finances, qui durait deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, et lui-même les proclama consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égalaient les anciens consuls de Rome par l'amour de la justice et du bien public. « Alors je connus à fond, « dit Pline en parlant de son collègue, quel homme et « de quel prix il était. Je l'écoutais comme un maître, « je le respectais comme un père, moins pour son âge « déja avancé que pour sa profonde sagesse. »

Lib. 5, epist. 13.

An. J.C. 100.

Pline, étant consul, prononça, en son nom et au nom de son collègue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, et pour faire son

[1] « Tunc ego qui vir et quantus esset, altissimè inspexi ; quem sequerer ut magistrum, ut parentem vererer ; quod non tam ætatis maturitate, quàm vitâ, merebatur. »

panégyrique selon l'ordre qu'il en avait reçu du sénat, et au nom de tout l'empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce panégyrique.

Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé pour gouverner le Pont et la Bithynie en qualité de proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre. AN. J.C. 103.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre et toujours ouvert, une affabilité qui consolait des refus nécessaires, une modération qui ne se démentit jamais, lui concilièrent tous les cœurs.

Trajan, le prince d'ailleurs le plus humain et le plus juste, avait excité contre les chrétiens une violente persécution. Pline, par la nécessité de sa charge, et par une suite de son aveuglement, y prêta son ministère. Mais la douceur de son naturel se révoltait, au moins jusqu'à un certain point, contre ces supplices exercés sur des hommes qu'il ne trouvait coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarrassé dans l'exécution des ordres de l'empereur, il lui écrivit une lettre sur ce sujet, et en reçut une réponse, qui sont, entre les monuments du paganisme, ce qui fait peut-être le plus d'honneur à la religion chrétienne. Je les insérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'empereur Trajan.

Lib. 10, epist. 97.

« Je me fais une religion, seigneur, de vous exposer « tous mes scrupules : car qui peut mieux ou me déter- « miner, ou m'instruire? Je n'ai jamais assisté à l'in- « struction et au jugement du procès d'aucun chrétien; « ainsi je ne sais sur quoi tombe l'information que l'on « fait contre eux, ni jusqu'où l'on doit porter leur « punition. J'hésite beaucoup sur la différence des âges. « Faut-il les assujettir tous à la peine, sans distinguer « les plus jeunes des plus âgés? Doit-on pardonner à « celui qui se repent? ou est-il inutile de renoncer au « christianisme quand une fois on l'a embrassé? Est-ce « le nom seul que l'on punit en eux, ou sont-ce les « crimes attachés à ce nom? Cependant voici la règle « que j'ai suivie dans les accusations intentées devant « moi contre les chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je « les ai interrogés une seconde et une troisième fois, « et les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, « je les y ai envoyés : car, de quelque nature que fût « ce qu'ils confessaient, j'ai cru que l'on ne pouvait « manquer à punir en eux leur désobéissance et leur « invincible opiniâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés « de la même folie que j'ai réservés pour les envoyer « à Rome, parce qu'ils sont citoyens romains. Ensuite, « les accusations de ce genre devenant plus fréquentes « par l'instruction même, comme il arrive d'ordinaire, « il s'en présente de plusieurs espèces. On m'a remis « entre les mains un mémoire sans nom d'auteur, où « l'on accuse différentes personnes d'être chrétiennes, « qui nient de l'être, et de l'avoir jamais été. Ils ont

« en ma présence, et dans les termes que je leur pres-
« crivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du
« vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès
« avec les statues de nos divinités. Ils se sont même
« emportés en imprécations contre Christ. C'est à quoi,
« dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véri-
« tablement chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait
« absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont
« d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens; et aussitôt
« après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils
« l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns
« il y avait plus de trois ans, les autres depuis un plus
« grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus
« de vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre image et
« les statues des dieux. Tous ont chargé Christ de
« malédictions. Ils assuraient que toute leur erreur et
« leur faute avaient été renfermées dans ces points [1] :
« qu'à un jour marqué ils s'assemblaient avant le lever
« du soleil, et chantaient tour à tour des hymnes à la
« louange de Christ, comme s'il eût été Dieu; qu'ils
« s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais
« à ne point commettre de vol ni d'adultère, à ne point
« manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt;
« qu'après cela ils avaient coutume de se séparer, et
« ensuite de se rassembler pour manger en commun
« des mets innocents : qu'ils avaient cessé de le faire

[1] « Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quod essent soliti stato die ante lucem convenire; carmenque Christo, quasi Deo, dicere secum invicem : seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent : quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse rursùsque coëundi ad capiendum cibum, promiscuum tamen et innoxium. »

« depuis mon édit, par lequel, selon vos ordres, j'avais « défendu toutes sortes d'assemblées. Ces dépositions « m'ont persuadé de plus en plus qu'il était nécessaire « d'arracher la vérité par la force des tourments à « deux filles esclaves, qu'ils disaient être dans le mi- « nistère de leur culte; mais je n'y ai découvert qu'une « mauvaise superstition, portée à l'excès; et, par cette « raison, j'ai tout suspendu pour vous demander vos « ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, « par la multitude de ceux qui sont enveloppés dans « ce péril : car un très-grand nombre de personnes de « tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront « tous les jours impliquées dans cette accusation. Ce « mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, « il a gagné les villages et les campagnes. Je crois « pourtant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être « arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, « qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que « les sacrifices, long-temps négligés, recommencent. « On vend partout des victimes, qui trouvaient aupa- « ravant peu d'acheteurs. De là on peut juger quelle « quantité de gens peuvent être ramenés, si l'on fait « grace au repentir. »

Réponse de l'empereur Trajan à Pline.

Epist. 98. « Vous avez, mon très-cher Pline, suivi la voie que « vous deviez dans l'instruction du procès des chrétiens « qui vous ont été déférés : car il n'est pas possible « d'établir une forme certaine et générale dans cette « sorte d'affaires. Il ne faut pas en faire perquisition ; « mais, s'ils sont accusés et convaincus, il faut les pu-

« nir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien, et « qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en in- « voquant les dieux, il faut pardonner à son repentir, « de quelque soupçon qu'il ait auparavant été chargé. « *Au reste*[1], *dans nul genre de crime l'on ne doit* « *recevoir des dénonciations qui ne soient souscrites* « *de personne; car cela est d'un pernicieux exemple,* « *et ne convient point à notre règne ni au temps où* « *nous vivons.* »

Je laisse au lecteur le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux lettres, sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers chrétiens; sur le progrès étonnant qu'avait déja fait en si peu d'années le christianisme, jusqu'à faire détester les temples; sur le nombre incroyable de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition; sur le témoignage authentique que rend un païen à la croyance de la divinité de Jésus-Christ établie généralement parmi ces fidèles; sur la contradiction frappante de l'avis de Trajan, puisque, si les chrétiens étaient coupables, il était juste de les rechercher avec soin, et, s'ils ne l'étaient pas, injuste de les punir, quoiqu'ils fussent accusés; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'empereur termine sa lettre en déclarant qu'il trouverait son siècle déshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale), on avait égard à des libelles sans nom d'auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires et ses emplois. Sa première femme était morte sans enfants. Il

[1] « Sine auctore vero propositi libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam et pessimi exempli, nec nostri seculi est. »

en épousa une seconde, nommée Calpurnia. Comme elle était fort jeune, et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des belles-lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avait pour son mari, que l'on ne pouvait dire si elle aimait Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline. S'il plaidait quelque cause importante, elle chargeait toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premières nouvelles du succès; et l'agitation où la mettait cette attente ne cessait que par leur retour. S'il lisait quelque harangue ou quelque autre pièce dans une assemblée d'amis, elle ne manquait jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derrière un rideau, recueillir elle-même les applaudissements qu'il s'attirait. Elle tenait continuellement en ses mains les ouvrages de son mari; et, sans le secours d'autre maître que de son amour [1], elle composait sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avait faits.

Lib. 4, epist. 19.

Les lettres qu'il lui écrivait font voir jusqu'où allait sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée et estimée. « Vous me mandez que mon absence vous « cause beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de « soulagement qu'à lire mes ouvrages, et souvent à les « mettre à ma place auprès de vous. Je suis ravi que « vous me désiriez si ardemment, et que ces sortes de « consolations aient quelque pouvoir sur votre esprit. « Pour moi, je lis, je relis vos lettres, et les reprends « de temps en temps comme si c'en était de nouvelles. « Mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin

Lib. 6, epist. 7.

[1] « Versus quidem meos cantat formatque citharâ, non artifice aliquo docente, sed amore, qui magister est optimus. »

« que j'ai de ne point vous voir : car quelle douceur « ne doit-on point trouver dans la conversation d'une « personne dont les lettres ont tant de charmes ? Ne « laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoique « cela me fasse une sorte de plaisir qui me tourmente. » Dans une autre lettre : « Je vous conjure avec la der- « nière instance de prévenir mon inquiétude par une, « et même par deux lettres, chaque jour. Je me rassu- « rerai du moins tant que je lirai : mais je retomberai « dans mes premières alarmes dès que j'aurai lu. » Dans une troisième : « Il n'est pas croyable à quel « point je sens votre absence. Je passe une grande par- « tie des nuits à penser à vous. Pendant le jour, et « aux heures où j'avais coutume de vous voir, mes « pieds, comme on dit, me portent d'eux-mêmes à « votre appartement ; et, ne vous y trouvant point, je « m'en retourne aussi triste et aussi honteux que si l'on « m'avait refusé la porte. »

Lib. 6, epist. 4.

Lib. 7, epist. 7.

Après s'être blessée dans une première grossesse, elle guérit à la vérité, et vécut assez long-temps, mais elle ne lui laissa point de postérité.

Lib. 8, epist. 10.

On ne connaît ni le temps ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu jusqu'ici faire un récit exact et suivi des actions de Pline, mais seulement donner quelque idée de son caractère par des événements plus marqués que les autres, et plus capables de le faire connaître. J'y joindrai encore, dans la même vue, quelques faits, sans m'attacher à l'ordre des temps : je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

Il était difficile que Pline, élevé sous les yeux et par les soins de Pline le naturaliste son oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les sciences, et ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il suivit dans ses premières études le plan qu'il prescrit à un jeune homme qui l'avait consulté sur ce sujet. J'insérerai ici une partie de cette lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

Lib. 7, epist. 9. « Vous me demandez comment je vous conseillerais « d'étudier. L'une des meilleures manières, selon l'avis « de beaucoup de gens, c'est de traduire du grec en « latin, ou du latin en grec. Par là vous acquerrez la « justesse et la beauté de l'expression, la richesse des « figures, la facilité de vous expliquer; et dans cette « imitation des auteurs les plus excellents vous pren- « drez insensiblement des tours et des pensées sembla- « bles aux leurs. Mille choses qui échappent à un homme « qui lit, n'échappent point à un homme qui traduit. « La traduction ouvre l'esprit, et forme le goût.

« Vous pouvez encore, après avoir lu quelque chose « seulement pour en prendre le sujet, le traiter vous- « même, résolu de ne pas céder à votre auteur; ensuite « conférer vos écrits avec les siens, et soigneusement « examiner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que vous « avez dit mieux que lui. Quelle joie si l'on s'aperçoit « que l'on prend quelquefois le dessus! quel redouble- « ment d'émulation si l'on voit que l'on demeure tou- « jours au dessous!

« Je sais que votre étude présente est l'éloquence du « barreau; mais pour cela je ne vous conseillerais pas

« de vous en tenir uniquement à ce style contentieux, « qui ne respire que la guerre et les combats. Comme « les champs se plaisent à changer de différentes se-« mences, nos esprits aussi veulent être exercés par diffé-« rentes études. Je voudrais tantôt qu'un beau morceau « d'histoire vous occupât, tantôt que vous prissiez soin « d'écrire une lettre, quelquefois que vous fissiez des « vers.... C'est ainsi que les grands orateurs, et même « que les plus grands hommes s'exerçaient ou se dé-« lassaient; ou plutôt c'est ainsi qu'ils se délassaient « et s'exerçaient tout ensemble. Il est surprenant com-« bien ces petits ouvrages éveillent l'esprit et le ré-« jouissent....

« Je n'ai point dit ce qu'il fallait lire, quoique ce « soit l'avoir assez dit, que d'avoir marqué ce qu'il fal-« lait écrire. Souvenez-vous seulement de bien choisir « les meilleurs livres dans chaque genre; car on a « fort bien dit qu'il fallait beaucoup lire, mais non « beaucoup de choses [1]. »

Nous avons vu que Pline, à l'âge de quatorze ans, avait fait une tragédie grecque, et qu'ensuite il s'exerça dans différents genres de poésies. La lecture de Tite-Live faisait ses délices. Il admirait les anciens, mais il n'était pas de ceux qui méprisent les modernes [2]. Je ne puis croire, disait-il, que la nature, épuisée et devenue stérile, ne produise plus rien de bon. Lib. 6, epist. 21.

Il expose à un ami comment il s'occupait pendant les divertissements publics. « J'ai passé tous ces der- Lib. 9, epist. 6.

[1] « Aiunt multùm legendum esse, non multa. »

[2] « Sum ex iis qui mirer antiquos; non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassa et effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat. »

« niers jours à composer, à lire dans la plus grande « tranquillité du monde. Vous demandez comment cela « se peut au milieu de Rome? C'était le temps des « spectacles du Cirque, qui ne me touchent pas, même « légèrement. Je n'y trouve rien de nouveau, rien de « varié, rien qu'il ne suffise d'avoir vu une fois. C'est « ce qui redouble l'étonnement où je suis que tant de « milliers d'hommes.... et même de fort honnêtes gens.... « aient la puérile passion de revoir si souvent des che- « vaux qui courent et des hommes qui conduisent des « chariots. Quand je songe qu'ils ne se lassent point « de revoir avec tant de goût et d'assiduité des choses « si vaines et si froides [1], et qui reviennent si souvent, « je sens un plaisir secret de n'en point trouver à ces « bagatelles, et j'emploie volontiers aux belles-lettres « un loisir que les autres perdent dans de si frivoles « amusements. »

Lib. 8, epist. 19. On voit que l'étude faisait toute sa joie et toute sa consolation. « Les belles-lettres, disait-il, me divertis- « sent et me consolent; et je ne sais rien de si agréa- « ble qui le soit plus qu'elles, rien de si fâcheux qu'elles « n'adoucissent. Dans le trouble que me cause l'indis- « position de ma femme, la maladie de mes gens, la « mort même de quelques-uns, je ne trouve d'autre « remède que l'étude [1]. Véritablement elle me fait mieux « comprendre toute la grandeur du mal, mais elle me « le rend aussi plus supportable. »

[1] « Quos ego (quosdam graves homines) quum recordor in re inani, frigida, assidua, tam insatiabiliter desidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentissimè otium meum in litteris colloco, quos alii otiosissimis occupationibus perdunt. »

[2] « Ad unicum doloris levamentum, studia confugio, quæ præstant ut adversa magis intelligam, sed patientiùs feram. »

II. *Estime et attachement de Pline pour les personnes vertueuses et pour les gens de lettres.*

Pline eut pour amis tout ce que son siècle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguaient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'empire ; Corellius, que l'on regardait comme un modèle parfait de sagesse et de probité ; Helvidius, l'admiration de son temps ; Rusticus Arulénus et Sénécion, que Domitien fit mourir ; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour collègue.

Il se faisait honneur aussi d'être lié d'une amitié particulière avec ce qu'il y avait de personnes les plus distinguées de son temps dans les belles-lettres : Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

« J'ai lu votre livre, dit-il à Tacite, et j'ai marqué Lib. 7, epist. 20.
« avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible ce que « je crois y devoir être changé, et en devoir être re- « tranché ; car je n'aime pas moins à dire la vérité « que vous à l'entendre [1] ; et d'ailleurs l'on ne trouve point « de gens plus dociles à la censure que ceux qui méri- « tent le plus de louanges. Je m'attends qu'à votre tour « vous me renverrez mon livre avec vos remarques. « O l'agréable, ô le charmant échange [2] ! Que j'ai de

[1] « Nam et ego verum dicere assuevi, et tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur. »

[2] « O jucundas, ô pulchras vices ! Quàm me delectat, quòd, si qua posteris cura nostrî, usquequaque narrabitur, quâ concordiâ, fide, simplicitate vixerimus ! Erit rarum, et insigne, duos homines ætate, dignitate propemodùm æquales, nonnullius in litteris nominis (cogor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me simul dico), alterum alterius studia fovisse. »

« plaisir à penser que, si jamais la postérite fait quelque « cas de nous, elle ne cessera de publier avec quelle « union, quelle franchise, quelle amitié, nous avons « vécu ensemble! Il sera rare et remarquable que deux « hommes à peu près de même âge, de même rang, de « quelque nom dans l'empire des lettres (car il faut bien « que je parle modestement de vous, puisque je parle « en même temps de moi), se soient si fidèlement aidés « dans leurs études. Pour moi, dès ma plus tendre jeu- « nesse, la réputation, la gloire que vous aviez acquise, « me faisaient déja désirer de vous suivre, de marcher « et de paraître marcher sur vos traces, non pas de « près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'est pas « qu'alors nous n'eussions à Rome beaucoup d'esprits « du premier ordre; mais, entre tous les autres, le « rapport de nos inclinations vous montrait à moi « comme le plus propre à être imité, comme le plus « digne de l'être. C'est ce qui redouble ma joie quand « j'entends dire que, si la conversation tombe sur les « belles-lettres, on nous nomme ensemble. »

On peut connaître combien Pline cherchait à obliger Suétone, l'historien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette lettre, quoique courte, est, parmi celles qui sont venues jusqu'à nous, une des plus élégantes.

Lib. 1, epist. 24. « Suétone, qui loge avec moi [1], a dessein d'acheter

[1] « Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agellum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum est, emat : ita enim delectabit emisse. Nam mala emptio semper ingrata est, eo maximè quòd exprobrare stultitiam domino videtur. In hoc autem agello (si modò arriserit pretium), Tranquilli mei stomachum multa sollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ : modus ruris, qui avocet magis quàm distringat. Scholasticis porrò studiosis, ut hic est, sufficit abundè tantùm soli, ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque semitam terere, omnesque viticulas suas

« une petite terre qu'un de vos amis veut vendre. Faites « en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce « qu'elle vaut; c'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mau« vais marché ne peut être que désagréable, mais prin« cipalement par le reproche continuel qu'il semble « nous faire de notre imprudence. Cette acquisition, si « d'ailleurs elle n'est pas trop chère, tente mon ami par « plus d'un endroit; son peu de distance de Rome, la « commodité des chemins, la médiocrité des bâtiments, « les dépendances plus capables d'amuser que d'occu« per. En effet, il ne faut à ces messieurs les savants, « absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain né« cessaire pour délasser leur esprit et réjouir leurs yeux. « Il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une « vigne dont ils puissent connaître tous les ceps, que « des arbres dont ils sachent le nombre. Je vous mande « tout ce détail, pour vous apprendre quelle obligation « il m'aura, et toutes celles que lui et moi vous aurons, « s'il achète à des conditions dont il n'ait jamais lieu « de se repentir une petite maison telle que je viens « de la dépeindre. »

Martial, si connu par ses épigrammes, était aussi des amis de Pline, et la mort de ce poète lui causa de vifs regrets. « J'apprends, dit-il, que Martial est mort, « et j'en ai beaucoup de chagrin. C'était un esprit

Lib. 3, epist. 21.

nôsse, et numerare arbusculas possint. Hæc tibi exposui, quò magis scires, quantùm ille esset mihi, quantùm ego tibi debiturus, si prædiolum istud, quod commendatur his dotibus, tam salubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La langue française ne peut point rendre la délicatesse et l'élégance des diminutifs et des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite lettre.* Agellum, venditare, reptare per limitem, viticulas, arbusculas, prædiolum. »

« agréable, délié, piquant [1], et qui savait parfaitement « mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, et en même « temps rendre justice au mérite. A son départ de Rome, « je lui donnai de quoi l'aider à faire son voyage. Je « devais ce petit secours à notre amitié, je le devais « aux vers qu'il a faits pour moi. C'était [2] un ancien « usage d'accorder des récompenses utiles ou honora- « bles à ceux qui avaient écrit à la gloire des villes ou « de quelques particuliers. Aujourd'hui la mode en est « passée, avec tant d'autres, qui n'avaient guère moins « de grandeur et de noblesse. Depuis que nous cessons « de faire des actions louables, nous méprisons la « louange. » Pline rapporte l'endroit de ces vers où le poète adresse la parole à sa muse, et lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, et de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dùm centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas :
Hæc hora est tua, quum furit Lyæus,
Quum regnat rosa, quum madent capilli,
Tunc me vel rigidi legant Catones.

[1] « Erat homo ingeniosus, acutus, acer, et qui plurimùm in scribendo et salis haberet et fellis, nec candoris minùs. »

[2] « Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes vel urbium scripserant, aut honoribus aut pecuniâ ornare : nostris verò temporibus, ut alia speciosa et egregia, ita hoc imprimis exolevit. Nam postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus. »

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers :

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas à contre-temps
Troubler les emplois importants
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les moments qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir, admirant notre Pline,
Osera comparer aux oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfants des verres et des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joie;
Qu'il se détend, qu'il se déploie,
Qu'on traite les sages de sots,
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

« Ne croyez-vous pas, dit Pline en finissant sa lettre, « que celui qui a écrit de moi dans ces termes a bien « mérité de recevoir des marques de mon affection à « son départ, et de ma douleur à sa mort ? »

Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il faisait des vers* (dit-il) *où il y avait plus d'art que de génie*[1]. Un abcès incurable qui lui était survenu l'ayant dégoûté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire.

Lib. 3, epist. 7.

III. *Libéralités de Pline.*

Pline, en comparaison de certains riches de Rome, avait un bien médiocre, mais une ame véritablement

[1] « Scribebat carmina majore curâ quàm ingenio. »

grande et des sentiments bien nobles. Ses libéralités presque sans nombre en sont une bonne preuve. Je n'en rapporterai qu'une partie.

Lib. 9, epist. 30. Il s'était fait des principes sur cette matière qui sont bien digne d'attention. « Je veux [1], dit-il, qu'un « homme vraiment libéral donne à sa patrie, à ses « proches, à ses alliés, à ses amis, mais à des amis « qui sont dans le besoin. » Voilà l'ordre que l'équité prescrit, et qu'il suivait exactement.

Nous avons vu qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son maître pour servir à la dot de sa fille qu'il mariait, et qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier était dans le besoin, et l'autre n'était pas riche.

Lib. 6, epist. 3. Il avait donné à sa nourrice une petite terre, qui valait, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à-dire douze mille cinq cents livres. Où sont les grands seigneurs maintenant qui en usent de la sorte? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent, *munusculum*. Et après le don qu'il avait fait de cette terre, il s'intéressait encore au revenu qu'en tirerait sa nourrice. Il écrit à celui qui s'était chargé de la faire valoir, et lui en recommande le soin. « Car, ajoute-t-il, « celle qui a reçu ce petit fonds n'a pas plus d'intérêt « qu'il produise beaucoup que moi qui l'ai donné. »

Lib. 2, epist. 4. Voyant Calvine, qu'il avait en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son père, dans la crainte que les biens qu'il laissait ne fussent pas suffisants pour payer les sommes dues à Pline, il lui écrivit de ne pas faire cet affront

[1] « Volo eum, qui sit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, sed amicis pauperibus. »

à la mémoire de son père, et, pour la déterminer, lui envoya une quittance générale.

Dans une autre occasion, il donna trois cent mille sesterces (trente-sept mille cinq cents livres [1]) à Romanus, afin de lui procurer un revenu nécessaire pour entrer dans l'ordre des chevaliers romains. Lib. 1, epist. 19.

Corellia, sœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avait eu un respect infini pendant sa vie, acheta de lui des terres sur le pied de sept cent mille sesterces [2]. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valaient neuf cent mille, et le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir de lui cette grace : beau combat de droiture et de générosité! Quelle délicatesse dans la personne qui acquiert, quel noble désintéressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés? Lib. 7, epist. 14.

Des marchands avaient acheté ses vendanges à un prix fort raisonnable, dans l'espérance du gain qu'ils se promettaient d'y faire : leur attente fut trompée; il leur fit à tous des remises. La raison qu'il en rapporte est encore plus admirable que la chose même. « Je ne « trouve pas moins glorieux de rendre justice dans la « maison que dans les tribunaux, dans les petites af- « faires que dans les grandes, dans les siennes que dans « celles d'autrui [3]. » Lib. 8, epist. 2.

Ce qu'il fit pour sa patrie passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les habitants de Côme, n'ayant point de maîtres chez eux pour instruire leurs enfants, étaient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui Lib. 4, epist. 13.

[1] 73,100 fr. — L.

[2] 123,873 fr. — L.

[3] « Mihi egregium imprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in suis, agitare justitiam. »

avait pour sa patrie un cœur de fils et de père, fit sentir aux habitants quel avantage ce serait pour la jeunesse d'être élevée dans Côme même. « Où, dit-il « aux parents, leur trouver un séjour plus agréable « que la patrie? où former leurs mœurs plus sûrement « que sous les yeux de père et de mère? où les entretenir « à moins de frais que chez vous? N'est-il pas plus con- « venable que vos enfants reçoivent l'éducation dans le « même lieu où ils ont reçu la naissance, et qu'ils s'ac- « coutument dès l'enfance à se plaire, à se fixer dans « leur pays natal [1] ? » Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointements des maîtres, et crut devoir laisser les parents chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres par la nécessité de la contribution, et par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

Lib. 1. epist. 8.

Il ne borna pas là son bienfait : car, comme il le dit ailleurs, la libéralité ne sait point s'arrêter; et plus on en fait usage, plus on en sent la beauté [2]. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avait refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avait accompagné la dédicace de cette bibliothèque d'un discours, qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendrait public. « Il est difficile [3], dit-il,

[1] « Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria, aut pudiciùs continerentur, quàm sub oculis parentum; aut minore sumptu, quàm domi?... Edoceantur hìc, qui hìc nascuntur, statimque ab infantia natale solum amare, frequentare consuescant. »

[2] « Nescit enim semel incitata liberalitas stare, cujus pulchritudinem usus ipse commendat. » (Lib. 5, *Epist.* 12.)

[3] « Meminimus, quanto majore animo honestatis fructus in conscientia, quàm in fama, reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet : nec,

« de vanter le bien qu'on a fait, sans donner lieu de « juger que l'on ne s'en vante pas parce qu'on l'a fait, « mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Pour moi, je « n'ai pas oublié qu'une grande ame est plus touchée « du témoignage secret de la conscience que des témoi- « gnages éclatants de la renommée. Ce n'est pas à nos « actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les « suivre. Et s'il arrive que, par un sort bizarre, elle « nous échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a mé- « ritée perde rien de son prix. »

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une dame à qui il avait fait une remise considérable. « N'appréhendez point, « lui dit-il, qu'une telle donation me soit à charge : « qu'elle ne vous fasse point de peine. Il est vrai, j'ai « un bien médiocre. Mon rang exige de la dépense ; et « mon revenu, par la nature de mes terres, est aussi « casuel que modique. Ce qui me manque de ce côté- « là, je le retrouve dans la frugalité, la source la plus « assurée de mes libéralités. *Quod cessat ex reditu,* « *frugalitate suppletur : ex qua, velut e fonte, libera-* « *litas nostra decurrit.* » Quelle leçon, quel reproche pour ces grands seigneurs qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, et souvent meurent endettés! Ils sont prodigues pour le luxe et pour leurs plaisirs, durs et fermés pour leurs amis et pour leurs domestiques. « N'oubliez jamais [1], disait Pline à

Lib. 2, epist. 4.

Lib. 2, epist. 6.

si casu aliquo non sequatur, idcircò quod gloriam non meruit, minùs pulchrum est. Ii verò qui benefacta sua verbis adornant, non ideò prædicare quia fecerint, sed ut prædicarent fecisse creduntur. »

[1] « Memento nihil magis esse vitandum, quàm istam luxuriæ et sor-

« un jeune seigneur, que l'on ne peut avoir trop d'hor-« reur de ce monstrueux mélange d'avarice et de pro-« digalité qu'on a introduit de nos jours, et que, si « un seul de ces vices suffit pour ternir la réputation « de quelqu'un, celui qui les rassemble se déshonore « infiniment davantage. »

IV. *Innocents plaisirs de Pline.*

Pline n'était point d'un caractère dur et austère; il avait au contraire beaucoup d'enjouement dans l'esprit, et prenait plaisir à s'égayer avec ses amis. *Aliquandò rideo, jocor, ludo : utque omnia innoxiæ remissionis genera complectar, homo sum.*

Lib. 5, epist. 3.

Il voyait volontiers ses amis à table, et donnait assez souvent des repas ou en recevait, mais dont la frugalité, la conversation ou la lecture faisaient le principal assaisonnement. « J'irai souper chez vous[1], dit-il à un « ami, mais je veux faire mon marché. Je prétends « que le repas soit sans appareil et frugal, seulement « beaucoup d'entretiens à la manière de Socrate, et de « cela même point d'excès. »

Lib. 3, epist. 12.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. « Vraiment, vous l'entendez. Vous me mettez en « dépense pour vous donner à souper, et vous me « manquez. Il y a bonne justice à Rome. Vous me le « paierez jusqu'à la dernière obole, et cela va plus loin « que vous ne pensez. J'avais préparé à chacun sa lai-

Lib. 1, epist. 15.

dium novam societatem : quæ quum sint turpissima discreta ac separata, turpiùs junguntur. »

[1] « Veniam ad cœnam, sed jam nunc paciscor, sit expedita, sit parca, socraticis tantùm sermonibus abundet : in his quoque teneat modum. »

« tue, trois escargots, deux œufs, un gâteau, du vin « miellé et de la neige. Nous avions des olives d'Es-« pagne, des courges, des échalotes, et mille autres « mets aussi délicats.... Mais vous avez mieux aimé, « chez je ne sais qui, des huîtres, des ventres de « truies farcis, des poissons rares. Je saurai vous en « punir. »

Il nous décrit lui-même, avec tout l'esprit et tout l'agrément possible, une de ses parties de chasse. « Vous allez rire, et je vous le permets; riez-en tant « qu'il vous plaira. Ce Pline, que vous connaissez, a « pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi! lui-« même? dites-vous. Lui-même. N'allez pourtant pas « croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. « J'étais assis près des toiles : je n'avais à côté de moi « ni épieu, ni dard, mais des tablettes et une plume : « je rêvais, j'écrivais, et je me préparais la consolation « de remporter mes feuilles pleines [1], si je m'en retour-« nais les mains vides. » Lib. 1, epist. 6.

On voit par là que l'étude était sa passion dominante. Ce goût le suivait partout, à la table, à la chasse, à la promenade. Il y employait tout ce qui lui restait de temps, après que les devoirs publics étaient remplis : car il s'était fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable [2].

C'est ce qui le faisait soupirer avec tant d'ardeur après la retraite et le repos. « Ne m'arrivera-t-il donc « jamais [3], s'écriait-il dans des moments d'accable- Lib. 2, epist. 8

[1] « Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. »

[2] « Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jucundis anteferrem. » (Lib. 8, *ep.* 21.)

[3] « Nunquàmne hos arctissimos

« ment, de rompre les nœuds qui m'attachent, puisque « je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Cha- « que jour nouveaux embarras viennent se joindre aux « anciens : une affaire n'est pas encore finie qu'une « autre commence. La chaîne que forment mes occu- « pations ne fait que s'allonger et s'appesantir. »

Lib. 4, epist. 23.

En écrivant à un ami qui, dans un séjour délicieux, usait de son loisir en homme sage, il ne peut s'empêcher de lui porter envie. « C'est ainsi, lui dit-il, que « doit passer sa vieillesse un homme non moins distin- « gué dans les fonctions de la magistrature que dans « le commandement des armées, et qui s'est tout dé- « voué au service de la république tant que l'honneur « l'a voulu. Nous devons à la patrie notre premier et « notre second âge; mais nous nous devons le dernier « à nous-mêmes [1]. Les lois semblent nous le conseiller, « lorsqu'à soixante ans elles nous rendent au repos. « Quand aurai-je la liberté d'en jouir? quand l'âge me « permettra-t-il d'imiter une retraite si glorieuse? « quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appelée « paresse, mais un honorable loisir? »

Il comptait ne vivre et ne respirer que quand il pouvait se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avait plusieurs. L'agréable description qu'il en fait marque assez combien il s'y plaisait. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtiments, et surtout

laqueos, si solvere negatur, abrumpam? Nunquàm, puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur: tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur. »

[1] « Nam et prima vitæ tempora et media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio reddunt. »

des endroits qui étaient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie et cette complaisance que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, ses amours, ses véritables amours : *amores mei, reverà amores : ipse posui.* Et ailleurs : *prœtereà indulsi amori meo ; amo enim quæ maximâ ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* « Ai-je tort, dit-il à un de ses amis, de tant « chérir cette retraite, d'en faire mes délices, d'y de« meurer si long-temps ? » Et dans une autre lettre : « On ne trouve point ici de fâcheux, ni d'importuns ; « tout y est calme, tout y est paisible ; et comme la « bonté du climat y rend le ciel plus serein et l'air plus « pur, je m'y trouve aussi le corps plus sain et l'es« prit plus libre. J'exerce l'un par la chasse, et l'autre « par l'étude. »

Lib. 2, epist. 17.
Lib. 5, epist. 6.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire et pour la réputation.*

On ne peut douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline : veilles, repos, divertissements, étude, il y rapportait tout. Il avait pour maxime que la seule ambition convenable à un honnête homme, c'était, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues[1]. Il ne dissimulait pas que l'amour de la gloire était sa passion. « Chacun « juge différemment du bonheur des hommes [2]. Pour

[1] « Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. » (*Epist.* 16, lib. 6.)

[2] « Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria vivit. »

« moi, je n'en estime point de plus heureux que celui « qui jouit d'une grande et solide réputation, et qui, « sûr des suffrages de la postérité, goûte par avance « toute la gloire qu'elle lui destine. Rien ne me touche « si fort (dit-il) que le désir de vivre long-temps dans « l'esprit des autres [1] : disposition véritablement digne « d'un homme, surtout de celui qui, n'ayant rien à « se reprocher, ne craint point les jugements de la « postérité. » Le célèbre Thraséa avait coutume de dire qu'on devait se charger de trois sortes de causes : de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, et enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'exemple... « J'ajouterai à ces trois genres « (dit encore Pline), et peut-être en homme qui a de « l'ambition, les causes grandes et fameuses [2] : car il « est juste de plaider quelquefois pour sa réputation et « pour sa gloire, c'est-à-dire de plaider sa propre cause. »

Lib. 7, epist. 33. Il désirait avec passion que Tacite écrivît son histoire ; mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandait point de l'embellir par des mensonges : *mendaciunculis aspergere*. « Mes actions, lui dit-il, deviendront « entre vos mains plus brillantes, plus célèbres, plus « grandes [3]. Je n'exige pourtant pas que vous exagériez. « Je sais que l'histoire ne doit jamais s'écarter de la « vérité, et que la vérité honore assez les bonnes ac-

[1] « Me nihil æquè ac diuturnitatis amor et cupido sollicitat : res homine dignissima, præsertim qui nullius sibi conscius culpæ, posteritatis memoriam non reformidet. »

[2] « Ad hæc ego genera causarum, ambitiosè fortassè, addam tamen claras et illustres. Æquum enim est agere nonnunquàm gloriæ et famæ, id est suam causam. »

[3] « Hæc, utcumque se habent, notiora, clariora, majora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec historia debet egredi veritatem, et honestè factis veritas sufficit. »

« tions. » Je ne sais si j'ai eu raison de dire que Pline était moins vain que Cicéron, et si au contraire Cicéron ne doit pas nous paraître plus modeste, parce qu'il était plus sincère. Il sentait ce qui lui manquait, et il y demandait un supplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir besoin de grace ni de secours; il est plus content de sa vertu : elle est assez belle, assez solide, assez grande pour se soutenir par elle-même aux yeux de la postérité. Elle n'a besoin que d'une trompette éclatante, qui enseigne la simple vérité aux siècles à venir, sans y rien ajouter d'étranger.

Pline assemblait souvent une troupe d'amis choisis pour leur faire lecture de ses compositions, soit en vers, soit en prose. Il déclare dans plusieurs lettres que c'était dans la vue de profiter des avis qu'on lui donnerait, et cela pouvait être : mais le désir d'être loué et admiré y avait grande part, car il y était infiniment sensible. « Je me représente déja cette foule d'auditeurs[1] (il parle « à un ami qu'il exhortait à faire lecture de ses ou- « vrages), ces transports d'admiration, ces applaudis- « sements, ce silence même, qui, lorsque je parle en « public ou que je lis mes pièces, n'a guère moins de « charme pour moi que les applaudissements, quand « il est causé par la seule attention et par l'impatience « d'entendre la suite. »

Lib. 2, epist. 10.

Il entrait véritablement en colère, lorsqu'il s'agissait de ses amis, contre des auditeurs muets et dédaigneux. « On lisait, dans une assemblée où j'étais invité, un

Lib. 6, epist. 17.

[1] « Imaginor qui concursus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam silentium maneat : quo ego, quum dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, sit modò silentium acre, et intentum, et cupidum ulteriora audiendi. »

« ouvrage excellent. Deux ou trois hommes, qui se « croyaient bien plus habiles que tous les autres, écou- « taient comme s'ils étaient sourds et muets. Ils ne re- « muèrent pas les lèvres, ils ne firent pas le moindre « geste, ils ne se levèrent pas même du moins par las- « situde d'être assis. Quel travers, et pour dire encore « mieux, quelle folie, de passer tout un jour à offenser « un homme chez qui vous n'êtes venu que pour lui « témoigner votre estime et votre amitié [1] ! »

Lib. 5, epist. 1. Il faisait de belles actions, mais il était bien aise qu'elles fussent connues et qu'on l'en louât. « Je veux « bien l'avouer (dit-il), ma sagesse ne va point jusqu'à « ne compter pour rien cette espèce de récompense « que la vertu trouve dans l'approbation de ceux qui « l'estiment [2]. »

On reproche à Pline de parler souvent de lui-même; mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais personne ne prit plus de plaisir à vanter le mérite des autres, jusque-là qu'il fut accusé de le faire avec excès, défaut dont il était bien éloigné de se défendre, ni de vouloir se corriger. « Vous dites « que quelques gens me reprochent de louer en toute « occasion avec excès mes amis. J'avoue mon crime, et « j'en fais gloire : car qu'y a-t-il de plus honnête que « de pécher par indulgence? Quelles sont pourtant « ces personnes qui croient connaître mes amis mieux « que je ne les connais? Mais soit : je veux qu'elles les « connaissent mieux. Pourquoi m'envier une erreur si

Lib. 7, epist. 28.

[1] « Quæ sinisteritas, ac potiùs amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquàm amicissimus veneris!

[2] « Neque enim sum tam sapiens, ut nihil meâ intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam et quasi præmium accedat. »

« flatteuse? car supposons que mes amis ne soient pas « tels que je le dis, je suis toujours heureux de le croire. « Je conseille donc à ces censeurs de porter leur ma- « ligne délicatesse à d'autres qui croient qu'il y a de « l'esprit et du jugement à critiquer ses amis : pour « moi, l'on ne me persuadera jamais que j'aime trop « les miens. »

Ne me suis-je point trop étendu sur les actions particulières de Pline, et les extraits que j'ai donnés de ses lettres ne paraîtront-ils point au lecteur trop longs, et trop peu mesurés? j'avoue mon faible. Ces sortes de caractères de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus si rares pour le malheur de notre siècle, m'enlèvent à moi-même et me ravissent d'admiration, et je ne puis me résoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répète encore, est-il un caractère plus doux, plus liant, plus sociable, plus aimable en tout genre que celui dont j'ai tâché jusqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on se trouve lié avec de tels amis! Quel bonheur pour le public, quand des personnes bienfaisantes comme Pline, sans humeur et sans passion, occupent les premières places d'un état, et s'étudient à soulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline était sans passion. Exempt de celles qui, selon le jugement du monde même, déshonorent les hommes, il en avait une plus délicate et moins grossière, mais non moins vive ni moins vicieuse aux yeux du souverain juge, quelque effort que fasse la corruption générale du cœur humain

pour l'ennoblir en lui donnant presque le nom de vertu. Je parle de cet amour excessif de la gloire, qui était l'ame de toutes ses actions et de toutes ses entreprises. Pline n'était occupé, non plus que tous ces illustres écrivains du paganisme, que du désir et du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, et de transmettre leur nom aux siècles futurs par des écrits qu'ils espéraient devoir durer autant que le monde, et leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étaient assez aveugles pour se contenter. Y avait-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, et pas même leur nom? Le temps, qui a aboli la plus grande partie des ouvrages de ces hommes vains, ne pouvait-il pas encore abolir le peu qui nous en reste? A quoi doivent-ils les petits débris qui ont échappé au naufrage général? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études, que l'Église chrétienne a maintenues, la barbarie n'aurait-elle pas anéanti leurs ouvrages et leurs noms dans tout le reste de l'univers? Quelle est donc la futilité de la béatitude sur laquelle ils comptaient, et à laquelle ils se rapportaient tout entiers? Ceux qui ont fait l'admiration de leur siècle ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli et de la mort, aussi-bien que les plus stupides et les plus ignorants? Nous sommes bien insensés et bien aveugles, nous que la religion a mieux instruits, si, destinés par la grace du Sauveur à une bienheureuse

immortalité, nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire, et par le fantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses lettres sont plus que suffisants pour faire connaître le caractère de son esprit et de ses mœurs : il me reste à donner une idée de son style par quelques extraits du panégyrique de Trajan, qui est une pièce d'éloquence extrêmement travaillée, et qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

Panégyrique de Trajan.

J'ai déja marqué que Pline, après qu'il eut été nommé consul par Trajan, conjointement avec Cornutus Tertullus, son ami intime, reçut ordre du sénat de faire le panégyrique de ce prince au nom de tout l'empire. Il lui adresse toujours la parole, comme s'il était présent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en coûta beaucoup à la modestie de l'empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui est toujours fort désagréable, il ne crut pas devoir s'opposer au décret d'une compagnie si respectable. On juge aisément que Pline, dans cette occasion, fit usage de tout son esprit, auquel la vive reconnaissance dont son cœur était pénétré ajoutait une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette pièce montreront en même temps, et l'éloquence du panégyriste, et les qualités admirables du prince qui y est loué.

Louange universelle de Trajan.

« Sæpè ego mecum, patres conscripti, tacitus agitavi qualem quantumque esse oporteret, cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur : quum intereà fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus potestas deceret, nunquàm voto saltem concipere succurrit similem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace. Alium toga, sed non et arma honestârunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam in publico, hic in publico partam domi perdidit. Postremò adhuc nemo exstitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit, ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, et dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec sine quodam munere deûm festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries, nonne longè latèque principem ostentant? »

« Je me suis souvent appliqué, messieurs, à me for-
« mer l'idée d'un prince digne de l'empire du monde,
« également propre à commander sur la terre et sur la
« mer, dans la paix et dans la guerre; et j'avoue qu'en
« l'imaginant au gré de mes désirs, tel qu'il pût sou-
« tenir avec honneur une puissance comparable à celle
« des dieux, mes vœux n'ont point été jusqu'à en sou-
« haiter un qui ressemblât à notre empereur. L'un s'est
« illustré dans la guerre, mais il s'est avili dans la paix.

« L'autre s'est acquis dans l'exercice de la [1] magistra-
« ture une gloire qu'il a perdue dans les armées. Celui-
« là s'est attiré le respect par la crainte, celui-ci l'amour
« par la douceur. Tel a su se concilier dans l'intérieur
« de sa maison une estime qu'il n'a pu conserver en
« public. Tel autre s'est acquis une réputation en public
« qu'il a mal soutenue dans sa maison. Enfin, jusqu'à
« ce jour, nous n'en avions point vu dont les vertus
« n'eussent reçu nulle atteinte, et n'eussent approché
« de quelque vice. Mais quelle alliance de toutes les
« rares qualités, quel accord de tous les genres de gloire
« n'admirons-nous point dans notre prince! Sa gaîté
« prend-elle rien sur la gravité de ses mœurs, son af-
« fabilité sur la majesté de son air? Sa taille, sa dé-
« marche, ses traits, cette fleur de santé qui brille
« encore dans un âge mûr, ses cheveux que les dieux
« semblent n'avoir fait blanchir avant le temps que
« pour le rendre plus respectable, tout cela n'annonce-
« t-il pas un souverain à tout l'univers? »

Conduite de Trajan dans l'armée.

« Quid quum solatium fessis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrâsses; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hâc mihi admiratione dignus imperator non videretur, si inter Fabricios, et Scipiones, et Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquàm verò studium armorum a manibus ad oculos, ad voluptatem a labore trans-

[1] A Rome, les princes étaient magistrats et guerriers, et en faisaient également les fonctions.

latum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patriâ virtute lætari, et sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere : ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare! »

« Qui apporta jamais plus d'attention à consoler les « soldats fatigués par de longues marches, à secourir les « malades? Et qui jamais plus religieusement que vous « observa la coutume de ne se retirer dans son quartier « qu'après avoir visité tous les autres, et de ne prendre « de repos qu'après l'avoir assuré à toute l'armée? « Qu'il se trouvât un tel général au milieu des Fabrices, « des Scipions et des Camilles, je m'en étonnerais moins. « Les grands exemples alors réveilleraient son ardeur, « et quelque autre plus vertueux que lui ne cesserait « point d'allumer dans son ame une noble émulation. « Mais aujourd'hui que nous n'aimons plus les combats « que dans les spectacles, et que ce qui était un travail « et une fatigue chez nos ancêtres nous ne le connais- « sons plus que comme plaisir et délassement, qu'il est « glorieux d'avoir seul conservé les mœurs et les vertus « de nos pères, de n'avoir d'autre modèle à se pro- « poser, d'autre rival à combattre que soi-même, et, « quand seul on occupe la première place, d'avoir seul « tout ce qui la mérite! »

« Veniet tempus quo posteri visere, visendum tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur. »

« Un temps viendra où nos neveux s'empresseront « d'aller voir et de faire voir à leurs enfants les plaines « où vous avez soutenu de si nobles travaux (à la lettre, « les plaines qui ont été arrosées de vos sueurs), les « arbres qui ont prêté leur ombre à vos repas mili- « taires; les antres où vous preniez votre repos, les « maisons qui ont été honorées de la présence d'un si « grand hôte. Enfin, on montrera dans ces mêmes lieux « vos traces avec autant de soin que vous en avez eu « d'y examiner vous-même celles des fameux capitaines « que vous vous plaisiez tant à suivre. »

« Itaque perindè summis atque infimis carus, sic imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque et tanquàm exactor intenderes, et tanquàm particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides et industria, non per nuncios et interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis, sed oculis probantur! Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nomini magis, quàm tibi, crederes. »

« Également chéri des grands et des petits, vous avez « tellement confondu le soldat avec le général, qu'en « même temps qu'auguste surveillant vous animiez le « travail de vos soldats, vous soulagiez aussi leurs fa- « tigues en les partageant avec eux. Heureux ceux qui « vous servent! Vous n'en connaissez point le zèle et « la capacité sur la foi d'autrui, mais par vous-même, « et par ce que vous leur avez vu faire. Ils ont le bon- « heur que, lorsqu'ils sont absents, vous ne vous en « rapportez à personne tant qu'à vous sur ce qui les « regarde. »

Retour et entrée de Trajan dans la ville depuis qu'il eut été nommé empereur.

« Ac primùm qui dies ille, quo exspectatus desideratusque urbem tuam ingressus es!... Non ætas quemquam, non valetudo, non sexus retardavit quominùs oculos insolito spectaculo expleret. Te parvuli noscere, ostentare juvenes, mirari senes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conspectum tuî, tanquàm ad salutem sanitatemque prorepere. Indè alii se satis vixisse te viso, te recepto : alii nunc magis vivendum esse prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis suæ maxima voluptas subiit, quum cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperissent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non nisi suspensum et instabile vestigium caperet : oppletas undique vias, angustumque tramitem relictum tibi : alacrem hinc atque indè populum : ubique par gaudium, paremque clamorem. »

« Que dirai-je de ce jour où Rome, après vous avoir « si long-temps désiré et attendu, eut enfin le plaisir « de vous recevoir?... Il n'y eut personne que son âge, « son sexe ou sa santé pût empêcher de courir à un « spectacle si nouveau. Les enfants s'empressaient de « vous connaître, les jeunes gens de vous montrer, les « vieillards de vous admirer; les malades même, sans « égard pour les ordres de leurs médecins, se traînaient « sur votre passage; on eût dit qu'ils allaient à la gué- « rison et à la santé. Les uns s'écriaient qu'ils avaient « assez vécu puisqu'ils vous avaient vu. Les autres « disaient que c'était maintenant qu'il était doux de

« vivre. Les femmes se réjouissaient d'avoir mis au « monde des enfants, voyant à quel prince elles avaient « donné des citoyens, à quel général elles avaient « donné des soldats. On voyait les toits plier sous le « poids des spectateurs qui s'y étaient portés; les places « même où l'on ne pouvait se tenir qu'à demi suspendu, « étaient occupées. La foule dont les rues étaient pleines, « vous laissait à peine un sentier étroit pour passer à « travers le peuple rangé en haie : et partout vous trou- « viez pareilles joies, pareilles acclamations. »

Combien l'exemple du prince est puissant!

« Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti; quia tibi beneficiis potiùs quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcunque in partem ducimur a principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus.... Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur; nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo : quippè infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ imprimis hoc in se boni habent, quòd approbant, quæ præcipiunt, fieri posse. »

« Vous n'avez point encore voulu exercer la censure, « ni vous charger de l'inspection des mœurs. Vous « aimez mieux nous porter à la vertu par vos bienfaits « que par des remèdes toujours amers. Aussi je ne sais « si le prince qui souffre et honore la pureté des mœurs « n'y contribue pas davantage que celui qui la com-

« mande... La vie du prince est une censure conti-« nuelle : nous nous réglons sur elle, nous la prenons « pour modèle : nous avons bien moins besoin de lois « que d'exemples. La crainte enseigne mal à bien vivre. « Les exemples ont beaucoup plus d'autorité. Ils ne « portent pas seulement à la vertu, ils prouvent qu'il « n'est pas impossible de la pratiquer. »

La vertu, non les statues, fait honneur aux princes.

« Ibit in secula fuisse principem cui florenti et incolumi nunquàm nisi modici honores, sæpiùs nulli decernerentur.... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur quòd mortales istos caducosque titulos aut depreceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, et statuas, aras etiam templaque demolitur et obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas : contrà, contemptor ambitionis et infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. Prætereà, ut quisquis factus est princeps, extemplò fama ejus, incertum bona an mala, cæterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porrò non imaginibus et statuis, sed virtute ac meritis propagatur. »

« On dira dans tous les siècles qu'il y a eu un prince « comblé de vertus, à qui les hommes de son temps « ne décernèrent que des honneurs médiocres, et à qui « souvent ils n'en décernèrent aucun... Une sagesse si

« profonde, quand je la considère, me fait comprendre « que nous ne devons pas tant nous étonner si vous « rejetez ou si vous tempérez ces honneurs communs « et périssables. Vous savez en quoi consiste la vraie « gloire, la gloire immortelle d'un prince; vous savez « où résident les honneurs qui ne craignent ni le feu, « ni le temps, ni l'envie des successeurs. Il n'est point « d'arcs de triomphe, de statues, d'autels, de temples « même qui ne périssent, et qui enfin ne soient ou« bliés. Si le temps les épargne, la postérité souvent « les néglige ou les critique. Mais celui qui a le cou« rage de mépriser l'ambition et de mettre un frein à « une puissance accoutumée à n'en point avoir, s'attire « une vénération que la révolution des siècles ne fait « qu'accroître et rajeunir : il n'est jamais tant loué que « de ceux qui ont le plus de liberté de s'en dispenser. « Le prince ne doit donc pas désirer que la renommée « parle éternellement de lui; malgré lui elle en par« lera : mais il doit souhaiter qu'elle ne cesse jamais « d'en parler bien. C'est ce que le mérite et la vertu « donnent seuls, et ce qu'on ne peut se promettre des « images et des statues. »

Le bonheur du prince lié avec celui des peuples.

« Fuit tempus, ac nimiùm diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis. Nunc communia tibi nobiscum tam læta quàm tristia; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes. An, si posses, in fine votorum adjecisses, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERENT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES? »

« Un temps a été, et il n'a duré que trop, où notre « bonheur et notre malheur ne se réglaient point sur « ceux du prince. Maintenant, tristesse et joie, tout « nous est commun; et il n'est pas plus possible que « nous soyons heureux sans vous qu'il l'est que vous le « soyez sans nous. S'il en était autrement, auriez-« vous ajouté, à la fin de votre prière publique, *que « vous ne demandiez aux dieux leur protection « qu'aussi long-temps que vous continueriez à mériter « notre amour?* »

Il est remarquable que c'est par l'ordre de Trajan même qu'on avait apposé une condition aux vœux publics que l'on faisait pour lui : SI BENÈ REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS; c'est-à-dire, *si vous gouvernez avec justice, et uniquement pour l'avantage de la république.* « O vœux (s'écrie Pline) « dignes d'être éternellement formés, éternellement « exaucés! La république a, par votre entremise, con-« tracté avec les dieux. Ils sont engagés à veiller à votre « conservation tant que vous veillerez à la conserva-« tion de la patrie; et si vous faites rien de contraire, « ils sont obligés de détourner leurs regards et leur « protection de dessus vous. » *Digna vota, quæ semper suscipiantur, semperque solvantur. Egit cum diis, ipso te auctore, respublica, ut te sospitem incolumemque præstarent, si tu cæteros præstitisses : si contrà, illi quoque a custodia tui corporis oculos dimoverent.*

Union admirable entre la femme et la sœur de Trajan.

« Nihil est tam pronum ad simultates quàm æmulatio, in feminis præsertìm. Ea porrò maximè nascitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardescit invidiâ, cujus finis est odium. Quò quidem admirabilius existimandum est, quòd mulieribus duabus in una domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio est. Suspiciunt invicem, invicem cedunt : quumque te utraque effusissimè diligat, nihil suâ putant interesse utram tu magis ames. Idem utrique propositum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo sentias duas esse. »

« Rien n'est plus propre à faire naître des dissen-
« sions que la jalousie ordinaire entre les femmes. Elle
« prend sa naissance dans les liaisons mêmes qui de-
« vraient l'éloigner, elle se nourrit dans l'égalité, elle
« s'irrite par l'envie, et dégénère enfin en haine im-
« placable. C'est ce qui doit nous faire regarder comme
« un prodige de vertu qu'entre deux illustres dames
« qui habitent un même palais, dont la fortune est
« égale, on ne voie jamais la moindre dispute. Elles
« se respectent, elles se cèdent tour à tour; et quoique
« toutes deux vous aiment très-tendrement, elles ne
« croient point qu'il leur importe laquelle des deux
« vous aimiez le plus. Elles ne se proposent toutes
« deux qu'une même fin ; elles n'ont qu'un même genre
« de vie; enfin rien ne vous fait apercevoir que ce
« sont deux personnes. »

Trajan était sensible aux douceurs de l'amitié.

« Jam etiam et in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum, amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, et, pejor odio, amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur? Tu hanc pulsam et errantem reduxisti. Habes amicos, quia amicus ipse es. Neque enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur : neque est ullus affectus tam erectus, et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat. »

« L'amitié, ce bien précieux, qui faisait autrefois la « félicité des mortels, était bannie même du commerce « des hommes privés, et à sa place avaient succédé la « flatterie, les paroles officieuses, et un fantôme d'a- « mitié plus dangereux que la haine. Si le nom d'ami- « tié était encore connu dans la maison des princes, « il n'y était qu'un objet de mépris et de raillerie. « Quelle amitié pouvait régner entre ceux qui se re- « gardaient réciproquement comme maîtres et esclaves? « Vous l'avez rappelée d'un long exil. Vous avez des « amis, parce que vous savez l'être : car un prince ne « commande point l'amitié comme il peut commander « le reste. Ce sentiment veut être libre; il a quelque « chose de grand, est ennemi de la contrainte, et exige « rigoureusement autant qu'il donne. »

Pouvoir souverain des affranchis sous les mauvais empereurs.

« Plerique principes, quum essent civium domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur : per hos audiebant, per hos loquebantur : per hos præturæ etiam, et sacerdotia, et consulatus, imò et ab his petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquàm libertis, habes; abundèque his sufficere credis, si probi et frugi existimentur. Scis enim præcipuum esse indicium non magni principis magnos libertos. »

« La plupart de nos empereurs étaient maîtres des « citoyens, et esclaves de leurs affranchis. Ils ne se « gouvernaient que par le conseil de ces sortes de gens; « ils n'avaient de volonté que la leur; ils n'entendaient, ils ne parlaient que par eux. Par eux on obtenait la préture, le sacerdoce et le consulat; ou plutôt, c'était à eux qu'il fallait les demander. Pour « vous, vous considérez beaucoup vos affranchis, mais « vous ne les considérez que comme des affranchis, et « vous croyez qu'ils sont assez honorés s'ils passent « pour gens de bien : car vous savez qu'il n'y a pas de « marque plus infaillible de la petitesse du prince que « la grandeur de ses affranchis. »

Le prince ne peut s'élever qu'en s'abaissant.

« Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate. »

« Il ne reste à celui qui est parvenu jusqu'au comble « des honneurs qu'un seul moyen pour s'élever, c'est « que, sûr de sa propre grandeur, il sache en descen- « dre. De tous les périls que les princes peuvent cou- « rir, celui qu'ils doivent craindre le moins, c'est de « s'avilir en s'abaissant. »

En quoi consiste la grandeur des princes.

« Ut felicitatis est, quantùm velis posse, sic magnitudinis velle quantùm possis. »

« Si c'est le souverain bonheur que de pouvoir faire « tout le bien qu'on veut, c'est le comble de la gran- « deur que de vouloir faire tout le bien qu'on peut. »

Du style de Pline.

Le panégyrique de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre, même de son temps, où l'on avait de lui plusieurs pièces d'éloquence qui lui avaient acquis une grande réputation dans le barreau. Il n'est pas étonnant qu'ayant à louer, en qualité de consul et par ordre du sénat, un prince aussi accompli que l'était Trajan, qui d'ailleurs l'avait comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnaissance particulière, et en même temps la joie universelle de tout l'empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus sentir [1]; et l'on sait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

[1] « Pectus est quod disertos facit. » (QUINTIL. lib. 3, ep. 18.)

En prononçant ce panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile peintre il ajouta de nouveaux traits au portrait de son héros, mais tous d'après nature, et qui, bien loin d'en altérer la ressemblance et la vérité, ne servaient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous apprend lui-même ce qui l'avait porté à en user de la sorte [1]. « Ma pre-« mière vue, dit-il, a été de faire aimer encore davan-« tage à l'empereur ses vertus, par les charmes d'une « louange naïve. J'ai voulu en même temps tracer à ses « successeurs, par son exemple mieux que par aucun « précepte, la route de la solide gloire. S'il y a beau-« coup d'honneur à former les princes par de nobles « leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette en-« treprise, et peut-être encore plus de présomption. « Mais laisser à la postérité l'éloge d'un prince ac-« compli, montrer comme d'un phare aux empereurs « qui viendront après lui une lumière qui les guide, « c'est tout à la fois être aussi utile, et plus modeste. » Il était difficile de leur proposer un modèle plus parfait. On peut dire que Trajan réunissait toutes les qualités d'un grand prince en une seule, qui était

[1] « Officium consulatûs injunxit mihi ut reipublicæ nomine principi gratias agerem. Quod ego in senatu quum ad rationem et loci et temporis ex more fecissem, bono civi convenientissimum credidi, eadem illa spatiosiùs et uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut imperatori nostro virtutes suæ veris laudibus commendarentur : deindè ut futuri principes, non quasi a magistro, sed tamen sub exemplo præmonerentur, quâ potissimùm viâ possent ad eamdem gloriam niti. Nam præcipere qualis esse debeat princeps, pulchrum quidem, sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò optimum principem, ac per hoc posteris, velut e specula, lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil. »

d'être intimement convaincu qu'il était empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Le style de ce discours est élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les pensées y sont belles, solides, en grand nombre, et souvent paraissent toutes neuves. Les expressions, quoique assez simples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au sujet, et qui n'en soutienne la dignité. Les descriptions sont vives, naturelles, circonstanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet sous les yeux, et le rendent sensible. Tout le discours est rempli de maximes et de sentiments véritablement dignes du prince qu'on y loue.

Cependant il me semble que ce discours, quelque beau et quelque éloquent qu'il soit, ne peut point être mis dans le genre sublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du genre démonstratif, de ces expressions vives et énergiques, de ces pensées nobles et sublimes, de ces tours hardis et frappants, de ces figures pleines de feu et de vivacité, qui étonnent, qui surprennent, et qui ravissent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne ressemble point à ces grands fleuves qui roulent leurs eaux avec bruit et majesté, mais plutôt à une claire et agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords sont embellis. Pline laisse son lecteur tranquille, et ne le tire point de son assiette naturelle. Il plaît, mais par endroits et par parties. Une sorte de monotonie qui règne dans tout le pané-

gyrique fait qu'on a peine à en soutenir une lecture entière et suivie, au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue est celle qui paraît la plus belle et qui fait le plus de plaisir. Il faut ajouter que le style de Pline se sent un peu du goût d'antithèses, de pensées coupées, de tours recherchés, qui dominait de son temps. Il ne s'y livrait pas, mais il était obligé de s'y prêter. Le même goût règne dans ses lettres : mais il y est moins choquant, parce que ce sont toutes pièces détachées, où cette sorte de style ne déplaît pas : je crois pourtant qu'elles doivent être mises aussi beaucoup au-dessous de celles de Cicéron. Mais, tout bien pesé, tout bien examiné, et les lettres de Pline et son panégyrique méritent l'estime et l'approbation que tous les siècles leur ont accordées. J'ajouterai que son traducteur doit la partager avec lui.

Anciens panégyriques.

Nous avons un recueil de harangues latines, intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferme le panégyrique de plusieurs empereurs romains : celui de Pline est à la tête ; il est suivi de onze autres pièces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modèles de ces sortes de discours, excepté la harangue de Cicéron pour la loi Manilia, et quelques endroits de ses autres harangues, qui sont des chefs-d'œuvre achevés dans le genre démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les pané-

gyriques dont je parle. L'éloignement du siècle d'Auguste avait fait déchoir beaucoup l'éloquence, qui n'avait plus cette ancienne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornements, cet air simple et naïf, relevé, quand il le fallait, par une grandeur et une noblesse de style admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, de tours heureux, de vives descriptions, et des louanges très-solides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en latin seulement. Ils sont tirés du panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin, le jour de la naissance des deux Césars ses fils. Saint Jérôme parle de ce Nazaire comme d'un célèbre orateur; et il dit qu'il avait une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence.

An. J. C. 321.

Premier endroit.

Nazaire parle ici des deux Césars.

« Nobilissimorum Cæsarum laudes exsequi velle, studium quidem dulce, sed non et cura mediocris est; quorum in annis pubescentibus non erupturæ virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; sed jam facta grandifera, et contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit : alter jam consulatum, jam venerationem suî, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippè

ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, quum involucra infantiæ vividum rumpit ingenium. »

Second endroit.

Nazaire loue dans Constantin une vertu bien rare dans les princes, mais bien estimable : c'est la continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

« Jam illa vix audeo de tanto principe commemorare, quòd nullam matronarum cui forma emendatior fuerit boni sui piguit; quum sub abstinentissimo imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potiùs divina laudatio, sæpè et in ipsis etiam philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem referendam arbitretur. Quid faciles aditus? quid aures patientissimas? quid benigna responsa? quid vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam et amabile renidentem, quis dignè exsequi possit? »

Peut-on rien de plus solide que cette pensée? *Nulle dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir : parce que, sous un prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvait-elle être mieux exprimée? *quum sub abstinentissimo imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix.*

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

Nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans l'ordre des connaissances naturelles; j'entends la philosophie et les mathématiques, qui en sont une branche, qui ont sous elles un grand nombre d'arts et de sciences qui en dépendent ou qui y ont rapport, et dont l'étude demande, pour y réussir, de la force et de l'étendue d'esprit, et perfectionne à son tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matières si variées, si étendues, si importantes, ne peuvent être traitées ici que très-superficiellement. Je ne prétends pas même les embrasser toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur, pour ainsi dire, et je m'arrêterai à ce qui me paraîtra le plus propre à satisfaire, ou plutôt à exciter la curiosité des lecteurs peu éclairés sur ces matières, et à leur donner une légère idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, et des progrès qu'elles ont pu faire en passant des anciens aux modernes; car il n'en est pas ici comme des belles-lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siècles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athènes et de Rome.

Toutes les sciences dont je dois ici parler peuvent se diviser en deux parties, qui sont la philosophie et les mathématiques. La philosophie fera la matière de ce vingt-huitième livre; et les mathématiques celle du suivant, qui sera le dernier.

DE LA PHILOSOPHIE.

La philosophie est l'étude de la nature et de la morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appelée *sagesse*, σοφία; et ceux qui en faisaient profession, *sages*, σοφοί. Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore, et il leur en substitua de plus modestes, appelant cette science *philosophie*, c'est-à-dire amour de la sagesse; et ceux qui l'enseignaient ou qui s'y appliquaient, *philosophes*, c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les temps et dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes studieux et d'un esprit élevé qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les prêtres en Égypte, les mages dans la Perse, les Chaldéens à Babylone, les brachmanes ou gymnosophistes chez les Indiens, les druides chez les Gaulois. Quoique la philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Grèce, qui lui a donné un nouvel éclat, et qui en est devenue comme l'école générale. Ce ne sont pas seulement quelques

particuliers, épars çà et là en différentes régions, qui fassent de temps en temps d'heureux efforts et qui jettent par leurs écrits et par leur réputation une lumière brillante, mais courte et passagère; la Grèce, par un privilége singulier, a nourri et formé dans son sein, pendant une longue suite de siècles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de philosophes uniquement occupés à chercher la vérité, dont plusieurs, dans cette vue, renonçaient à leurs biens, quittaient leur patrie, entreprenaient de longs et pénibles voyages, et passaient toute leur vie dans l'étude jusqu'à une extrême vieillesse.

Peut-on croire que ce concours d'hommes savants et studieux, si persévérant, et d'une si longue durée dans un seul et même pays, n'ait été l'effet que du hasard, et non d'une providence particulière qui a suscité cette nombreuse suite de philosophes pour maintenir et perpétuer l'ancienne tradition sur certaines vérités essentielles et capitales? Combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux désordre, par exemple, aurait-on vu, si la secte épicurienne eût été seule et dominante! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importants de la distinction de la matière et de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Être souverain. Il n'est pas douteux que Dieu leur avait découvert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples que la barbarie tenait dans une profonde ignorance [1].

[1] « Quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit. »

Il est vrai que parmi ces philosophes plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon S. Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice...*, *ne l'ayant point glorifié comme Dieu, et ne lui ayant point rendu graces.* Aucune école n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple ce qu'est et ce que peut l'homme abandonné à lui seul. Pendant quatre cents ans et plus, tous ces beaux esprits si subtils, si pénétrants, si profonds, n'ont cessé de disputer, d'examiner, de dogmatiser, sans pouvoir convenir de rien entre eux, et sans rien finir. Ce n'était pas eux que Dieu avait destinés pour être la lumière du monde : *non hos elegit Dominus.*

Rom. 1, 19 et 21.

Barut.

La philosophie chez les Grecs s'est divisée en deux grandes sectes : l'une appelée l'*ionoque*, fondée par Thalès, qui était d'Ionie; l'autre nommée l'*italique*, parce que c'est dans cette partie de l'Italie appelée *la Grande-Grèce* qu'elle a été établie par Pythagore. L'une et l'autre se partagent en plusieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voilà en gros la matière de la dissertation que j'entreprends de donner sur la philosophie ancienne. Elle deviendrait immense, si je songeais à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propose. Je me contenterai donc, en exposant l'histoire et les sentiments de ceux qui se sont le plus distingués parmi ces philosophes, de rapporter ce qui me paraîtra le plus important, le plus instructif, le plus propre à satisfaire la juste curiosité d'un lecteur qui regarde les actions et les opinions de ces philosophes comme une partie

essentielle de l'histoire, mais dont il lui suffit d'avoir une connaissance superficielle et une idée générale. Mes guides seront, parmi les anciens, Cicéron dans ses œuvres philosophiques, et Diogène Laërce dans son traité des philosophes; et, parmi les modernes, le savant Stanley, Anglais, qui a fait un excellent ouvrage sur cette matière.

Je diviserai ma dissertation en deux parties : dans la première, je rapporterai l'histoire des philosophes, sans m'étendre beaucoup sur leurs sentiments; dans la seconde, je traiterai l'histoire de la philosophie même, en exposant les principaux dogmes des différentes sectes.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

Je parcourrai toutes les sectes de la philosophie ancienne, et je donnerai une histoire abrégée des philosophes qui s'y sont le plus distingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE JUSQU'AU PARTAGE QUI S'EN FIT EN PLUSIEURS BRANCHES.

La secte ionique, à compter depuis Thalès, qui en est regardé comme le fondateur, jusqu'à Philon et Antiochus, que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cents ans.

THALÈS.

Thalès était de Milet, ville célèbre de l'Ionie. Il vint au monde la première année de la 35e olympiade. Diog. Laert. An. M. 3364. Av. J.C. 640.

Pour profiter des lumières de ce qu'il y avait alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens : d'abord dans l'île de Crète, puis

dans la Phénicie, et enfin dans l'Égypte, où il consulta les prêtres de Memphis, qui cultivaient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands maîtres la géométrie, l'astronomie et la philosophie. Un disciple de cette espèce ne l'est pas longtemps; aussi Thalès passa-t-il bien vite des leçons aux découvertes. Ses maîtres de Memphis apprirent de lui le moyen de mesurer exactement les immenses pyramides qui subsistent encore [1].

L'Égypte était gouvernée pour-lors par Amasis, prince qui aimait les lettres, parce qu'il était lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devait du mérite de Thalès, et lui donna des marques publiques de son estime; mais ce philosophe grec, amateur de la liberté et de l'indépendance, n'avait pas ce qu'il fallait pour se maintenir à la cour. Il était grand astronome, grand géomètre, excellent philosophe, mais mauvais courtisan. La manière trop libre dont il déclamait contre la tyrannie déplut à Amasis, et lui fit prendre contre lui des impressions de défiance et de crainte qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, et qui furent suivies peu de temps après de sa disgrace entière. La Grèce en profita. Thalès quitta la cour, et revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Égypte.

Le grand progrès qu'il avait fait dans les sciences le fit mettre au nombre des sept sages de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. De ces sept sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une secte de philosophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école et un corps de doctrine, eut des disciples et des

[1] Voy. plus haut la note à ce sujet, tom. II, p. 435. — L.

successeurs. Les autres ne se firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, et par quelques préceptes moraux qu'ils donnèrent dans les occasions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces sages, aussi-bien que de plusieurs circonstances de la vie de Thalès, de son séjour à la cour de Crésus, roi de Lydie, et de son entretien avec Solon. J'y ai rapporté le mot plaisant et sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemplait les astres : *Comment*, lui dit-elle, *pourriez-vous connaître ce qui se fait dans le ciel, puisque vous ne voyez pas ce qui est proche de vos pieds ?* Et le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mère qui le pressait de se marier, en lui répondant lorsqu'il était jeune : *Il n'est pas encore temps*; et lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus temps*.

Hist. ancien. tome II [pag. 436 de cette édition.]

Les raisons qui avaient empêché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage lui firent préférer une vie douce et tranquille aux emplois les plus brillants. Animé d'un désir vif de connaître la nature, il l'étudia assidument dans un heureux loisir que lui donnait une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité ou le besoin de ses conseils lui amenait. Il n'en sortait que très-rarement : c'était pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule, son ami, qui devint par ses talents roi de Milet, dans le temps du traité que les Milésiens firent avec Alyatte II, roi de Lydie.

Cicéron dit que Thalès est le premier des Grecs qui ait traité des matières de physique.

Cic. de Nat. Deor. l. 1, n. 25.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'astronomie, dont l'une, qui regarde

[Apul. in Florid.]

la grandeur du diamètre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisait grand plaisir. Aussi un homme riche, à qui il en fit part, offrant à ce philosophe pour récompense tout ce qu'il voudrait, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en était l'auteur. On reconnaît ici le vrai caractère des savants, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte qu'aux plus grandes récompenses, et la vérité de ce que disait Tacite[1] en parlant d'Helvidius Priscus, *que la dernière chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le désir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil et de la lune, ce qui était regardé pour-lors comme une chose bien merveilleuse.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, d'après Diogène Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé un jour ce qu'était Dieu[2] : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement ni fin.* Un autre lui demandant si l'homme pouvait dérober à Dieu la connaissance de ses actions : *Comment pourrait-il le faire*, répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées?* Valère Maxime ajoute que Thalès parlait ainsi[3], afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrètes de l'ame obligeât les hommes à tenir leur

[1] « Erant quibus appetentior famæ videbatur, quandò etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. » (TACIT. *Hist.* lib. 4, cap. 6.)

[2] « Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Quum autem rogâsset alius, an Deum lateat homo aliquid agens : Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem? »

[3] « Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent : Nec cogitata, inquit. Ut non solùm manus, sed etiam mentes puras habere vellemus; quum secretis cogitationibus nostris cœleste numen adesse crederemus. » (VAL. MAX. lib. 7, cap. 2.)

cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différents. Thalès [1], dit-il, qui tenait le premier rang parmi les sept sages de la Grèce, croyait qu'il était de la dernière importance que les hommes fussent bien convaincus que la Divinité remplissait tout et voyait tout, et que c'était là le moyen de les rendre plus sages et plus religieux.

Il mourut la première année de la 58e olympiade, âgé de quatre-vingt-douze ans, dans le même temps qu'il assistait à la célébration des jeux olympiques. An. M. 3456. Av. J.C. 548.

ANAXIMANDRE.

Thalès eut pour successeur Anaximandre, son disciple et son compatriote. L'histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. Anaximène prit sa place. Cic. de Divin. l. 1, n. 112.

ANAXAGORE.

Anaxagore, l'un des plus illustres philosophes de l'antiquité, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, environ la 70e olympiade, et fut disciple d'Anaximène. La noblesse de son extraction, ses richesses, et la générosité qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considérable. Regardant les soins d'une famille et d'un héritage comme des obstacles au goût qu'il se An. M. 3504. Av J.C. 500.

[1] « Thales qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena, fore enim omnes castiores. » (Cic. *de Leg.* lib. 2, n. 26.)

sentait pour la contemplation [1], il y renonça absolument, afin de donner tout son temps et toute son application à l'étude de la sagesse et à la recherche de la vérité, qui faisaient son unique plaisir. Quand, de retour dans sa patrie après un long voyage [2], il eut vu toutes ses terres abandonnées et incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étais perdu*, s'écria-t-il, *si tout cela n'avait péri*. Socrate, employant à son ordinaire l'ironie, montre que les sophistes de son temps avaient plus de sagesse qu'Anaxagore, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travaillaient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étaient de la sottise du vieux temps, et persuadés que *le sage doit être sage pour lui-même*, c'est-à-dire qu'il doit appliquer ses soins et son industrie à amasser le plus d'argent qu'il lui sera possible.

Plato, in Hip. maj. pag. 283.

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs et aux soins du gouvernement. Personne cependant n'était plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès, son élève. Il lui inspira ces manières graves et majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la république. Il le prépara à cette éloquence sublime et victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui

Plut. in Periel. p. 154.

[1] « Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquàm arbitramur? An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros et patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent? (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 114 et 115.)

[2] « Quum e diutina peregrinatione patriam repetisset, possessionesque desertas vidisset : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. » (VAL. MAX. lib. 8, cap. 7.)

apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot, il était son conseil, et l'aidait de ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son maître, jusque-là qu'Anaxagore, manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle, Périclès étant accouru à son logis, et le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage d'une lampe*, reprit le philosophe, *on a soin d'y verser de l'huile et de l'entretenir.* Ibid. p. 162.

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, qui était sa passion, il avait renoncé également et aux richesses et aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se souciait donc point en aucune sorte de son pays : *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pourquoi il était né ; il répondit : *Pour contempler le soleil, la lune et le ciel.* Est-ce donc là la destination de l'homme? Diog. Laert.

Il était venu à Athènes à l'âge de vingt ans, vers la première année de la 75[e] olympiade, à peu près dans le temps de l'expédition de Xerxès contre la Grèce. Il y a des auteurs qui disent qu'il y transporta l'école philosophique qui avait fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athènes, et y enseigna pendant trente ans. Ibid. An. M. 3524. Av. J. C. 480.

On rapporte diversement les circonstances et l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athènes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce philosophe que de le faire sortir d'Athènes, paraît le plus vraisemblable.

Le sujet ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignait sur la nature du soleil, qu'il définissait *une masse de matière enflammée;* comme si par là il eût dégradé le soleil, et l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athènes un philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque de la vie. Mais toute cette affaire était une intrigue et une cabale de gens ennemis de Périclès, qui voulaient le perdre, et qui tentèrent de le rendre lui-même suspect d'impiété, à cause de la grande liaison qu'il avait avec ce philosophe.

Anaxagore fut jugé par contumace, et condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paraître d'émotion : *Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes juges, aussi-bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la dernière, ses amis lui demandant s'il voulait qu'après sa mort on le fît porter à Clazomène sa patrie : *Cela n'est pas nécessaire* [1], leur dit-il, *le chemin aux enfers* [2] *n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres et pour savoir ce qu'il désirait d'eux après sa mort, il répondit qu'il ne souhaitait autre chose sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, et la coutume en durait encore du temps de Diogène Laërce. On dit qu'il

[1] « Nihil necesse est, inquit : undique enim ad inferos tantùmdem viæ est. » (Cic. *Tusc.* l. 1, n. 104.)

[2] Les anciens entendaient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes se rendaient après leur mort.

vécut soixante et deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHÉLAUS.

Archélaüs, d'Athènes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple et successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changements. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athènes. Il s'attacha principalement à la physique, comme ses prédécesseurs : mais il se mêla aussi de la morale un peu plus qu'ils n'avaient fait. Il forma un disciple qui la mit bien en honneur, et en fit son étude capitale.

SOCRATE.

Ce disciple d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avait été aussi d'Anaxagore. Il naquit la quatrième année de la 77e olympiade, et mourut la première de la 95e, après avoir vécu soixante-dix ans. An. M. 3534. An. M. 3605.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menaient à rien d'utile, et ne contribuaient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il fut le premier*[1], dit-il, *qui tira la philosophie du ciel*, où jusque-là elle s'était occupée à contempler le cours des astres; *qui l'établit dans les villes, qui l'introduisit dans les maisons particulières, et qui l'obligea à* (Academ. Quæst. l. 1, n. 15.)

[1] « Socrates primus philosophiam devocavit e cœlo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et coegit de vita et moribus, rebusque bonis et malis quærere. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 10.)

tourner ses recherches sur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus et les vices. C'est donc avec raison que Socrate est regardé comme le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs.

Ce n'est pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la philosophie : il les possédait toutes parfaitement, et s'y était rendu très-habile. Mais, comme il les jugeait peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'usage; et, si l'on en croit Xénophon, jamais, dans ses disputes, on ne l'entendit parler ni d'astronomie, ni de géométrie, ni de ces autres sciences sublimes, qui jusqu'à lui faisaient l'unique occupation des philosophes; en quoi il paraît vouloir contredire et réfuter Platon, qui met souvent dans la bouche de Socrate ces sortes de matières.

Ep. ad AEschin.

Je ne dirai rien ici, ni des circonstances de la vie et de la mort de Socrate, ni de ses sentiments, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue. Il ne me reste à parler que de ses disciples, qui, se faisant tous honneur de reconnaître Socrate pour leur chef, se partagèrent néanmoins en différents sentiments.

XÉNOPHON.

Xénophon fut certainement un des plus illustres disciples de Socrate, mais il ne forma point de secte; et c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il était aussi grand guerrier que philosophe. On sait quelle part il eut à la fameuse retraite des Dix mille : j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'était déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la

haine de ceux-ci, et fut cause de son exil. Après son retour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour-lors en Asie. Comme Agésilas se connaissait parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particulière. Rappelé par l'ordre des éphores au secours de sa patrie, il y mena le général athénien avec lui. Xénophon, après divers événements, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébains et les Lacédémoniens, et ceux d'Athènes ayant résolu de secourir les derniers, il envoya à Athènes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une manière particulière dans la bataille de Mantinée, et l'on prétend que ce fut lui qui blessa dans le combat Épaminondas. Il ne survécut pas long-temps à une si glorieuse action, et fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son père dans le temps qu'il offrait un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne : mais ayant appris du courrier que son fils était mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, et dit froidement : *Je savais bien que ce fils que j'avais mis au monde était mortel.* Voilà, dirai-je, une constance ou une dureté bien spartaine. Diog. Laert.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, la première année de la 105e olympiade. An. M. 3644. Av. J. C. 360.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit et publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étaient sortis de sa bouche, et sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

On a prétendu qu'il y avait eu entre ces deux philosophes une jalousie secrète, peu digne du nom qu'ils Aul. Gell. lib. 14, c. 3.

portaient et de la profession de sagesse dont ils se piquaient l'un et l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses livres, qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci de l'autre [1], quoique tous deux aient souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus, tout le monde sait que la Cyropédie de Xénophon est un livre où, en rapportant l'histoire de Cyrus, dont il vante l'éducation, il donne le modèle d'un prince accompli, et l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avait composé que pour contrecarrer les livres de Platon sur la république, qui commençaient à paraître; et que Platon en fut si vivement piqué, que, pour décrier cet ouvrage, il parla de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un prince à la vérité plein de courage et d'amour pour sa patrie, mais qui avait eu une fort mauvaise éducation [2]. Aulu-Gelle, qui rapporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des philosophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici aient été capables d'une si basse jalousie (elle n'est pourtant que trop ordinaire parmi les gens de lettres); et il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs et à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zèle trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, et poussent leurs intérêts avec plus de vivacité que les maîtres mêmes.

De Leg. l. 3, p. 694.

[1] Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, et il le nomme simplement. (*Mem.* l. 3, pag. 772.)

[2] Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἧφθαι τὸ παράπαν.

CHAPITRE II.

PARTAGE DE LA PHILOSOPHIE IONIQUE EN DIFFÉRENTES SECTES.

Jusqu'à Socrate il n'y avait point eu encore, parmi les philosophes, des sectes différentes, quoique les sentiments ne fussent pas toujours les mêmes : depuis ce temps-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue et de durée, et les autres moins. Je commencerai par les dernières, qui sont *la cyrénaïque*, *la mégarique*, *l'éliaque*, et *l'érétrique*. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la secte cyrénaïque.

ARISTIPPE.

Aristippe fut le chef de la secte cyrénaïque. Il était originaire de Cyrène dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour aller Laert.
s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignait dans cette excellente école, et, de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses disciples une route bien différente. Le fond de sa doctrine est, que le souverain

bonheur de l'homme, pendant cette vie, consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentiments et il employait les ressources d'un esprit présent et agréable à éluder par des plaisanteries les justes reproches qu'on lui faisait de ses excès. Il était livré sans cesse à la bonne chère et aux femmes. Comme [1] on le raillait sur le commerce qu'il avait avec la courtisane Laïs : *Il est vrai*, dit-il, *je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas*. Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : *Si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le tyran, dont la cour était le centre des plaisirs, dont la bourse, disait-on, était ouverte aux savants, et la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avait l'esprit souple, adroit, insinuant; qu'il ne manquait aucune occasion de flatter le prince, et qu'il supportait ses railleries et ses mauvaises humeurs avec une patience qui allait jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voyait perpétuellement des philosophes chez les grands seigneurs, et qu'on ne voyait jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands seigneurs ne connaissent pas les leurs.*

Si Aristippe pouvait se contenter de légumes, disait contre lui Diogène le cynique, *il ne s'abaisserait pas à faire la cour aux princes. Si celui qui me condamne*,

[1] « Ne Aristippus quidem ille socraticus erubuit, quum esset objectum habere eum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor a Laïde.* » (Cic. *Ep.* 26, l. 9, *ad Famil.*)

répliquait Aristippe, *savait faire la cour aux princes*, *il ne se contenterait pas de légumes.*

Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti,
Fastidiret olus qui me notat.

Horat. l. 1, epist. 17.

L'un cherchait à faire bonne chère, l'autre à se faire admirer du peuple.

Scurror ego ipse mihi, populo tu.

Lequel vaut mieux? Horace n'hésite point; il donne la préférence à Aristippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui ressemblait trop pour ne le pas louer. Cependant il n'ose se livrer aux principes d'Aristippe : il y retombe par une pente secrète.

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Ibid. lib. 1, epist. 1.

Tant l'amour de la volupté a de bassesse, que se dissimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent se cacher entièrement ceux même qui s'y abandonnent!

Aristippe fut le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignait; de quoi son maître lui sut bien mauvais gré. Ayant demandé à un homme cinquante dragmes [1] pour instruire son fils : « Comment, cinquante dragmes! « s'écria le père de l'enfant; eh! il n'en faudrait pas « davantage pour acheter un esclave. Eh bien, repartit « Aristippe, achète-le, et tu en auras deux. »

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyrène. Il avait une fille nommée *Aréta*, qu'il eut grand

[1] Vingt-cinq livres. = 45 fr. — L.

soin d'élever dans ses principes, et elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé *Métrodidacte*.

THÉODORE.

Laert. Théodore, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avait point de dieux. Les Cyrénéens l'exilèrent. Il se réfugia à Athènes, où il aurait été conduit devant l'Aréopage, et condamné, si Démétrius de Phalère n'eût trouvé le moyen de le sauver. Ptolémée, fils de Lagus, le reçut chez lui, et l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimaque. Le philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de ce prince, qui se trouva présent, lui dit : *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voyons ici combien cette doctrine impie de l'athéisme, contraire à la créance commune et immémoriale des hommes, scandalise et révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chère et des femmes, et qui se proposent la volupté des sens pour leur dernière fin.

ARTICLE II.

De la secte mégarique.

Elle fut établie par Euclide, qui était de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'isthme de Corinthe. Il étudiait

actuellement sous Socrate à Athènes, lorsque survint le célèbre décret qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnèse, et qui défendait aux citoyens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pied dans Athènes. Un danger si présent ne put refroidir son zèle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme, il entrait le soir dans la ville, passait la nuit chez Socrate, et sortait avant le jour, faisant ainsi régulièrement tous les jours presque dix lieues [1], tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive et si constante.

Il changea peu de choses dans les sentiments de son maître. Après la mort de Socrate, Platon et les autres philosophes, qui craignaient les suites de cette mort, se retirèrent chez lui à Mégare, et ils y furent fort bien reçus. Son frère, un jour, dans un mouvement de colère et pour quelque mécontentement particulier, lui ayant dit, *que je périsse, si je ne me venge de vous : et moi*, reprit Euclide, *que je périsse si, par ma douceur, je ne viens point à bout de vous corriger de ces violents emportements, et de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons est différent d'Euclide le mathématicien, qui était d'Alexandrie, et qui fleurit plus de quatre-vingt-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur Eubulide, qui avait été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois philosophes contribuèrent beau-

[1] « Ampliùs viginti millia. = La distance d'Athènes à Mégare était de 26 milles romains, selon l'itinéraire d'Antonin, qui font environ 7 lieues de 20 au degré, ou 9 lieues communes. — L.

coup à jeter dans les disputes de dialectique un mauvais goût de raisonnements subtils, et uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes éliaque et érétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE III.

Des sectes éliaque et érétrique.

Je confonds ensemble et tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *éliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il était d'Élée, dans le Péloponnèse.

L'*érétrique* fut ainsi nommée d'Érétrie, ville d'Eubée, patrie de Ménédème, son fondateur.

ARTICLE IV.

Des trois sectes académiciennes.

Parmi toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus célèbre fut l'*académicienne*, ainsi appelée du lieu où se tenaient ses assemblées, qui était la maison d'un ancien héros d'Athènes nommé *Académus*, située dans un faubourg de cette ville, où Platon enseigna. Nous avons vu, dans l'histoire de Cimon, que ce général athénien, qui cherchait à se distinguer autant par l'amour des sciences et des savants que par les exploits guerriers, orna et embellit l'*Académie* de fontaines et d'allées d'arbres pour la

commodité des philosophes qui s'y assemblaient. Depuis ce temps, tous les lieux où se sont assemblés les gens de lettres ont été appelés *académies*.

On compte trois *académies*, ou trois sectes académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne* ou de la première. Arcésilas, l'un des successeurs, apporta quelques changements dans sa philosophie, et fonda par cette réforme ce qu'on appelle la *moyenne* ou la seconde académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou troisième académie. Nous verrons bientôt ce qui en faisait la différence.

§ I. *De l'ancienne académie.*

Ceux qui la firent fleurir, en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon et Crantor.

PLATON.

Platon naquit la première année de la 88e olympiade. Il fut d'abord appelé *Aristocle*, du nom de son grand-père : son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses épaules larges et carrées, et ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il était encore au maillot, un jour qu'il dormait sous un myrte, on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses lèvres, d'où l'on augura que cet enfant deviendrait un homme éloquent, dont le style serait d'une grande douceur. La chose arriva, quoi qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*apis attica*, abeille athénienne. An. M. 3576. Av. J. C. 428.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie,

et fit même des tragédies, qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce philosophe; et comme il avait beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

An. M. 3600. Av. J. C. 404. Le sort d'Athènes pour-lors était bien triste. Lysandre, général des Lacédémoniens, y avait établi les trente tyrans. Le mérite de Platon, qui était déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et pour l'obliger à se mêler du gouvernement. Il y consentit d'abord, dans l'espérance de s'opposer à la tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal était sans remède, et que, pour prendre part aux affaires, il fallait se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un temps plus favorable.

An. M. 3602. Av. J. C. 402. Ce temps parut bientôt après être venu. Les tyrans furent chassés, et la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allèrent pas mieux, et l'état recevait tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour-lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyrène pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui était le plus grand mathématicien de son temps. Il visita ensuite l'Égypte, et conversa long-temps avec les prêtres égyptiens, qui lui enseignèrent une grande partie de leurs traductions: on croit même qu'ils lui firent connaître les livres de Moïse et ceux des prophètes. Non content de toutes ces connaissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelait *la grande Grèce*, pour y en-

tendre les trois fameux pythagoriciens de ce temps-là, Philolaüs, Archytas de Tarente et Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout les embrasements du mont Etna. Ce voyage, qui n'était qu'un pur effet de sa curiosité, jeta les premiers fondements de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys tyrans de Syracuse, et dans celle de Dion. Il avait dessein d'aller jusqu'en Perse, et de consulter les mages : mais il en fut empêché par les guerres qui troublaient alors l'Asie.

De retour dans son pays après toutes ses courses, où il avait amassé une infinité de rares connaissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un faubourg d'Athènes appelé *l'Académie* (il en a déja été parlé); et c'est là qu'il donna ses leçons, et qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il suivait Héraclite dans les choses naturelles et sensibles; c'est-à-dire qu'il croyait, comme Héraclite, qu'il n'y avait qu'un monde; que toutes choses se produisaient de leurs contraires; que le mouvement qu'il appelle *la guerre* fait la production des êtres, et le repos leur dissolution.

Il suivait Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appelons *métaphysique* : c'est-à-dire qu'il enseignait, comme ce philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses; que l'ame est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions et de leurs vices pour être unis à Dieu; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons, et une punition pour les méchants;

qu'entre Dieu et les hommes il y a différents ordres d'esprits, qui sont les ministres du premier Être. Il avait pris aussi de Pythagore la métempsycose, mais qu'il tourna à sa manière.

Enfin, il imitait Socrate dans les choses de la morale et de la politique, c'est-à-dire qu'il ramenait tout aux mœurs, et qu'il ne travaillait qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étaient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre et justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres, qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette manière d'écrire comme plus agréable, plus familière, plus variée, et plus propre à instruire et à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses interlocuteurs son caractère propre, et, par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres [1], il les conduit à avouer ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le style, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; de sorte, dit Quintilien [2], qu'il paraît parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre et la cadence y forment une harmonie qui ne le cède presque point à celle des poé-

[1] « In dialogis socraticorum, maximèque Platonis, adeò scitæ sunt interrogationes, ut, quum plerisque benè respondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. » (Quint. lib. 5, cap. 7.)

[2] « Ut mihi, non hominis ingenio, sed quodam delphico videatur oraculo instinctus. » (Ibid. lib. 10, c. 1.)

sies d'Homère; et l'atticisme, qui était parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y règne généralement, et s'y fait sentir d'une manière toute particulière.

Mais ni la beauté du style, ni l'élégance et le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité et la grandeur des sentiments, des maximes, des principes qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique et le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

Platon mourut la première année de la 108e olympiade, qui était la 13e du règne de Philippe, âgé de quatre-vingt-un ans, et à pareil jour qu'il était né. An M. 3656. Av. J. C. 348.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe, son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, et le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthène aussi le regarda toujours comme son maître : son style en est une bonne preuve. Dion, beau-frère de Denys le tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractère excellent, par son attachement inviolable à sa personne, par son goût extraordinaire pour la philosophie, par ses rares qualités de l'esprit et du cœur, et par les grandes et héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagèrent en deux sectes : les premiers continuèrent à enseigner dans l'Académie, dont ils retinrent le nom; les autres placèrent leur école dans le Lycée, endroit d'Athènes Cic. Acad. Quæst. l. 1, n. 17, 18.

orné de portiques et de jardins. Ils furent appelés *péripatéticiens*, et eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différaient que de nom, et convenaient pour les sentiments. Elles avaient toutes deux renoncé à la coutume et à la maxime de Socrate, qui était de ne rien affirmer, et de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant et en hésitant. Je parlerai des péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoïre des philosophes qui fixèrent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE.

Laert.

J'ai déja dit qu'il était neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son père et sa mère le chassèrent de leur maison. Celle de son oncle devint pour lui un asyle. Platon vivait avec lui comme s'il n'avait jamais ouï parler de ses débauches. Ses amis, étonnés et choqués d'une douceur placée si mal à propos, et d'une conduite si pleine d'indolence, le blâmaient de ne pas travailler à corriger son neveu, et à le retirer de cet abyme. Il leur répondait sans s'émouvoir qu'il y travaillait plus efficacement qu'ils ne pensaient, en lui faisant connaître par sa manière de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice et la vertu, entre les choses honnêtes et déshonnêtes. En effet, cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très-grand respect pour lui et un violent désir de l'imiter, et de s'adonner à la philosophie, dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, et pour le

rappeler à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge cède à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, et à la précipiter dans le désespoir.

Platon avait lié Speusippe d'une manière particulière avec Dion, dans la vue d'adoucir l'humeur austère de ce dernier par l'enjouement et les graces de son neveu.

Il succéda à l'école de son oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans, après quoi ses infirmités l'obligèrent de la remettre à Xénocrate. Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il était colère, aimait le plaisir, et parut intéressé, ayant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume et les principes de Platon.

XÉNOCRATE.

Xénocrate était de Chalcédoine. Il se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand maître en même temps qu'Aristote, mais non avec les mêmes talents. Il avait besoin d'éperon, et l'autre de frein [1] : c'est le jugement qu'en portait Platon; et il ajoutait qu'en les commettant ensemble, il appariait un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendait l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple et celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration et de vivacité, et il les exhorte à imiter ces deux grands philosophes, et à se mettre comme eux au-dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xéno- Plut. de Audit. p. 47.

[1] Isocrate disait la même chose de Théopompe et d'Éphore.

crate, par la pesanteur de son esprit, se trouva très-inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la philosophie pratique et la pureté des mœurs.

Diog. Laert. Il était naturellement mélancolique, et avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur : c'est pourquoi Platon l'exhortait souvent *à sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avait besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochait
AElian. l. 14, cap 9. quelquefois ce défaut avec plus de force et moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse et de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvait faire par ses instructions et par ses exemples. Xénocrate n'était point insensible à ces reproches; mais jamais ils ne diminuèrent en lui le profond respect qu'il avait toujour eu pour son maître; et comme on cherchait à l'indisposer contre Platon, et qu'on le portait à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon bien.* Il prit la place de
An. M. 3666. Platon la seconde année de la 110e olympiade.

Diog. Laert. Diogène Laërce dit qu'il n'aima ni les plaisirs ni les richesses, ni les louanges. Il fit paraître en plusieurs occasions un noble et généreux désintéressement. La cour de Macédoine avait la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires et d'espions dans toutes les républiques voisines, et de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoyait pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particulièrement à gagner Xénocrate, dont il connaissait le mérite

et la réputation. L'ayant trouvé inaccessible aux présents et à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté et par de mauvais traitements, ne l'admettant point aux conférences qu'il avait avec les autres ambassadeurs de la république d'Athènes, qu'il avait corrompus par ses caresses, ses festins et ses libéralités. Notre philosophe, ferme et invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur et toute son intégrité, et, exclu de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, et ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses collègues. A leur retour à Athènes, ses collègues travaillèrent de concert à le décrier dans l'esprit du peuple, et se plaignirent de ce qu'il ne leur avait servi de rien dans cette ambassade, et l'on était tout prêt à le condamner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'était passé à la cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il était qu'on veillât sur la conduite de députés qui s'étaient vendus à l'ennemi de la république, couvrit de honte ses collègues, et s'acquit une gloire immortelle.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre-le-Grand. Les ambassadeurs de ce prince, qui étaient sans doute venus à Athènes pour quelque négociation publique (on n'en marque ni le temps, ni le sujet), offrirent à Xénocrate, de la part de leur maître, cinquante talents [1], c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas était simple, frugal, sans appareil, et vraiment philosophique. Le lendemain [2], les députés lui demandèrent entre les

Cic. Tusc. Quæst. l. 5, n. 91. Valer. Max. lib. 4, c. 5.

[1] 275,000 fr. — L.

[2] Quum postridiè rogarent eum, cui numerari juberet : *Quid! vos hesternâ*, inquit, *cœnulâ non intel-*

mains de qui il voulait qu'ils remissent l'argent qu'ils étaient chargés de lui donner. *Quoi!* leur dit-il, *le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?* Il ajouta qu'Alexandre en avait plus besoin que lui, parce qu'il avait plus de monde à nourrir. Voyant que sa réponse les attristait, il accepta trente mines [1] (quinze cents livres) pour ne pas blesser le roi par un refus dédaigneux, qui marquerait de la fierté ou du mépris. Ainsi [2], dit un historien en terminant ce récit, le roi voulut acheter l'amitié du philosophe, et le philosophe refusa de vendre son amitié au roi.

Il fallait que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avait pas de quoi payer un certain tribut que les étrangers étaient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. Plutarque

Plut. in Flamin. p. 375.

raconte qu'un jour, comme on le traînait en prison faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'orateur Lycurgue acquitta sa dette, et le tira par ce moyen des mains des fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après, Xénocrate ayant rencontré les fils de son libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogène

Diog. Laert. in Xenocr.

Laërce rapporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourrait bien être le même, déguisé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent parce qu'il ne pouvait pas payer la capitation imposée sur

lexistis me pecuniâ non egere? Quos quum tristiores vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur. » (Cic.)

[1] 2,750 fr. — L.

[2] « Ita res philosophi amicitiam emere voluit : philosophus regi suam vendere noluit. » (Val. Max.)

les étrangers, mais que Démétrius de Phalère l'acheta et le remit aussitôt en liberté. Il n'y a guère d'apparence que les Athéniens aient fait un si dur traitement à un philosophe de la réputation de Xénocrate.

On avait à Athènes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchait de l'autel pour jurer que ce qu'il avait affirmé était vrai, tous les juges se levèrent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, et déclarant que sa simple parole leur tenait lieu de serment.

Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 14. Valer. Max. lib. 6, c. 9.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitait force médisances, il n'y prit aucune part, et demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu.*

Il avait une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, et qu'il serait à souhaiter que les pères et les mères fissent observer exactement dans leur maison. Il voulait que [1], dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice et la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur, et que ces sages et vertueux discours, comme de fidèles gardiens, en tinssent l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils

Plut. de Audit. pag. 38.

[1] Τῶν λόγων τοὺς φαύλους φυλάττεσθαι παραινῶν, πρὶν ἑτέρους χρηστοὺς, ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἤθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐτοῦ καὶ ἀναπειθομένην χώραν κατασχεῖν.

eussent fortifié les jeunes gens, et mis leurs [1] oreilles en sûreté contre le souffle empesté des mauvaises conversations.

Plut. de Virt. Moral. pag. 446.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables philosophes que ceux qui font de bon gré et de leur propre mouvement ce que les autres ne font que par la crainte des lois et de la punition.

Diog. Laert.

Il composa plusieurs ouvrages, l'un, entre autres, sur la manière de bien régner : du moins Alexandre le lui avait demandé.

Il ne perdait guère de temps en visite. Il aimait beaucoup la retraite du cabinet, et méditait beaucoup. On le voyait très-rarement dans les rues; mais quand il y paraissait, la jeunesse débauchée n'osait y rester, et s'écartaït pour éviter sa rencontre.

Ibid.

Valer. Max. lib. 6, c. 9.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, et absolument décrié pour ses déréglements, dont il faisait gloire (il s'appelait Polémon), n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, et en ayant trouvé la porte ouverte, il y entra plein de vin, tout parfumé d'essences et portant une couronne sur la tête, et prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise et indignée. Xénocrate, sans se démonter, et sans changer de visage, changea seulement de discours, et se mit à

[1] Il emploie une comparaison tirée des athlètes qui se battaient à coups de poings, et qui couvraient leur tête et leurs oreilles d'une espèce de calotte pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens; car tout le risque que courent les athlètes, c'est d'avoir les oreilles déchirées; au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, et de se perdre eux-mêmes.

parler sur la tempérance et la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte et la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutait avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La couronne lui tombe de dessus la tête [1], il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau; et au lieu de cet air enjoué et pétulant qu'il avait montré en entrant dans l'école, il paraît sérieux et rêveur. Enfin il se fit un entier changement en lui, et, guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infame débauché qu'il était il devint un excellent philosophe, et répara heureusement les désordres de sa jeunesse par une vie sage et réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, la première année de la 116e olympiade. An. M. 3688. Av. J. C. 316.

POLÉMON. CRATÈS. GRANTOR.

Je joins ces trois philosophes sous un même titre, parce qu'on connaît peu de choses de leur vie.

Polémon remplit dignement la chaire de Xénocrate son maître, et ne s'écarta jamais de ses sentiments ni des exemples de sagesse et de sobriété qu'il lui avait donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célèbre qui arriva dans sa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. Athen. l. 2, pag. 44.

[1] Faciasne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquàm est impransi correptus voce magistri.
(Horat. lib. 3, sat. 3.)

Cratès, qui lui succéda, est peu connu, et doit être distingué d'un philosophe cynique qui porte le même nom, et dont il sera parlé dans la suite.

Crantor fut plus célèbre. Il était de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athènes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il passe pour l'un des piliers de la secte platonique [1]. Ce qu'en dit Horace en faisant l'éloge d'Homère marque le cas qu'on faisait de ce philosophe, et combien ses principes de morale étaient estimés:

Horat. lib. 1, epist. 2.

> Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Plut. de Consol. p. 104.

Il avait fait un livre de la *Consolation*, qui s'est perdu : il était adressé à Hippoclès, à qui une mort prompte avait enlevé tous ses enfants. On en parlait [2] comme d'un livre tout d'or, et qui méritait d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avait fait grand usage dans un traité qui portait le même titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moyenne académie.

§ II. *De la moyenne académie.*

Elle est ainsi appelée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, et la nouvelle, qui le sera bientôt par Carnéade.

1 « Crantor ille, qui in nostra academia vel in primis fuit nobilis. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 3, n. 12.)

2 « Legimus omnes Crantoris, veteris academici, de luctu, est enim non magnus, verùm aureolus, et, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediscendus libellus. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 135.)

ARCÉSILAS.

Arcésilas naquit à Pitane dans l'Éolie. Étant venu à Athènes, il se rendit le disciple des plus habiles philosophes. On met au nombre de ses maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avait que le nom d'*académicien;* et il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisait honneur d'être le disciple.

Diog. Laert. in Arcesil.

Num. apud Euseb. Præpar. evang. lib. 14, c. 5.

Il succéda à Cratès, ou, selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'école platonique, et il s'y rendit novateur : car il fonda une secte qu'on nomma *la moyenne* ou *seconde académie*, pour la distinguer de celle de Platon. Il était fort opposé aux dogmatiques, c'est-à-dire aux philosophes qui affirmaient et décidaient. Il paraissait douter de tout : il soutenait également le pour et le contre, et suspendait en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences et de rejeter, non-seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la république des lettres. Pour s'y promettre quelque succès, il fallait avoir tout le mérite d'Arcésilas. Il était naturellement d'un génie heureux [1], prompt, vif: sa personne était remplie d'agréments; il parlait avec grace et enjouement. Les charmes de son visage secondaient admirablement ceux de sa voix. Aussi Luculle, qui réfute savamment et

Diog. Laert.

[1] « Arcesilas floruit tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 16.)

solidement l'opinion des académiciens, dit [1] que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilas, si l'éloquence et l'habileté du docteur n'eussent couvert et fait disparaître l'absurdité manifeste qui s'y trouvait.

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il aimait à faire du bien [2], et ne voulait pas qu'on le sût. Ayant fait [3] une visite à un ami qui était malade [4], et qui manquait du nécessaire, mais qui avait honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner sa pudeur et ménager sa délicatesse, et faisant en sorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, et non l'avoir reçu.

Diog. Laert. On ne rend pas un témoignage si favorable à la pureté de ses mœurs, et on l'accuse des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paraître étonnant dans un philosophe qui, doutant de tout, doutait par conséquent s'il y avait des vertus et des vices, et ne pouvait reconnaître véritablement aucune règle pour les devoirs de la vie civile.

Ibid. Il n'aimait point à se mêler des affaires publiques. Néanmoins, ayant été choisi pour aller négocier à Démétriade, auprès du roi Antigone, une affaire qui re-

[1] « Quis ista tam apertè perspicuèque et perversa et falsa secutus esset, nisi tanta in Arcesila... et copia rerum, et dicendi vis fuisset ? » (Ibid. n. 60.)

[2] Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. (*Diog. Laërt.*)

[3] « Arcesilaus, ut aiunt, amico pauperi et paupertatem suam dissimulanti, ægro autem, et ne hoc quidem confitenti deesse sibi in sumptum ad necessarios usus, quum clàm succurrendum judicâsset, pulvino ejus ignorantis sacculum subjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod desiderabat, inveniret potiùs quàm acciperet. » (Sen. *de Benef.* lib. 2.)

[4] Sénèque l'appelle *Ctésibius :* il est nommé autrement dans Plutarque. (*De discrim. amic. et adulat.* pag. 63.)

gardait sa patrie, il accepta la députation : mais il en revint sans succès.

Tourmenté par les douleurs de la goutte [1], il affectait une patience et une insensibilité de stoïcien. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il en montrant ses pieds et sa poitrine [2] à Carnéade l'épicurien, qui s'affligeait de le voir ainsi souffrir. Il voulait lui faire croire que son ame était inaccessible à la douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil !

Arcésilas florissait vers la 120e olympiade, c'est-à-dire vers l'an du monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, et en délire, à l'âge de soixante-quinze ans. Diog. Laert.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Évandre, Égésime, qui fut maître de Carnéade. Acad. Quæst. lib. 4, n. 16.

§ III. *De la nouvelle académie.*

CARNÉADE.

Carnéade, qui était de Cyrène, établit la troisième ou nouvelle académie, qui, à proprement parler, ne différait point de la seconde : car, à quelques adoucissements près, Carnéade était un aussi vif et un aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence qui se trouve entre eux [3], et l'innovation qu'on

[1] « Is quum arderet podagræ doloribus, visitâssetque hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, et tristis exiret : Mane, quæso, inquit, Carneade noster. Nihil illinc huc pervenit, ostendens pedes et pectus. » (*De Finib.* lib. 5, n. 94.)

[2] La poitrine était regardée par les anciens comme le siége de l'ame et du courage.

[3] « Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi et assentiendi nota. Ex quo exsistit et illud, multa esse probabilia ; quæ quanquàm non perciperentur, tamen quia visum haberent quemdam insignem et illustrem, his sapientis vita regeretur. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 12.)

attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne niait pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités; mais il soutenait qu'elles étaient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'était pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabattait donc à admettre des choses probables, et il consentait que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paraît qu'il retenait tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, et pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, et de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre tel ou tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondrait jamais aux objections les plus frappantes, et qu'il ne prouverait jamais que son principe ne réduisait point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des stoïciens, et il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avait été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armait d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, et pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination.

Valer. Max. lib. 8, c. 7.

On rapporte de lui une maxime de morale qui est bien admirable dans un païen. « Si l'on savait en secret, « dit-il, qu'un ennemi, ou une autre personne à la « mort de laquelle on aurait intérêt, viendrait s'asseoir « sur de l'herbe sous laquelle il y aurait un aspic caché,

Cic. de Fin. lib. 2, n. 59.

« on agirait en malhonnête homme si on ne l'en aver« tissait pas, quand même notre silence pourrait de« meurer impuni, personne n'étant en état de nous en « faire un crime. »

Mais la conduite de ces païens se démentait toujours par quelque endroit. Ce grave philosophe ne rougissait pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conservé un assez bon mot de Carnéade : c'est dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flatteur et un ami. Il avait rapporté l'exemple d'un homme qui, disputant le prix de la course contre Alexandre, s'était laissé vaincre exprès, dont le prince lui avait su très-mauvais gré. Il ajoute : « Le manége est la seule chose où les jeunes princes « n'ont rien à craindre de la flatterie; leurs autres maî« tres assez souvent leur attribuent de bonnes qualités « qu'ils n'ont point; ceux qui luttent avec eux se lais« sent tomber ; mais un cheval renverse par terre, sans « distinction de pauvre ou de riche, de sujet ou de « souverain, tous les maladroits qui le montent. »

Pag. 58.

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célèbre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avait pas négligé entièrement la physique, mais la morale avait fait sa principale application. Il était extrêmement laborieux, et si avare de son temps, qu'il ne songeait ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non-seulement il évitait les festins, mais il oubliait même à manger à sa propre table, et il fallait que sa servante, qui était aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, et presque à la bouche.

Diog. Laert.
Valer. Max. lib. 8, c. 7.

Diog. Laert. Il appréhendait extrêmement de mourir. Cependant, ayant appris qu'Antipater, son antagoniste, philosophe de la secte stoïcienne, s'était empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, et il s'écria : *Donnez-moi donc aussi... Et quoi?* lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bien ravisé. Diogène Laërce le raille de cette pusillanimité, et lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phthisie que de se donner la mort : car c'était une gloire chez les païens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatrième année

An. M. 3871. Av. J.C. 133. de la 162[e] olympiade, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

CLITOMAQUE.

Plut. de Fort. Alex. p. 328. Cic. Tusc. Quæst. l. 3, n. 54.

Clitomaque, disciple de Carnéade, lui succéda. Il était Carthaginois, et se nommait *Asdrubal* dans la langue punique. Il composa plusieurs livres, qui étaient fort estimés, dont l'un avait pour titre *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoyens après la prise et la ruine de Carthage, pour les consoler de l'état de captivité où ils se trouvaient.

PHILON. ANTIOCHUS.

Id. ibid. lib. 2, n. 9.

Philon succéda à Clitomaque son maître. Il enseignait dans un temps la philosophie, et dans un autre la rhétorique. Cicéron fréquenta son école, et profita de ses doubles leçons.

Il reçut aussi celles d'Antiochus, disciple et successeur de Philon. Antiochus était d'Ascalon : c'est le dernier des philosophes académiciens dont l'histoire soit

Plut. in Cic. pag. 862. connue. Cicéron, dans le voyage qu'il fit à Athènes,

fut enchanté de sa manière de parler, qui était douce, coulante, et pleine de grace : mais il n'approuvait pas le changement qu'il avait introduit dans la méthode de Carnéade; car Antiochus, après avoir soutenu long-temps avec force les dogmes de la nouvelle académie, qui rejetait tout rapport des sens, et même de la raison, et qui enseignait qu'il n'y avait rien de certain, avait embrassé tout d'un coup les sentiments de la vieille académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses et par le rapport des sens; soit, comme quelques-uns le pensaient, que la jalousie et l'envie contre les disciples de Clitomaque et de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences que par son habileté dans le métier de la guerre, s'était déclaré ouvertement pour la secte des académiciens, non de la nouvelle académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquait, mais pour celle de la vieille académie, dont l'école était tenue alors par Antiochus. Il avait recherché l'amitié de ce philosophe avec un empressement extrême : il le logeait chez lui, et il s'en servait pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenait le premier rang.

Plut. in Lucullo, p. 519 et 520.

ARTICLE V.

Des péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'ai déja remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagèrent en deux sectes, dont l'une demeura dans l'école même où Platon avait enseigné, qui était l'académie; et l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable, situé dans un faubourg d'Athènes. La dernière eut pour chef et fondateur Aristote.

Diog. Laert. Il était de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la An. M. 3620. première année de la 99e olympiade, quarante ans environ après Platon. Son père, appelé Nicomaque, était médecin, et florissait sous Amyntas, roi de Macédoine, père de Philippe.

Agé de dix-sept ans, il vint à Athènes, entra dans l'école de Platon, et y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisait tout l'honneur, et Platon l'appelait l'ame de son école. Il avait une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettait un bassin d'airain à côté de son lit; et quand il était couché, il étendait hors du lit une de ses mains où il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule, qui tombait dans le bassin lorsqu'il voulait s'endormir, le réveillât sur-le-champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la première an-
An. M. 3656. née de la 108e olympiade, il se retira chez Hermias, tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, et le combla d'honneurs.

Hermias ayant été condamné et mis à mort par le roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui était demeurée sans biens et sans protection.

C'est dans ce temps-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pouvait alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avait long-temps qu'il l'avait destiné pour cet important et glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Aristote. Je ne crains point de la rapporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine.* Quintilien [1] dit expressément qu'Aristote enseigna à Alexandre les premiers éléments des lettres. Mais comme ce sentiment souffre quelque difficulté, je ne m'y arrête pas entièrement. Quand le temps de prendre soin de l'éducation du prince fut arrivé, Aristote se transporta en Macédoine. On a vu ailleurs le cas que Philippe et Alexandre faisaient de son rare mérite.

Aul. Gell. lib. 9, c. 3.

Après un séjour de quelques années dans cette cour, il obtint la permission de se retirer. Callisthène, qui l'y avait accompagné, prit sa place, et fut destiné pour suivre Alexandre dans ses campagnes. Aristote [2], qui

[1] « An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima litterarum elementa tradi ab Aristotele summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia a perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset? (QUINT. lib. I, cap. I.)

[2] « Aristoteles, Callisthenem auditorem suum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rarissimè, aut quàm jucundissimè loqueretur :

avait joint à beaucoup de jugement un grand usage du monde, prêt à faire voile pour Athènes, avertit Callisthène de se rappeler souvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeait absolument nécessaire aux personnes qui vivent à la cour. « Parlez rarement devant « le prince, lui dit-il; ou parlez-lui d'une manière qui « lui plaise, afin que votre silence vous mette en « sûreté, ou que vos discours vous rendent agréable. » Callisthène, qui avait de la dureté et de l'aigreur dans l'esprit, profita mal de ce conseil, qui dans le fond se sent plus du courtisan que du philosophe.

Aristote, n'ayant donc pas jugé à propos de suivre son élève à la guerre, pour laquelle son attachement à l'étude lui donnait beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un philosophe célèbre par tant d'endroits. Xénocrate tenait alors l'école de Platon dans l'Académie: Aristote ouvrit la sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étaient sur la philosophie, l'après-midi sur la rhétorique : il les donnait ordinairement en se promenant, ce qui fit appeler ses disciples *péripatéticiens*.

Cic. de Orat. lib. 3, n. 141. Quintil. l. 1, cap. 1.

Il n'enseignait d'abord que la philosophie; mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour-lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'était donné tout entier à la rhétorique, et qui y avait un succès incroyable, le piqua de jalousie, et le porta à en donner aussi des leçons. C'est peut-être à cette noble émulation, permise entre savants, quand elle se borne à imiter, ou même à sur-

quo scilicet apud regias aures vel silentio tutior, vel sermone esset acceptior. » (VALER. MAX. lib. 7, cap. 2.)

passer ce que les autres font de bien, que nous devons la rhétorique d'Aristote, ouvrage le plus complet et le plus estimé que nous ait laissé l'antiquité sur cette matière; à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avait composé pour Alexandre.

Un mérite aussi éclatant que celui d'Aristote ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce conquérant en suspendit l'effet, et arrêta la mauvaise volonté de ses ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevèrent contre lui de concert, et jurèrent sa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta son ministère, et servit leur haine avec un zèle d'autant plus à craindre, qu'il était couvert du prétexte de la religion. Il cita Aristote devant les juges, et l'accusa d'impiété, prétendant qu'il enseignait des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athènes. Il apportait en preuve l'hymne composée en l'honneur d'Hermias, et l'inscription gravée sur la statue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inscription dans Athénée et dans Diogène Laërce. Elle consiste en quatre vers, qui n'ont nul rapport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote : et l'hymne n'est pas plus criminelle. Peut-être Aristote avait-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en soit, ne croyant pas qu'il fût sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athènes, après y avoir enseigné pendant treize ans. Il se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée, et plaida sa cause de loin par écrit. Athénée rapporte

Athen. l. 15, p. 696 et 697. AElian. l. 3, c. 36. quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'était pour empêcher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la philosophie* : il faisait allusion à la mort de Socrate.

On a prétendu qu'il était mort de chagrin pour n'avoir pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe, et que même il s'était précipité dans cette mer en disant *que: l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* Il y avait bien d'autres choses dans la nature qui passaient son intelligence, et il avait trop bon esprit pour s'en chagriner. (Laert.) D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une colique en la soixante-troisième année de son âge, (An. M. 3683.) deux ans après la mort d'Alexandre. (Amm. in vita Arist.) Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avait été ruinée par Philippe, roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la prière d'Aristote. Les habitants, pour reconnaître ce bienfait, consacrèrent un jour de fête à l'honneur de ce philosophe; et lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transportèrent ses os chez eux, dressèrent un autel sur son monument, donnèrent à ce lieu le nom d'Aristote, et y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, roi de Sparte.

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses ouvrages, pendant combien d'années ils demeurèrent ensevelis dans les ténèbres et inconnus, et comment enfin ils virent le jour et devinrent publics.

Lib. 10, c. 1. Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus ad-

mirer dans Aristote, ou de sa vaste et profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son style, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses ouvrages. On croirait, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer plusieurs siècles à l'étude pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde non-seulement les philosophes et les orateurs, mais même les animaux et les plantes, dont il a recherché la nature et les propriétés avec un soin infini. Alexandre, pour seconder le zèle de son maître dans ce savant travail, et pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Grèce et de l'Asie on fît d'exactes recherches sur tout ce qui regardait les oiseaux, les poissons et les animaux de toute espèce : dépense qui monta à plus de huit cents talents, c'est-à-dire à plus de huit cent mille écus. Aristote composa sur cette matière cinquante volumes, dont il n'en reste que dix.

Lib. 12, cap. ult.

Plin. lib. 8, cap. 16.

Athen. l. 9, pag. 398.

On a pensé bien diversement, dans l'université de Paris, des écrits d'Aristote, selon la différence des temps. Dans le concile de Sens, tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modification et quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un décret de deux cardinaux que le pape Urbain V envoya à Paris, l'an 1366, pour réformer l'université, tous les livres d'Aristote y furent permis; décret qui fut renouvelé et confirmé en 1452 par le cardinal d'Étouteville. Depuis ce temps-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu dans l'université de Paris, jusqu'à ce que les

heureuses découvertes du dernier siècle aient ouvert les yeux aux savants, et leur aient fait embrasser un système de philosophie bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au-delà des justes bornes, aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

Laert. Théophraste était de l'île de Lesbos. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son maître avec un tel succès et une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalère fut un de ses disciples et de ses intimes amis. La beauté et la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de *Théophraste*, qui signifie *divin parleur*.

C'est de lui que Cicéron raconte une chose assez particulière [1]. Il disputait avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il voulait acheter. La bonne vieille lui répondit : *Non, monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement surpris, et même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athènes, dont il se piquait de parler le langage

[1] « Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, quum percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet; et respondisset illa, atque addidisset : *hospes, non potè minoris :* tulisse eum molestè, se non effugere hospitis speciem, quum ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. » (*In Bruto*, n. 172.)

« Quomodò et illa attica anus Theophrastum hominem alioqui disertissimum, annotatâ unius affectatione verbi, hospitem dixit : nec alio se id deprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimiùm atticè loqueretur. » (Quint. lib. 8, cap. 1.)

en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il était étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage attique, qui, allant jusqu'à l'excès, le fit reconnaître pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avait à Athènes jusque dans le petit peuple!

Il ne croyait pas, non plus qu'Aristote, que, sans les biens et les commodités de la vie, on pût jouir ici d'une vraie béatitude; en quoi, dit Cicéron [1], il dégrada la vertu et la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême divinité, dans un endroit, à l'intelligence; dans un autre, au ciel en général; et après cela, aux astres en particulier. De Natur. Deor. l. 1, n. 35.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, épuisé de travaux et de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature de ce qu'elle accordait une longue vie aux cerfs et aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité, pendant qu'elle abrégeait le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettrait en état de parvenir à une connaissance parfaite des sciences; murmure également inutile et injuste, et que la raison seule a appris à plusieurs des anciens à condamner comme une espèce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?* Tusc. Quæst. l. 3, n. 69. Cic. de Senec. n. 5.

Straton était de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la physique, et peu à la morale; ce qui lui fit donner le nom de *physicien*. Il commença à tenir son école la troisième année de la 123e olympiade, et il Laert. An. M. 3718.

[1] « Spoliavit virtutem suo decore, imbecillamque reddidit, quòd negavit in ea sola positum esse beatè vivere. » (*Acad. Quæst.* lib. 1, n. 33.)

y enseigna pendant dix-huit ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

Lycon, de la Troade. Il gouverna son école pendant quarante ans.

Ariston, Critolaus. Ce dernier était un des trois ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à Rome la
An. M. 3781. deuxième année de la 140e olympiade, et la 534e de Rome.

Diodore. Ce fut un des derniers qui se distinguèrent dans la secte des philosophes péripatéticiens.

ARTICLE VI.

De la secte des cyniques.

ANTISTHÈNE.

Laert. Les philosophes cyniques doivent leur origine et leur établissement à Antisthène, disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignait, appelé *Cynosarge* [1], qui était dans un faubourg d'Athènes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avait donné. Antisthène menait une vie fort dure, et n'avait pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avait une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptait pour rien la noblesse et les richesses, et faisait consister le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu. Comme on lui demandait à quoi lui avait

[1] Ce mot signifie *un chien blanc*, ou *prompt et vite*.

servi la philosophie, il répondit : *A pouvoir vivre avec moi.*

DIOGÈNE.

Diogène fut le plus célèbre de ses disciples. Il était de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chassé pour le crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. Diogène, étant venu à Athènes, alla trouver Antisthène, qui le rebuta fort et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne plus prendre de disciples. Diogène ne s'étonna point, et, baissant la tête, « Frappez, frappez, « lui dit-il; ne craignez point : vous ne trouverez jamais « de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que « vous parlerez. » Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple. Laert.

Diogène profita bien de ses leçons, et imita parfaitement sa manière de vivre. Il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle. Encore, ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, et il cassa son écuelle. Il marchait toujours les pieds nus, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre était couverte de neige. Un tonneau lui servait de logis : il le promenait partout devant lui, et il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre qui l'alla visiter à Corinthe, et la célèbre parole de ce prince : *Je voudrais être Diogène, si je n'étais pas Alexandre.* Juvénal [1], en effet, trouve

[1] Sensit Alexander, testâ quum vidit in illa
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

l'habitant du tonneau plus grand et plus heureux que le conquérant de l'univers. L'un ne souhaitait rien, et le monde entier ne suffisait pas à l'autre. Sénèque [1] ne se trompe donc pas quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, et qui croyait que tout devait trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogène, ayant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvait ni rien donner ni rien ôter.

Au reste, il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de pièces, sa besace et son tonneau, il en fût
ÆElian. l. 3, cap. 29. Diog. Laert. plus humble. Il tirait autant de vanité de toutes ces choses qu'Alexandre en pouvait tirer de la conquête de toute la terre. Étant entré un jour chez Platon, qui était meublé assez magnifiquement, il se mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit : *Je foule aux pieds le faste de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Il avait un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi, une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchait : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisait chausser par un esclave : *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains ?*

Une autre fois, en passant, il vit des juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs*, dit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parents qui lui présentaient un jeune homme

[1] « Quidni victus sit illo die, quo homo, supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam posset, nec eripere ? (Sen. *de Benef.* lib. 5, cap. 6.)

pour être son disciple, lui en disaient tous les biens imaginables : qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement : *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler et de penser mal de la Divinité. Il disait que le bonheur constant d'Harpalus, qui passait généralement pour un voleur et un brigand, portait témoignage contre les dieux. De Natur. Deor. l. 3, n. 83.

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avait aussi de très-pernicieuses. Il regardait la pudeur comme une faiblesse, et ne craignait point de braver avec effronterie tous les sentiments de retenue et de honte naturelle. En général, le caractère des cyniques était d'outrer tout en matière de morale, et de rendre la vertu même, s'il était possible, haïssable, par les excès et les travers auxquels ils la portaient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. Horat. l. 1, epist. 6.

Son historien lui donne une éloquence fort persuasive, et en rapporte des effets merveilleux. Onésicrite avait envoyé à Athènes un de ses fils. Ce jeune homme, ayant entendu quelques leçons de Diogène, se fixa dans cette ville. Son frère aîné bientôt après en fit autant. Onésicrite lui-même, ayant eu la curiosité d'entendre ce philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogène avait d'attraits. Cet Onésicrite était un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre; il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, et il composa une histoire qui renfermait les commencements de la vie d'Alexandre. Phocion, en- Diog. Laert. Plut. in Alex. p. 701.

core plus illustre que lui, fut disciple de Diogène, aussi-bien que Stilpon de Mégare.

Diogène, en passant à l'île d'Égine, fut pris par des pirates, qui l'emmenèrent en Crète, et l'exposèrent en vente. Il répondit au crieur qui lui demandait, *que savez-vous faire?* qu'il savait commander aux hommes, et le pressa de dire, *qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appelé *Xéniade*, l'acheta, et, l'ayant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogène s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvait se lasser de dire partout : *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogène voulurent le racheter : *Vous n'êtes pas sages*, leur dit-il : *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions.* Il éleva très-bien les enfants de Xéniade, et s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, et quelques-uns disent qu'il y mourut.

Diog. Laert.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. « Quoi! lui dirent ses amis, « vous demeurerez exposé aux bêtes farouches et aux « oiseaux? Non, répondit-il : vous mettrez auprès de « moi un bâton afin que je les chasse. Et comment le « pourrez-vous, dirent-ils, puisque vous n'aurez plus « de sentiment? Que m'importe donc, répliqua le cy- « nique, d'être mangé par les bêtes, puisque je n'en « sentirai rien? »

Tusc. Quæst. l. 1, n. 104.

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogène pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui était vers l'isthme. On

érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans, selon quelques-uns, le jour même de la mort d'Alexandre; mais d'autres le font survivre de quelques années à ce prince.

CRATÈS.

Cratès le cynique fut un des principaux disciples de Diogène. Il était Thébain, d'une famille très-considérable, et qui possédait de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cents talents [1], qu'il mit entre les mains d'un banquier, et le pria de les rendre à ses enfants, en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit : mais, s'ils avaient assez d'élévation pour être philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'avaient besoin de rien. Toujours de l'excès et du travers, jusque dans les actions louables par elles-mêmes. Diog. Laert.

Hipparchia, sœur de Métrocle l'orateur, charmée des manières libres de Cratès, voulut absolument l'épouser, malgré l'opposition de tous ses parents. Cratès, à qui ils s'étaient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers, et ayant jeté par terre son manteau, sa besace et son bâton : *Voilà toutes mes richesses*, dit-il, *et ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle persista dans son dessein, épousa ce

[1] Deux cent mille écus. = 610,000 fr. — L.

bossu, s'habilla en cynique, et devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie était le caractère dominant de ces philosophes. Ils reprochaient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris et d'insulte. C'est ce qui, selon quelques-uns, leur fit donner le nom de *cyniques*, parce qu'ils étaient mordants, et qu'ils aboyaient après tout le monde comme des chiens, et aussi parce qu'ils n'avaient honte de rien, et qu'ils tenaient qu'il était permis de tout faire en public sans pudeur et sans retenue.

An. M. 3676. Cratès florissait à Thèbes vers la 113e olympiade, et effaçait tous les autres cyniques de ce temps. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des stoïciens si renommée.

ARTICLE VII.

Des stoïciens.

ZÉNON.

Diog. Laert. Zénon était de la ville de Citium dans l'île de Cypre. Comme il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'était d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pirée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athènes, entra chez un libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini et lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens

dont parlait Xénophon. Cratès le cynique passa par hasard dans ce moment. Le libraire le montra du bout du doigt à Zénon, et l'exhorta à le suivre. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il était pourlors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix et toute l'utilité de la philosophie. Il se félicitait lui-même sur le malheur qui lui était arrivé, et disait souvent que jamais navigation n'avait été aussi heureuse pour lui que celle où il avait fait naufrage. La morale des cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence et leur effronterie. An. M. 3672.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, et Polémon, il établit à Athènes une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guère à se répandre dans toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué des philosophes du pays. Comme il enseignait ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appelés *stoïciens*, du mot grec στοὰ, qui signifie *galerie*, *portique*. An. M. 3692.

Ayant rencontré un jeune homme qui, plein d'estime pour lui-même et se croyant fort habile, prenait toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Zénon vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans interruption, et soixante-huit qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie sous Cratès le cynique. Eusèbe met sa mort à la 129ᵉ olympiade. Il fut fort regretté. Laert. An. M. 3740.

Quand Antigone, roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, et, par un décret public où ils faisaient son éloge comme d'un philosophe qui avait perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étaient sous sa discipline, et qui avait toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignait, ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires : « Afin, dit le décret, que tout le monde sache « que les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un « mérite distingué, et pendant leur vie, et après leur « mort. » Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentiments si nobles et si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science et pour la vertu.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'Angleterre, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, et par la reconnaissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE.

Lacrt. Cléanthe était d'Assos dans la Troade. Il n'avait que quatre dragmes [1], c'est-à-dire quarante sous, quand il entra à Athènes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenait les plus durs et les plus pénibles travaux. Il passait la nuit presque entière à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre et de pouvoir s'appliquer à l'étude

[1] 3 fr. 66 c. — L.

de la philosophie pendant le jour. Cité devant les juges de l'Aréopage pour rendre compte, selon que l'ordonnait une loi de Solon, de quoi il vivait, il produisit en témoignage le jardinier, et sans doute ses propres mains endurcies par le travail, et pleines de callosités. Les juges, ravis en admiration, ordonnèrent qu'on lui fournît du tréser public dix mines, c'est-à-dire six cents livres [1]. Zénon lui défendit de les accepter; tant la pauvreté était en honneur parmi ces philosophes! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avait naturellement l'esprit pesant et tardif, mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'était pas son talent. Il s'avisa pourtant de composer une rhétorique [2], aussi-bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé; mais l'un et l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron, bon juge certainement en cette matière, ces ouvrages n'étaient propres qu'à rendre un homme muet.

CHRYSIPPE.

Chrysippe était de Soli, ville de Cilicie. Il avait l'esprit fort subtil, et propre aux disputes de la dialectique, où il s'était fort exercé, et sur laquelle il avait fait plusieurs traités. Diogène Laërce les fait monter à plus de trois cents. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portait à Épicure, qui avait fait plus de livres qu'aucun autre Laert.

[1] 910 fr. — L.

[2] « Scripsit artem rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obmutescere concupierit, nihil aliud legere debeat. » (*De Finib.* lib. 4, n. 7.)

philosophe; mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étaient peu travaillés, et, par une suite nécessaire, peu corrects, pleins de répétitions ennuyeuses, et souvent même de contradictions. C'était le défaut ordinaire des stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité et de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitaient, ce semble, avec autant de soin tout agrément dans le style comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron ne les blâmait pas beaucoup de manquer d'un talent entièrement étranger à leur profession[1], et qui n'y était pas absolument nécessaire. *Si un philosophe*[2], dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sais bon gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il se contentait qu'ils fussent clairs et intelligibles[3]; et c'est par où il estimait Épicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avait fait sur l'éducation des enfants.

Acad. l. 4, n. 7. Il s'associa pendant quelque temps aux académiciens, soutenant à leur manière sur un même sujet le pour et le contre. Les stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avait ramassé tant et de si forts arguments pour le système des académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter; ce qui avait fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

[1] « Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam et exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum disputavisse; neque ob eam rem philosophiæ non satisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. » (*De Orat.* l. 1, n. 49.)

[2] « A philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner : si non habeat, non admodùm flagitem. » (*De Finib.* lib. 1, n. 15.)

[3] « Oratio me istius philosophi non offendit. Nam et complectitur verbis quod vult, et dicit planè quod intelligam. » (Ibid.)

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisait pas d'honneur à sa secte, et n'était capable que de la décrier. Il croyait les dieux périssables, et soutenait qu'ils périraient en effet dans l'incendie du monde. Il permettait les incestes les plus criants et les plus abominables, et admettait la communauté des femmes parmi les sages. Il avait composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisaient horreur. Voilà ce qu'était le philosophe qui passait pour le plus ferme appui du Portique[1], c'est-à-dire de la secte la plus sévère du paganisme. Plut. contra Stoic. pag. 1074, 1075. Laert.

Il doit paraître étonnant, après cela, que Sénèque fasse de ce philosophe[2], en le joignant à Zénon, un éloge si magnifique, jusqu'à dire de l'un et de l'autre qu'ils ont fait de plus grandes choses par les travaux de leur cabinet que s'ils avaient commandé des armées, rempli les premières places d'un état, établi de sages lois; et qu'il les considère comme des législateurs, non d'une seule ville, mais du genre humain entier.

Chrysippe mourut dans la 143e olympiade. On lui dressa un tombeau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voyait dans le Céramique. An. M. 3793.

DIOGÈNE LE BABYLONIEN.

Diogène le Babylonien était ainsi appelé, parce que Séleucie, sa patrie, était voisine de Babylone. Il était un des trois philosophes qu'Athènes députa vers les Romains.

[1] « Fulcire putatur porticum stoicorum. » (*Acad.* 4, 75.)

[2] « Nos certè sumus, qui dicimus et Zenonem et Chrysippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, gessissent honores, leges tulissent, quas non uni civitati, sed toti humano generi tulerunt. » (Sen. *de ot. sap.* cap. 32.)

Il fit paraître une grande modération et une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture capable d'émouvoir l'homme le plus doux et le plus patient. Il faisait une dissertation sur la colère[1]. Un jeune homme, pétulant et effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettrait en pratique les leçons qu'il donnait aux autres. Le philosophe, sans paraître ému, et sans hausser le ton, dit froidement : *Je ne me fâche point; mais néanmoins je doute si je devrais me fâcher*. Ce doute convenait-il à un stoïcien?

ANTIPATER.

Antipater était de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le quatrième livre des Questions académiques comme de l'un des stoïciens les plus habiles et les plus estimés. Il avait été disciple de Diogène le Babylonien, et Posidonius fut le sien.

PANÉTIUS.

Panétius a été sans contredit un des plus célèbres philosophes de la secte stoïcienne. Il était Rhodien, et
Strab. l. 14, pag. 655. ses ancêtres avaient commandé les armées de la république. On peut placer sa naissance vers le milieu de
An. M. 3814. la 148e olympiade.

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avait pris de son éducation, et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. L'inclination, peut-être les préjugés, le déterminèrent en faveur de la secte des stoïciens, alors très-accréditée. Antipater de Tarse fut

[1] « Ei de ira quum maximè disserenti adolescens protervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor : sed dubito tamen an irasci oporteat. » (Sen. *de Ira*, lib. 3, cap. 38.)

son maître. Il l'écouta en homme qui connaissait les droits de la raison : et, malgré la déférence aveugle avec laquelle les stoïciens recevaient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies. De Divin. l. 1, n. 6.

Pour satisfaire son désir d'apprendre, qui était sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels semblait le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de littérature se rassemblaient ordinairement à Athènes, et les stoïciens y avaient une école fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, et en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. « Un homme modeste, leur dit-il, au « rapport de Proclus, doit se contenter d'une seule « patrie. » En quoi il imitait Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoyens, ne voulut point accepter la même grace. Procl. in Hesiod. pag. 151. Plut. de Stoic. rep. pag. 1034.

Le nom de Panétius ne tarda guère à passer les mers. Les sciences, depuis quelque temps, avaient fait à Rome des progrès considérables. Les grands les cultivaient à l'envi, et ceux que leur naissance ou leur capacité avaient mis à la tête des affaires se faisaient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y était ardemment souhaité. La jeune noblesse courut à ses leçons, et il compta parmi ses disciples les Lélius et les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis ; et Panétius, comme le témoignent plusieurs écrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En

revanche, cet illustre Romain lui donna, dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flatteuse. Panétius fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le sénat le nomma son ambassadeur auprès des peuples et des rois de l'Orient alliés de la république [1]. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Moral. p. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel temps ce traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas et l'usage que Cicéron en a fait en traitant la même matière sont de bons garants de l'excellence de cet ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avait composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le mémoire de M. l'abbé Sevin sur la vie et sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai rapporté ici.

Tome X des Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettr.

Il faut avouer, à la louange des stoïciens, que, moins occupés que les autres philosophes de spéculations frivoles et souvent dangereuses, ils consacraient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la morale, qui sont le plus ferme appui de la société : mais la sécheresse et la dureté qui régnaient dans leurs écrits aussi-bien que dans leurs mœurs rebutaient la plupart des lecteurs, et diminuaient beaucoup l'utilité

[1] P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omninò comitem fuisse. » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4, n. 5.)

qu'on en aurait pu tirer [1]. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe et Chrysippe, ne séduisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, et persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la solidité du raisonnement il joignit la beauté et l'élégance du style, et répandit dans ses ouvrages les graces et les ornements dont ils étaient susceptibles.

POSIDONIUS.

Posidonius était d'Apamée en Syrie; mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la philosophie avec grande réputation, et fut employé au gouvernement avec un pareil succès.

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

ÉPICTÈTE.

Je ferais injure à la secte des stoïciens si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettais Épictète, celui peut-être de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur par la sublimité de ses sentiments et par la régularité de sa conduite.

Épictète était né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connaissance de ses parents. Il fut esclave

[1] « Stoici horridiores evadunt, asperiores, duriores, et oratione et moribus. Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem sententiarum, nec disserendi spinas probavit : fuitque in altero genere mitior, in altero illustrior. » (*De Finib.* l. 4, n. 78, 79.)

d'un Épaphrodite, nommé par Suidas *un des gardes de Néron;* et c'est d'où lui fut donné le nom d'*Épictète*[1], qui signifie *serviteur acheté*, *esclave*. On ne sait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Épaphrodite : on sait seulement qu'il fut son esclave. Épictète fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des stoïciens, qui était alors la secte la plus parfaite et la plus sévère.

An. J. C. 94. Il vécut à Rome jusqu'à l'édit de Domitien qui en chassa tous les philosophes. Si l'on en croit Quintilien[2], plusieurs d'entre eux cachaient de grands vices sous un si beau nom; et ils s'étaient fait la réputation de philosophes, non par leur vertu et leur science, mais par un visage triste et sévère, et par une singularité d'habit et de manières qui servait de masque à des mœurs très-corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait pour faire plaisir à l'empereur : ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Épictète.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Épire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré et fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le règne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le temps, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort : il mourut dans une assez grande vieillesse.

[1] Ἐπίκτητος.

[2] « Nostris temporibus sub hoc nomine maxima in plerisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant; sed vultum, et tristitiam, et dissentientem a cæteris habitum pessimis moribus prætendebant. » (QUINT. in *Procem.* lib. I.)

Il réduisait toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment et à se modérer dans les plaisirs; ce qu'il exprimait par ces deux mots grecs, ἀνέχου καὶ ἀπέχου, *sustine et abstine.*

Celse, qui a écrit contre les chrétiens, dit que son maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir et comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous me la casseriez?* Orig. in Cels. lib. 7.

Lucien se moque d'un homme qui avait acheté très-cher la lampe d'Épictète [1], quoiqu'elle ne fût que de terre ; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant il deviendrait aussi habile que cet admirable et vénérable vieillard. Lucian. advers. Indoct. p. 548.

Épictète avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel;* mais Arrien, son disciple, a fait un grand ouvrage qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il avait ouï dire, et qu'il avait recueillies, autant qu'il avait pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formaient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce philosophe, qui étaient échappées à la diligence de son disciple. J'en citerai ici deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi d'être riche, mais il dé-
« pend de toi d'être heureux. Les richesses même ne
« sont pas toujours un bien, et certainement elles sont
« toujours de peu de durée; mais le bonheur qui vient
« de la sagesse dure toujours.

[1] Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cents livres. = 2,750 fr. — L.

« Quand tu vois une vipère ou un serpent dans une « boîte d'or, l'en estimes-tu davantage? et n'as-tu pas « toujours pour elle la même horreur à cause de sa « nature malfaisante et venimeuse? Fais de même à « l'égard du méchant, quand tu le vois environné « d'éclat et de richesses.

« Le soleil n'attend point qu'on le prie pour faire « part de sa lumière et de sa chaleur. A son exemple, « fais tout le bien qui dépend de toi, sans attendre « qu'on te le demande. »

Voici la prière qu'Épictète souhaitait de faire en « mourant : elle est tirée d'Arrien. « Seigneur, ai-je « violé vos commandements? Ai-je abusé des présents « que vous m'avez faits? Ne vous ai-je pas soumis mes « sens, mes vœux, mes opinions? Me suis-je jamais « plaint de vous? Ai-je accusé votre providence? J'ai « été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai « voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous « l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai « été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, « et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous ja- « mais vu triste de mon état? M'avez-vous surpris « dans l'abattement et dans le murmure? Je suis en- « core tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira d'or- « donner de moi. Le moindre signal de votre part est « pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je « sorte de ce spectacle magnifique, j'en sors, et je vous « rends mille très-humbles graces de ce que vous avez « daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos « ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admi- « rable avec lequel vous gouvernez cet univers. » Quoi-qu'il soit aisé de remarquer ici des traits empruntés

du christianisme, qui alors commençait à jeter une grande lumière, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, et qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la Divinité même de trouver en lui aucun défaut : sentiment et prière véritablement dignes d'un stoïcien, tout fier de sa prétendue vertu! Saint Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parlait pas ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-même*, disait-il; *car*, *encore que ma conscience ne me reproche rien*, *je ne suis pas justifié pour cela; mais celui qui me juge*, *c'est le Seigneur.* Au reste cette prière, tout imparfaite qu'elle est, sera la condamnation de beaucoup de chrétiens; car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étaient regardés par le paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce philosophe a connu le terme des devoirs et des vertus : il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

I Corinth. cap. 4, v. 3 et 4.

Épictète était à Rome dans le temps que saint Paul y faisait tant de conversions, et que le christianisme naissant brillait avec tant d'éclat par la constance inouïe des fidèles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumière, il blasphémait contre la foi des premiers chrétiens et contre le courage héroïque des martyrs. Dans le quatrième chapitre du septième livre d'Arrien, Épictète, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, et qui est persuadé que rien ne lui peut nuire, parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les satellites, ni les épées des tyrans, ajoute : *La folie et la coutume ont pu porter quelques-uns à les mépriser*,

comme elles y portent les Galiléens[1], *et la raison et la démonstration ne pourront le faire.* Il n'y avait rien de plus opposé à la doctrine évangélique que l'orgueil stoïcien.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE ITALIQUE.

J'AI déja dit que la secte italique fut ainsi appelée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie appelée *la grande Grèce* qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce chapitre en deux articles. Dans le premier, j'exposerai la vie de Pythagore et celle d'Empédocle, le plus célèbre de ses disciples. Dans le second, je rapporterai le partage de la secte italique en quatre autres sectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

Diog. Laert. La plus commune opinion est que Pythagore était de Samos, et fils de Mnésarque, sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept sages. Après la mort de son maître, comme il avait un désir exraordinaire de s'instruire et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie et tout ce qu'il avait pour voyager.

[1] C'est ainsi que les chrétiens étaient appelés.

Il demeura un temps assez considérable en Égypte pour y converser avec les prêtres, et pour apprendre d'eux ce qu'il y avait de plus caché dans les mystères de leur religion et de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Égypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connaître la science des mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ézéchiel et Daniel, et profiter de leurs lumières. Après avoir voyagé dans divers endroits de l'orient, il alla en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Épiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connaissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles, qui avaient été le but et qui étaient le fruit de ses voyages.

An. M. 3440. Av. J. C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appelée *la grande Grèce*, et s'établit à Crotone, dans la maison de Milon, le fameux athlète, où il enseigna la philosophie. C'est de là que la secte dont il a été l'auteur s'est appelée *italique*.

Avant lui, comme je l'ai déja observé, ceux qui excellaient dans la connaissance de la nature, et qui se rendaient recommandables par une vie réglée et vertueuse, étaient appelés sages, σοφόι. Ce titre lui paraissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisait voir qu'il ne s'attribuait pas la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appela donc *philosophe*, c'est-à-dire *amateur de la sagesse*.

Tusculan. Quæst. l. 5, n. 9.

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, et lui attira un grand nombre de dis-

ciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu roi de Rome; mais ils se trompent. Pythagore florissait au temps de Tarquin, dernier roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur [1] de ceux qui l'ont fait contemporain du roi Numa est glorieuse à l'un et à l'autre; car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'aurait pu faire paraître tant d'habileté et de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avait été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation était fort grande à Rome. Il fallait que l'on y eût conçu une grande idée de ce philosophe, puisqu'un oracle, pendant la guerre contre les Samnites, ayant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave, et l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade et de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Tusc. Quæst. lib. 1, n. 38.
An. M. 3472. Tusc. Quæst. lib. 4, n. 3.
Plut. in Numa, pag. 65.
Plin. lib. 34, cap. 6.

Il faisait subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui durait pour le moins deux ans, et il le faisait durer [2] jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnaissait une plus grande démangeaison de parler.

Clem. Alex. Strom. l. 5.

Ses disciples étaient partagés en deux classes. Les uns étaient simples auditeurs [3], écoutant et recevant ce qu'on leur enseignait, sans en demander les raisons, dont on supposait que leurs esprits n'étaient pas encore capables. Les autres, comme plus formés et plus intelligents [4], étaient admis à proposer leurs difficultés,

[1] Ovide a suivi cette fausse tradition dans le XV[e] livre des Métamorphoses.

[2] « Loquaciores enimverò fermè in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur. » (Apul. in *Florid.*)

[3] Ἀκουστικοί.

[4] Μαθηματικοί.

à pénétrer plus avant dans les principes de la philosophie, et à apprendre les raisons de tout ce qui leur était enseigné.

Pythagore regardait la géométrie et l'arithmétique comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, et pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisait aussi grand cas et grand usage de la musique, à laquelle il rapportait tout, prétendant que le monde avait été formé par une sorte [1] d'harmonie que la lyre a depuis imitée, et il donnait des sons particuliers au mouvement des sphères célestes qui roulent sur nos têtes. On dit que [2] les pythagoriciens avaient coutume en se levant d'éveiller leur esprit au son de la lyre pour se rendre plus propres à agir; et qu'avant de se coucher, ils reprenaient leur lyre, dont ils tiraient sans doute des sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvait leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

Pythagore avait une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisait qu'il eût avancé quelque chose; sans autre preuve, ils en étaient pleinement convaincus : d'où vint parmi eux cette célèbre parole, *le maître l'a dit*, αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, Plut. de Adult. et Amic. Disc. pag. 70.

[1] « Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitùs opinionem vulgaverunt, mundum ipsum eâ ratione esse compositum, quam posteà sit lyra imitata. Nec illâ modò contenti dissimillimum concordiâ, quam vocant ἁρμονίαν sonum quoque his motibus dederunt. » (QUINT. lib. 1, cap. 10.)

[2] « Pythagoricis certè moris fuit, et, quum evigilâssent, animos ad lyram excitare, quò essent ad agendum erectiores; et, quum somnum peterent, ad eamdem priùs lenire mentem, ut, si quid fuisset turbidiorum cogitationum, componerent. » (QUINT. lib. 9, cap. 4.)

et se donna la mort. Depuis ce temps Pythagore, instruit et infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Justin. l. 20, cap. 4.

Ses leçons, et encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, et surtout dans Crotone, qui était le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. « Il vint, dit-il, à Crotone; et « en ayant trouvé les habitants livrés généralement au « luxe et à la débauche, il vint à bout de les rappeler « par son autorité aux règles d'une sage frugalité. Il « louait tous les jours la vertu, et en faisait sentir la « beauté et les avantages. Il représentait vivement la « honte de l'intempérance, et faisait le dénombrement « des états dont ces excès vicieux avaient causé la ruine. « Ses discours firent une telle impression sur les esprits, « et causèrent un changement si général dans la ville, « qu'on ne la reconnaissait plus, et qu'il n'y resta « aucune trace de l'ancienne Crotone. Il parlait aux « femmes séparément des hommes, et aux enfants sé- « parément de leurs pères et mères. Il recommandait « aux femmes les vertus de leur sexe, la chasteté et la « soumission envers leurs maris; aux jeunes gens, un « profond respect pour leurs pères et mères, et du goût « pour l'étude et pour les sciences. Il insistait [1] princi- « palement sur la frugalité, mère de toutes les vertus; « et il obtint des dames qu'elles renonçassent aux étoffes

[1] « Inter hæc, velut genitricem virtutum frugalitatem omnibus ingerebat, consecutusque disputationum assiduitate erat, ut matronæ auratas vestes, cæteraque dignitatis suæ ornamenta, velut instrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipsi deæ consecrarent; præ se ferentes, vera ornamenta matronarum, pudicitiam, non vestes esse.» (Justin. lib. 20, cap. 4.)

« précieuses et aux riches parures qu'elles faisaient « passer pour les ornements nécessaires à leur rang, « mais qu'il regardait comme l'aliment du luxe et de « la corruption; et qu'elles en fissent le sacrifice à la « principale divinité du lieu, qui était Junon, montrant « par ce généreux dépouillement la pleine conviction « où elles étaient que le véritable ornement des dames « était une vertu sans tache, et non la magnificence « des habits. On peut juger, ajoute l'historien, de la « réforme que produisirent parmi les jeunes gens les « vives exhortations de Pythagore par le succès qu'elles « eurent chez les dames, attachées pour l'ordinaire à « leurs parures et à leurs bijoux avec une passion pres- « que invincible : *in juventute quoque quantùm pro- « fligatum sit, victi feminarum contumaces animi ma- « nifestant.* »

Cette dernière réflexion, qui peint assez au naturel le caractère des dames, n'est pas particulière à Justin. Saint Jérôme remarque aussi que *le sexe aime naturellement la parure* [1]. « Nous connaissons, dit-il, des « dames d'une chasteté reconnue, qui aiment à se « parer, non pour plaire aux yeux d'aucun homme, « mais pour se plaire à elles-mêmes. » Et il ajoute ailleurs que dans quelques-unes ce goût va jusqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *ad quæ ardent et insaniunt studia matronarum.* Hieron. ep. ad Demetr.

Le zèle de Pythagore ne se renferma pas dans son école, et ne se borna pas à l'instruction des particuliers, mais pénétra jusque dans le palais des grands.

[1] φιλόκοσμον genus femineum est: multasque etiam insignis pudicitiæ, quamvis nulli virorum, tamen sibi, scimus libenter ornari. » (Hieron. *Epist. ad Gaudent.*)

Ce philosophe comprit que c'était travailler au bonheur et à la réforme de peuples entiers que d'inspirer aux princes et aux premiers magistrats des principes d'honneur, de probité, de justice et d'amour du bien public. Il eut la gloire de former des disciples, qui furent d'excellents législateurs : un Zaleucus[1], un Charondas et plusieurs autres, dont les sages lois furent si utiles à la Sicile, et à cette partie de l'Italie appelée *la Grande-Grèce*, et qui méritent les plus grandes louanges, à plus juste titre que ces fameux conquérants qui ne se sont fait connaître dans le monde que par des ravages et des incendies.

Il s'appliquait fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, et les factions intestines qui troublaient les villes. Il ne faut faire la guerre, disait-il souvent, qu'à ces cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il voulait qu'on combattît à toute outrance et sans ménagement.

Valer. Max. lib. 8, c. 15.

Les habitants de Crotone voulurent que leur sénat, qui était composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, et ne décidât de rien que de concert avec lui ; tant il s'était acquis de crédit par sa prudence et par son zèle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs autres[2] se ressentirent du bon effet des

[1] « Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque secessu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ et per Italiam Græciæ ponerent. » (SEN. *Epist.* 90.)

[2] « Plurimis et opulentissimis urbibus effectus suorum studiorum approbavit. » (VAL. lib. 8, cap. 7.)

études de ce philosophe. Il passait de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit et d'abondance ses instructions, et il laissait dans tous les lieux où il s'arrêtait des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline et les sages réglements qu'il y établissait.

Il avait des maximes admirables sur la morale, et voulait que l'étude de la philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une pièce de poésie intitulée *Carmen aureum* (vers d'or), qui contient les dogmes de ce philosophe. Hierocl. in Præf. ad Carm. aur.

Mais il était peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il croyait que Dieu [1] était une ame répandue dans tous les êtres de la nature, et dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile [2] a parfaitement exprimé en beaux vers dans le quatrième livre des Géorgiques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une manière agréable, mais solide. « Si cela était ainsi, dit-il, « Dieu serait déchiré et mis en pièces quand ces âmes « s'en détachent. Il souffrirait, et un Dieu n'est point « capable de souffrir : il souffrirait dans une partie de « lui-même quand elles souffrent, comme il leur arrive « à la plupart. Pourquoi d'ailleurs l'esprit de l'homme « ignorerait-il quelque chose, s'il était Dieu ? »

[1] « Pythagoras censuit Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum et commeantem, ex quo animi nostri caperentur. » (*De Nat. Deor.* n. 27.)

[2]
Ecce apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dixere Deum : namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Laert. La métempsycose était le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avait emprunté ou des Égyptiens, ou des brachmanes, les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde et de la Chine, et fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croyait donc qu'à la mort des hommes leurs ames passaient dans d'autres corps, et que, si elles avaient été vicieuses, elles étaient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses pour y expier les fautes de la vie passée; et qu'après une certaine révolution d'années ou de siècles, elles venaient animer d'autres hommes.

Ce philosophe se glorifiait, sur cette matière, d'un privilége tout particulier; car il se vantait [1] de se souvenir dans quels corps il avait été avant que d'être Pythagore : mais il ne remontait que jusqu'au siége de Troie. Il avait été premièrement Æthalide, fils putatif de Mercure; et ayant eu permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses, même après sa mort. Quelque temps après il fut Euphorbe, et reçut de Ménélas une blessure au siége de Troie, dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime; et pour-lors il entra dans le temple d'Apollon, au pays des Branchides, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait

[1] Habentque
Tartara Panthoiden, iterùm Orco
Demissum; quamquam clypeo trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultrà
Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te, non sordidus auctor
Naturæ.
(HORAT. lib. I, od. 28.)

consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, et enfin Pythagore.

Il assurait que, dans un voyage qu'il avait fait aux enfers, il avait remarqué l'ame du poète Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort : que, pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux; et que les ames des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids et de crédit à ses fictions fabuleuses, il avait usé d'industrie et d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie, il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mère de tenir un registre exact de tout ce qui se passerait. Quand il se fut tenu là autant de temps qu'il le jugea à propos, sa mère, comme ils en étaient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dates et les autres circonstances des événements. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle et tout défait. Il assembla le peuple, et assura qu'il revenait des enfers; et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence. Ce récit toucha et surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, et le prièrent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il fallait qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien

aveugle, ou plutôt une grossière stupidité, pour ajouter foi à de pareilles rêveries, qui souvent même se contredisaient : car il ne paraît pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différents corps avec les peines que Pythagore supposait que les ames des méchants souffraient dans les enfers, et encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des ames, car, comme le remarque le savant traducteur des livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'ame des hommes et l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire une particule de cette ame universelle, qui est Dieu lui-même [1]. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disait : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage et modéré tandis qu'il était modifié en Sardanapale.

Lactance a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, et de dire qu'il fallait qu'il crût parler à des enfants, et non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave et sérieux des fables si absurdes et des contes de bonnes femmes [2].

Empédocle, son disciple, enchérissait sur les rêveries de son maître, et faisait une généalogie de son ame encore plus extravagante et plus variée, puisqu'il pu-
Athen. l. 8, pag. 365. bliait, au rapport d'Athénée, qu'il avait été fille, gar-

1 Divinæ particulam auream. (HORAT.)

2 « Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si benè sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas. » (LACTANT. *divin. Institut.* lib. 3, cap. 18.)

çon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle.

Mais comment un aussi grand philosophe que Pythagore, et si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil système? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de sectateurs en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits et policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore et tous les anciens philosophes, quand ils commencèrent à philosopher, trouvèrent *le dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples;* et c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais, quand il s'agissait de fixer ce que cette ame devenait après la courte fonction qu'elle avait faite d'animer un corps humain, Pythagore, et tous les philosophes avec lui, demeuraient embarrassés et confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvaient s'accommoder des champs Élysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchants, pures fictions des poètes. Ces amusements des ames bienheureuses leur paraissaient bien insipides; et devaient-ils durer sans fin, et pendant toute une éternité? Mais les ames de ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal, comme celles des enfants, qu'en faisait-on? quel était leur sort et leur état? que devaient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante, quelques philosophes destinaient les ames des sages et des gens d'esprit à contempler le cours des astres, l'har-

monie des cieux, la naissance des vents et des orages et autres météores, comme l'enseignent Sénèque et quelques autres philosophes. Mais le commun du monde ne pouvait avoir part aux joies savantes et spéculatives de ce paradis philosophique. A quoi était-il donc occupé dans la suite de tous les siècles futurs? On sentait bien qu'il ne serait pas d'un être aussi sage que Dieu, de créer tous les jours des êtres purement spirituels pour animer des corps pendant quelques jours, et pour n'avoir plus de fonction le reste de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfants qui meurent en naissant et dans le sein de leurs mères sans avoir pu faire le moindre exercice de leur raison? Est-il de la sagesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, et de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles et oisives? Quel pouvait être le but de cet amas d'esprits, qui s'accumulaient incessamment, sans destination et sans fin?

Ces difficultés étaient accablantes pour toutes les sectes de philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, et même à la nier. Les autres, qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vus contraints à les faire passer d'un corps dans un autre; et comme ils ne pouvaient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchants en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans toutes les absurdités qu'on leur reproche avec

justice. Mais les autres sectes ne se défendaient guère mieux des absurdités qui naissaient de leurs différents systèmes.

Je reviens à Pythagore. Par une suite nécessaire de la métempsycose, il concluait, et c'était un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettait un grand crime quand il tuait ou qu'il mangeait des animaux, parce que tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avait une horrible cruauté à égorger un autre soi-même. C'est ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ses maximes au roi Numa, décrit ingénieusement à sa manière dans ces trois vers : Metamorph. lib. 15.

Heu! quantum scelus est in viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho!

Mais, remarque encore très-spirituellement le traducteur déja cité, qu'aurait répondu Pythagore à un homme qui lui aurait demandé, conformément à ses principes : « Quel mal fais-je à un poulet en le tuant? « Je ne fais que lui faire changer de forme, et il risque « bien plus de gagner que de perdre à ce troc. Peut-être « que son ame, tout en sortant de chez lui, ira animer « quelque embryon qui un jour sera un grand mo- « narque, un grand philosophe; et au lieu de se voir « captive dans un poulet, à qui des hommes peu cha- « ritables laissent souffrir dans une basse-cour les in- « jures de l'air et cent autres incommodités, elle se « verra logée dans un assemblage de corpuscules qui, « formant le corps tantôt d'un Épicure, tantôt d'un « César, regorgera de plaisirs et d'honneurs. »

Le même philosophe défendait à ses disciples de manger des fèves; d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore : *faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raisons de cette défense; entre autres, que les fèves[1], par l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame, nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Lib. 2, sat. 6.

Je ne finirais point, si j'entreprenais de rapporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du christianisme, et Iamblique, son disciple (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles), Pythagore se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse, qui faisait de grands ravages dans la Daunie, de se retirer, et elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des fèves : oncques depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avait vu et entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, et situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisait les tremblements de terre, apaisait les tempêtes, chassait la peste et guérissait des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'hyperboréen, pour lui prouver qu'il était lui-même cet Apollon; et il l'avait aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne rapporte-t-il point de cet Abaris!

[1] « Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, de faba vescerentur; quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. » (Cic. *de Divinat.* lib. 1, n. 62.)

Porté sur une flèche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisait bien du chemin en peu de temps, sans que ni les rivières, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arrêter ou retarder ses courses. Croirait-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels auteurs, citer comme réels et véritables des miracles et des guérisons opérés par Pythagore? *Credat judæus Apella!* Les gens sensés, même parmi les païens, s'en moquaient ouvertement.

Il est temps de finir son histoire. On rapporte en bien des manières différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte, où il s'était retiré, après avoir demeuré vingt ans à Crotone, et que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, et qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé. Justin. l. 20, cap. 4.

EMPÉDOCLE.

Empédocle, philosophe pythagoricien, était d'Agrigente, ville de Sicile. Il florissait dans la 84e olympiade. Il fit plusieurs voyages, comme c'était alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connaissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les écoles des pythagoriciens. Quelques-uns le font disciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui était postérieur de plusieurs années. An. M. 3560.

Il s'appliquait non-seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens; et il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Diog. Laert.

Agrigente ce que Pythagore avait fait à Crotone. La ville d'Agrigente était plongée dans le luxe et la débauche. On y comptait, selon Diogène Laërce, huit cent mille habitants : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses et l'opulence. Empédocle avait coutume de dire que les Agrigentins se livraient à la bonne chère et au plaisir comme s'ils comptaient mourir le lendemain, et qu'ils s'appliquaient à construire des édifices comme s'ils comptaient ne devoir jamais mourir.

Diod. l. 13, pag. 205.

Rien ne fait mieux connaître le luxe et la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étaient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portait que chaque homme n'aurait pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, et deux oreillers. Les Agrigentins trouvèrent cette discipline très-dure, et eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoyens livrés au luxe il y avait néanmoins d'honnêtes gens qui faisaient un très-bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

Diog. Laert.

L'autorité qu'Empédocle s'était acquise à Agrigente ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix et le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnaient parmi les Agrigentins, et de leur persuader de se regarder tous comme égaux, et comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, et à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui,

Plut. adv. Col. p. 1126.

il employait ses revenus à marier les filles qui n'avaient point de dot.

Ce fut pour établir, autant qu'il lui était possible, l'égalité entre les habitants d'Agrigente, qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il était; et fit en sorte qu'on en accordât l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étaient dans la disposition de favoriser le gouvernement démocratique. Diog. Laert.

Lorsque Empédocle allait aux jeux olympiques, on ne parlait que de lui. Ses louanges faisaient le sujet ordinaire des conversations. C'était un usage ancien de chanter en public les vers des grands poètes, comme ceux d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, et d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléomène chantait aux jeux olympiques ses *Purifications*[1], poème moral de trois mille vers hexamètres, composé par notre philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, et les préceptes de morale. On appelait ainsi ce poème, parce qu'il contenait des maximes qui enseignaient le moyen de purifier l'ame et de la perfectionner. On croit que les *vers dorés* faisaient partie de ce poème. Ibid. Athen. l. 14, p. 620. Carm. aur.

Empédocle était en même temps philosophe, poète, historien, médecin, et même, selon quelques-uns, magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'était autre chose que la connaissance profonde qu'il avait acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuait à la magie le service important Ibid.

[1] Καθαρμοί.

qu'il avait rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur souffle violent causaient un grand dommage aux fruits de la terre; et à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passait dans leur ville. Sa magie était, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne d'où sortaient des exhalaisons infectes qu'un vent du midi poussait vers le territoire d'Agrigente; et pour le second fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites rivières qui en adoucirent les eaux, et qui leur ôtèrent leur mauvaise qualité.

Laert. Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, et qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Lib. 6, c. 52. Panthia. Pline en parle, aussi-bien qu'Origène. Lib. 2, contr. Cels. Hermippus, qui se contente de dire que cette femme, ayant été abandonnée des médecins, et apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; et Galien paraît entrer dans De Locis affect. l. 6. ce sentiment.

Diog. Laert. On dit qu'Empédocle, afin de confirmer [1] les peuples dans l'opinion où ils étaient de sa divinité en disparaissant tout d'un coup, alla se précipiter dans le gouffre du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jeter du merveilleux dans la vie de ces philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des

[1] Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.
(HORAT. *de Arte poet.* [v. 465.])

auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnèse, où il mourut à l'âge de soixante ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la 88e olympiade. AN. M. 3576.

ARTICLE II.

Division de la secte italique en quatre sectes.

La secte italique de Pythagore se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom ; l'éléatique, qui eut pour chef Démocrite ; la sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur ; et l'épicurienne, qu'Épicure établit.

§ I. *Secte d'Héraclite.*

On sait peu de choses de ce philosophe. Il était d'Éphèse, et vivait vers la 59e olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, et qu'il devint savant par ses continuelles méditations. AN. M. 3460. Laert.

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la Nature, qui était un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius, roi de Perse, fils d'Hystaspe, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite pour le prier de venir à sa cour, où sa vertu et sa science seraient plus considérées que dans la Grèce. Le philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses et si pleines de bonté, répondit grossièrement qu'il ne voyait parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition ; et que, se contentant de peu, comme il faisait, la cour de Perse lui convenait mal. Il n'avait pas tort dans le fond. Il n'est

pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des rois barbares, des servitudes et des vices des courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, et l'estime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvait attendre d'un monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la mollesse et des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il aurait pu seulement accompagner son refus de manières plus honnêtes.

C'était un vrai misanthrope. Il n'était content de rien, tout lui déplaisait. Le genre humain [1] lui faisait pitié. Voyant tout le monde se livrer à une joie dont il sentait le faux, il ne paraissait jamais en public sans verser des larmes, ce qui lui fit donner le surnom de *pleureur*. Démocrite, au contraire, qui ne voyait rien de sérieux dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes, ne pouvait s'empêcher de rire. L'un ne trouvait dans la vie que misères, l'autre que niaiseries et bagatelles. Ils avaient tous deux raison dans un certain sens.

Héraclite, ennuyé et fatigué de tout, prit enfin les hommes en si grande aversion, qu'il se retira sur une montagne pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie que ce genre de vie lui causa l'ayant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de temps après.

[1] « Heraclitus, quoties prodierat, et tantùm circa se malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat, miserebatur omnium, qui sibi læti felicesque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam sine risu in publico fuisse : adeò nihil illi videbatur serium eorum quæ seriò agebantur. » (SENEC. *de Ira*, lib. 2, cap. 10.)

« Huic omnia, quæ agimus, miseriæ; illi ineptiæ videbantur. » (Id. *de Tranq. anim.* cap. 15.)

§ II. *Secte de Démocrite.*

Démocrite, auteur de cette secte, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, était d'Abdère dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, ayant logé chez le père de Démocrite, lui laissa quelques mages, qui furent les précepteurs de son fils, et qui lui enseignèrent leur prétendue théologie et l'astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, et apprit de lui le système des atomes et du vide. Laert.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences le porta à voyager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les prêtres d'Égypte : il consulta les Chaldéens et les philosophes persans. On veut même qu'il ait pénétré jusque dans les Indes et dans l'Éthiopie pour conférer avec les gymnosophistes.

Il négligea le soin de ses revenus [1], et laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse. On a été jusqu'à dire, mais avec peu de vraisemblance, qu'il s'était crevé les yeux, dans l'espérance de méditer plus profondément, lorsque les objets de la vue ne feraient point diversion aux forces intellectuelles de son ame. C'était s'aveugler en quelque sorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on

[1] « Democritus verè falsòve dicitur oculis se privasse, ut quàm minimè animis a cogitationibus abduceretur. Patrimonium neglexit, agros deseruit incultos ; quid quærens aliud, nisi beatam vitam ? » (*De Finib.* lib. 5, n. 87.)

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox. (HORAT. lib. 1, ep. 12.)

dit qu'il faisait, pour vaquer plus librement à la méditation.

Laert. Athen. l. 4, pag. 168.

Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il dépensa pour ses voyages tout son patrimoine, qui montait à plus de cent talents [1] (cent mille écus). A son retour il fut cité en justice pour avoir ainsi dissipé son bien. Les lois du pays portaient que ceux qui auraient dépensé leur patrimoine ne seraient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même sa cause, et produisit, pour témoin du légitime emploi qu'il avait fait de ses biens, le plus parfait de ses ouvrages, dont il fit lecture aux juges. Ils en furent si charmés, que non-seulement ils le renvoyèrent absous, mais lui firent rendre, sans doute du trésor commun de la ville, autant de bien qu'il en avait dépensé dans ses voyages, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public prendrait soin de ses funérailles : ce qui fut exécuté. Il voyagea en grand homme, pour s'instruire, et non pour s'enrichir. Il alla chercher jusqu'au fond des Indes les richesses de l'érudition, et ne se soucia guère des trésors qu'il trouvait presqu'à sa porte dans un pays abondant en mines d'or et d'argent.

Il passa quelque temps à Athènes [2], le centre de toutes les sciences et le domicile des beaux esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, et à y faire parade de ses rares connaissances, il affecta d'y demeurer inconnu : circonstance remarquable dans un savant et dans un philosophe!

On rapporte un fait assez singulier, mais fondé

[1] 550,000 fr. — L.

[2] « Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quisquam ibi agnovit. Constantem hominem et gravem, qui glorietur a gloria se abfuisse! » (*Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 104.)

uniquement sur des lettres d'Hippocrate, que les savants croient être supposées. Les Abdérites, voyant Démocrite leur compatriote ne se soucier de rien, rire et se moquer de tout, dire que l'air était rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, et qu'il ne devînt entièrement fou, ce qu'ils regardaient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenaient à la santé d'un concitoyen si célèbre leur fait honneur. L'illustre médecin qu'ils avaient fait venir, ayant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, et dissipa toutes leurs craintes en déclarant qu'il n'avait point connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce philosophe. Diogène Laërce fait aussi mention de ce voyage d'Hippocrate à Abdère.

On ne trouve rien de certain ni sur le temps de sa naissance, ni sur le temps de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de quatre-vingt-dix ans, la première année de la 90e olympiade. An. M. 3584.

Démocrite était un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, et qui s'appliqua à toutes les plus rares connaissances. La physique, la morale, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, se trouvèrent dans la sphère de son activité. Laert.

On dit qu'ayant prévu qu'une certaine année serait mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, et y fit un gain immense. On s'étonnait avec raison qu'un homme qui n'avait jamais

paru se soucier que de l'étude [1], et qui avait toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jeté tout d'un coup dans le commerce, et eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystère, en restituant à tous les marchands dont il avait acheté l'huile, et qui étaient au désespoir du mauvais marché qu'ils avaient fait, tout ce qu'il avait gagné dessus, et se contentant de faire connaître qu'il ne tenait qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Épicure est redevable à Démocrite de presque tout son système; et, pour rendre l'élégante expression latine [2], c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Épicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avait à Démocrite, et en le traitant de rêveur. Nous exposerons dans la suite ses sentiments sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

Laert. C'est aussi Démocrite qui a fourni aux pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des sens : car, outre qu'il avait accoutumé de dire que la vérité était cachée au fond d'un puits, il soutenait qu'il n'y avait rien de réel que les atomes et le vide, et que tout le reste ne consistait qu'en opinion et en apparences.

Ibid. On prétend que Platon était ennemi déclaré de Démocrite. Il avait ramassé avec soin tous ses livres, et

[1] « Mirantibus qui paupertatem et quietem doctrinarum ei sciebant inprimis cordi esse. Atque, ut apparuit causa, et ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ et avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, quum vellet, fore. » (Plin. lib. 18, cap. 28.)

[2] « Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 121.)

allait les jeter au feu, lorsque deux philosophes pythagoriciens lui représentèrent que cela ne servirait de rien, parce que plusieurs personnes s'en étaient déja pourvues. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'ayant fait mention de presque tous les anciens philosophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agissait de le réfuter.

§ III. *Secte appelée sceptique ou pyrrhonienne.*

Pyrrhon, natif d'Élide au Péloponnèse, fut disciple d'Anaxarque, et l'accompagna jusqu'aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre-le-Grand, d'où l'on peut connaître en quel temps il a fleuri. Il avait exercé le métier de peintre avant que de s'attacher à la philosophie.

Ses sentiments ne différaient guère des opinions d'Arcésilas, et se terminaient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvait partout, et des raisons d'affirmer, et des raisons de nier : et c'est pour cela qu'il retenait son consentement après avoir bien examiné le pour et le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voyait encore rien de clair et de certain, *non liquet*, et que la matière dont il était question avait besoin d'être encore approfondie. Il paraissait donc toute sa vie chercher la vérité; mais il se ménageait toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui : c'est-à-dire qu'en effet il ne voulait pas la trouver, et qu'il cachait cette affreuse disposition sous le spécieux dehors de la recherche et de l'examen.

Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode

de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom : l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle *pyrrhonisme*. Les disciples de Pyrrhon s'appelaient aussi *sceptiques*[1], d'un mot grec qui signifie *considérer*, *examiner*, parce que c'était là où se terminait tout leur travail.

Laert. L'indifférence de Pyrrhon est étonnante; et, si tout ce que Diogène de Laërce en rapporte est vrai, elle allait jusqu'à la folie. Cet historien dit qu'il ne préférait rien à rien, qu'un chariot et un précipice ne l'obligeaient point à faire un pas en arrière ou à côté, et que ses amis qui le suivaient lui sauvèrent fort souvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivait; et comme on le raillait sur cette crainte contraire à ses principes et indigne d'un philosophe : *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entièrement l'homme.*

Aristocles, apud Euseb. Præp. evang. lib. 14, c. 18.

Laert. Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sût mauvais gré, il blâma ceux qui reprochaient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, et loua son disciple de cet esprit indifférent et qui n'aimait rien. Que deviendraient la société et le commerce de la vie avec de tels philosophes?

Stobæus, sermone 118. Pyrrhon soutenait qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il : *parce que la vie et la mort sont également indifférentes.*

[1] Σκέπτομαι.

Il enseignait ce dogme abominable, et qui ouvre la porte à tous les crimes : que l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice dépendaient uniquement des lois humaines et de la coutume ; en un mot, qu'il n'y avait rien en soi-même d'honnête et de honteux, de juste et d'injuste. Laert.

Sa patrie le considéra extrêmement, lui conféra la dignité de pontife, et, en sa faveur, accorda une exemption de tributs à tous les philosophes : conduite bien singulière à l'égard d'un homme que l'on comblait d'honneurs, pendant qu'il ne lui était dû qu'un profond mépris. Ibid.

§ IV. *Secte épicurienne.*

Épicure, l'un des plus grands philosophes de son siècle, naquit à Gargettium dans l'Attique, la troisième année de la 109e olympiade. Son père Néoclès, et sa mère Chérestrata, furent du nombre des habitants de l'Attique que les Athéniens envoyèrent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Épicure passa dans cette île les années de son enfance. Ibid. An. M. 3662.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son père qui demeurait à Colophon ; et depuis il séjourna en différents endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athènes. Laert. An. M. 3699.

Il y érigea une école dans un beau jardin qu'il avait acheté. Une foule incroyable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Grèce, de l'Asie, et de l'Égypte même, pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit

De Finib. lib. I, n. 65.

le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte épicurienne, les disciples d'Épicure vivaient en commun avec leur maître dans une union parfaite. Et au lieu que, dans toute l'antiquité, à peine comptait-on pendant plusieurs siècles trois couples de vrais amis, Épicure avait su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison [1]. Le philosophe Numénius, qui vivait dans le second siècle, remarque qu'à travers les discordes et les divisions qui régnaient dans chacune des autres sectes, l'union des disciples d'Épicure s'était conservée jusqu'à son temps. Son école ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal était encore solennisé du temps de Pline le naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cents ans après sa mort : on fêtait même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvait partout.

Eus. Præp. evang. l. 14, cap. 5.

Plin. lib. 34, cap. 2.

Épicure composa un grand nombre de livres ; on les fait monter à plus de trois cents : et il se piquait de n'y rien citer, et de tirer tout de son propre fonds. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien philosophe dont les sentiments soient plus connus que les siens. On en est surtout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres philosophiques, au poète Lucrèce, et à Diogène Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine et sur la personne d'Épicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le système des atomes. Nous verrons qu'il n'en était pas l'inventeur,

[1] « Epicurus unâ in domo, et eâ quidem angustâ, quàm magnos, quantâque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges ! » (Cic.)

mais qu'il y changea seulement quelque chose. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte, et à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentiments sur la nature des dieux, sur la providence, et sur le destin.

L'éloge que fait d'Épicure Lucrèce, son fidèle interprète, nous marque ce qu'on doit penser du système de ce philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveuglaient l'univers, et de secouer le joug de la religion, qui, jusqu'à lui, avait tenu tous les hommes asservis sous son empire, et cela sans être arrêté ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè quum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione....
Primùm graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà :
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum.

On loue Épicure de n'avoir jamais varié dans le zèle pour le bien de sa patrie. Il n'en sortit point dans le temps que Démétrius Poliorcète assiégeait Athènes, et voulut avoir sa part des maux qu'elle souffrait. Il se nourrit de fèves, et en nourrit ses disciples. Il souhaitait de bons souverains, et se soumettait à ceux qui gouvernaient mal : maxime importante, et qui est le fondement de la tranquillité des états. Tacite l'exprime en ces termes : *bonos imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* « Faire des vœux pour avoir de « bons empereurs, les tolérer quels qu'ils soient. »

Laert.
Plut. in Demetr. pag. 905.
Tacit. Hist. lib. 4, c. 8.

Épicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il supporta avec une patience et une constance extraordinaires, la seconde année de la 127^e^
An. M. 3733. olympiade. Il commençait d'entrer dans sa soixante-douzième année.

Réflexion générale sur les sectes des philosophes.

J'ai tâché d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes sectes des philosophes païens. Avant que de quitter cette matière, et d'exposer les divers sentiments de ces sectes, je crois devoir avertir par avance le lecteur qu'il serait trompé s'il s'attendait à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les différentes instructions de tous ces philosophes. La sagesse dont se vantaient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageaient l'univers, n'a pu finir aucune question, et a multiplié les erreurs. Toute la philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une manière digne de l'homme, parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, et qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui déshonore l'excellence de la nature humaine, et qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire, dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrès ont fait les sectes des philosophes, quoique revêtues de tant d'éloquence, et soutenues de tant de subtilité? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont

trouvés; dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auraient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il était déréglé, ni quelle était la source de son dérèglement? Sans la révélation du péché d'Adam, que connaissait-on de l'homme et de son véritable état? Depuis sa chute, il est plein de contrariétés étonnantes. Il retient de sa première origine des sentiments de grandeur et d'élévation, que sa dégradation et sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son désir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout : un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; faible, découragé, abattu : sans parler de ses vices et de ses passions, qui le déshonorent et l'avilissent, et qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

M. du Guet, J.C. crucifié, tom. I, ch. 5, d'après M. Pascal.

L'ignorance de ces deux états a jeté les philosophes dans deux excès également absurdes. Les stoïciens, qui s'étaient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiraient à l'homme des sentiments d'une grandeur pure : ce n'est pas là son état. Les épicuriens, qui l'avaient dégradé en le réduisant à la matière, lui inspiraient des sentiments de bassesse pure : et c'est aussi peu son état. La philosophie n'était point capable de discerner des choses si voisines, et en même temps si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; et si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différents. Un tel discernement n'a

Principes de la Foi, tom. I, c. 9.

point été fait avant Jésus-Christ, ou indépendamment de Jésus-Christ. L'homme ne s'est point connu, et n'a pu se connaître avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il fallait abattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il fallait relever. Je comprends par là combien la révélation m'était nécessaire, et combien le don de la foi me doit paraître précieux.

Il est vrai que la manière dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi est couverte d'obscurité. Mais de ce seul point que cachent les ténèbres vient la lumière qui éclaircit tout, et dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres : et j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé, que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, et dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, et n'aplanit pas les difficultés.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES GRECS, DES PERSES, DES MACÉDONIENS, ETC.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

DES BELLES-LETTRES.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

PREMIÈRE PARTIE.

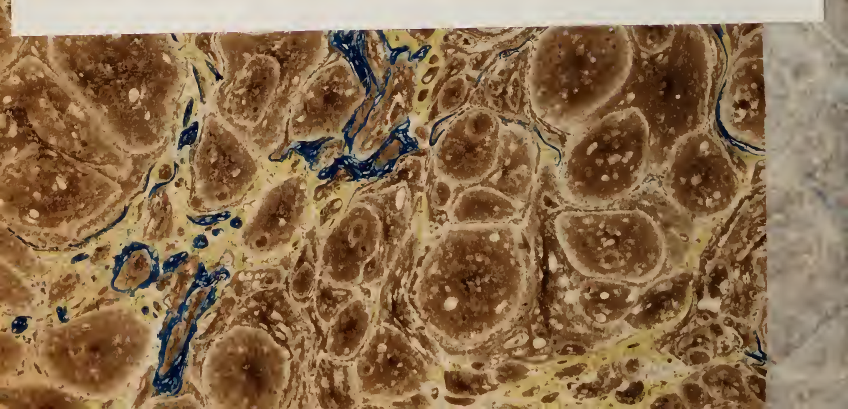
Histoire des Philosophes.

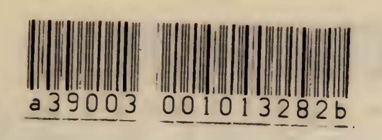
CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.








U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 07 20 22 5